
VINCAM VEL MORIAR

HISTOIRE
DES PLVS ILLVSTRES
ET
SÇAVANS HOMMES
DE LEVRS SIECLES.

Tant de l'Europe que de l'Asie, Afrique & Amerique.

Avec leurs Portraits en Tailles-douces, tirez sur les veritables Originaux.

Par A. THEVET Historiographe.

TOME CINQVIESME.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS MAVGER, au quatriéme Pilier de la grand' Salle du Palais, au grand Cyrus.

M. DC. LXX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Table des Chapitres du cinquiéme volume de l'Hiſtoire des ſçavans hommes de leurs ſiecles.

Fin de la Table du 5. Volume.



HVNNADE CORVIN.

MATTHIAS HVNNIADE, DIT CORVIN, ROY DE HONGRIE.

CHAPITRE I.

De quelque côté que nous prenions la vie de cet excellent personnage, il est impossible que nous ne l'admirions grádement, dautant qu'il sembloit que les Cieux & Astres eussent conjuré à l'encontre de sa vie, & neantmoins il se dépestra d'une telle captivité le plus à propos du monde, ainsi que par apres je declareray plus au long. Quant aux executions qu'il a faites, si nous n'avions des Autheurs dignes de foy, je ferois conscience de me laisser aller à les croire, mais puis qu'il estoit descendu d'une si

bonne & vertueuse souche, ce n'est pas merveilles s'il s'est aussi adonnê à de tres-vertueux exploits. Il eût pour pere ce grand Vvaivode & General des Hongres nommé Iean Hunniade, ainsi appellé à cause de la ville d'Hunniade, d'où il estoit natif. Ce fut celuy qui fut appellé le vray fleau des Turcs, & un rempart en Hongrie des Chrestiens, pour la charge qu'il donna si vivement sur Amurath & les Turcs, que non seulement il retarda les furies des courses qu'ils vouloient faire à Belgrade, mais il eut la fortune si favorable, qu'il fit une telle défaite des Turcs, qu'Amurath se voyant reduit si à l'estroit de ses affaires, fut contraint de se soûmettre à la necessité de demander la paix à ce grand Vvaivode. Auquel toutefois ne voudrois tant déferer, que je retranchasse l'honneur qui est deu tant au Cardinal Cesarin, Legat du Pape Eugene, qu'au Cordelier Iean de Capistran. Quant au Cardinal, veritablement on ne devroit pas luy sçavoir grand gré, dautant qu'il estoit poussé plus de zele inconsideré, & d'un courage sanguinaire, que d'une sincere & Chrestienne affection, qui ne pouvoit

luy permettre, quoy que les Turcs fussent Infideles, de violer les tréves qui estoient jurées pour dix ans entre les Hongres & Amurath. Aussi ne le portail pas loin : car le Roy Ladislas & les Chrestiens, qui s'estoient laissez surprédre aux opinions du Cardinal, furent défaits le jour S. Martin en Novembre 1444. en cette malheureuse bataille de Vvarne. D'user de telle plainte à l'encontre du Saint Cordelier, nous ne pouvons, dautant que ceux qui luy sont encore moins affectionnez reconnoissent qu'il estoit doüé de si bonnes parties, que les Pape Nicolas V. du nom, le dépescha en Allemagne & autres regions, pour y planter la foy Apostolique Romaine, & que pour cet effet il chassa des compagnies Chrestiennes les danses, jeux, banquets & autres superfluitez qui servent plus à scandale qu'à contentement & réjouissance permise aux Chrestiens. Il profita tellement, que de toutes parts il n'estoit reputé pour autre que pour Saint Cordelier. Mais comme il estoit delegué pour planter la sainte Religion Catholique, il ne se contente point du

feu de la parole de Dieu, mais aussi il y ajoûta le bras Seculier, se ceignit d'un cimeterre, & remua si bien les armes, que quand toute sa vie il n'eût fait autre chose que de hanter la guerre, il n'eût sceu plus adroitement manier la picque, chamailler, commander & faire tous actes plus heroïques & celestes, qu'humains. C'est donc une trop lourde niaiserie, qu'on trouve au nouveau Munster refondu, de dire que le Vaivode Hunniade estoit celuy qui donnoit la charge aux ennemis, & que Capistran ne faisoit que tenir l'Image du Crucifix entre ses mains, avec prieres & oraisons : il pense (peut-estre) luy faire tort s'il le representoit en guerrier ; au contraire, je l'en prise davantage de ce que non seulement du plat de la langue, mais aussi de ses forces natureles & vertu, il s'est efforcé d'accroistre l'honneur & la gloire des Chrestiens. Or pour retourner à ce grand & invincible Iean Hunniade, il mourut bien-tost apres la victoire obtenuë par les Chrestiens devant Belgrade en l'an quatorze cens cinquante-six. Il laissa deux fils, à sçavoir Ladislas & Matthias. A Ladislas, à peine âgé

de vingt-six ans, le Roy fit trancher la teste, parce qu'il avoit tué à Belgrade Ulderic, Comte de Cilie, parent du Roy, qui avoit toûjours eu une dent & inimitié capitale contre son ennemy : sous mesme supplice, peu s'en fallut que ne passa Matthias, lequel il fit prendre, & mener avec luy en Boheme, dautant qu'il n'estoit pas aisé de luy faire & parfaire son procés parmy les Hongres, qui n'eussent souffert qu'on eût mis la main sur ce jeune Seigneur, lequel ils admiroient tant pour la memoire du Pere, que aussi pour l'esperance de l'heur, vertu & generosité qu'il promettoit à la conservation & illustration du païs. A Prague il n'osa precipiter l'execution de Matthias, car encores que l'on presumast bien qu'il fust consentant de ce meurtre avec son frere Ladislas, toutefois puis qu'il n'estoit pas question de crime de leze-Majesté au chef, il n'osoit luy faire porter la peine ordonnée à celuy qui avoit luy-mesme massacré le Comte de Cilie. Si bien qu'il émeût plusieurs Princes à compassion, & qu'encores que le Roy eût bien bonne envie de se défaire de ce dernier surgeon d'Hunniade, ils luy firent

pratiquer la Loy, qui porte qu'aux moindres crimes la volonté & dessein n'est point reputée pour le fait, & qu'à cette occasion la pensée ne doit estre punie de mesme peine & rigueur que l'execution. Les Hongres de leur costé essayoient par tous moyens de sauver la vie au pauvre captif, y estans obligez par le devoir naturel, contre lequel ils se bandassent, s'ils ne s'employoient à delivrer le fils de celuy qui n'avoit point seulement ennobly la nation Hongresque par ses victoires obtenues à l'encontre des Turcs, mais aussi l'avoit garentie des incursions, ravagemens & pilleries des Infideles. Or comme les Hongres estoient sur les termes d'acheminer une si sainte, mais au reste difficile, entreprise, la fortune ouvrit la voye au pauvre prisonnier (qui attendoit de jour en jour l'épée sur son col) non seulement pour sortir hors de prison, mais encore de prendre la Couronne de Hongrie. Laquelle luy écheût par le moyen de la mort du Roy Ladislas, qui faisant ses nopces à Prague, fut si bien bouconné par Poggibraccio, qu'en bien peu d'heure il mourut. George

Poggibraccio empoïgnant une ſi belle commodité uſurpa le Royaume de Bohéme, comme celuy qui avoit la force en main, accompagnée d'une magnanimité de cœur & de richeſſes. En Hongrie Michel Zilago, Oncle de Matthias, qui commandoit aux vieilles compagnies du Vvaivode Hunniade, commença à ſonder les moyens pour élever ſon neveu au ſiege Royal, detenu captif ſous Poggibraccio, prit la route de Bude, avec la mere de Matthias. Là il fit entendre aux Barons la miſere où eſtoit relegué ſon neveu, qui ne pouvoit moins meriter que de leur commander. Il preſcha ſi bien que les Barons émeûs des larmes, gemiſſemens & ſanglots de la mere, & induit par les occurrences qui ſe preſentoient de l'armée que Michel tenoit ſur pied, declarerent Matthias pour leur Roy, lequel eſtoit encore priſonnier à Prague, ils envoyerent Ambaſſades à Poggibraccio, pour retirer de captivité leur Matthias. Qui, comme il ſentoit que cela ne tendoit que pour affermir davantage ſon Eſtat, y preſta tellement l'aureille,

que non seulement il le remit en liberté, mais aussi pour chose plus asseurée d'une parfaite & inviolable amitié, luy donna en mariage une sienne fille, & le secourut de tous ses moyens pour le rendre paisible possesseur du Royaume. Que cela ne fut contre son gré, ne faut pas en douter, puis que l'envie qu'il avoit d'empieter la Royauté, luy fit emprisonner Ladislas. Mais maintenant il se voyoit frustré du but de tel dessein, pour l'unanime consentement des Estats de Hongrie qui resignoient l'Empire & Seigneurie du païs entre les mains du magnanime Matthias. Qui au commencement eût beaucoup d'affaires, d'autant qu'apres la mort de Ladislas sa femme, qui estoit sœur de l'Empereur Charles quatriéme du nom, & Roy de Boheme, se trouva enceinte: De sorte qu'il fallust devider tout le temps de cet enfantement dans un pelotton de seditions, troubles & guerres, qui ébranlerent fort le pouvoir de Matthias, qui, comme il est à presumer, eust esté surmonté par les forces de la Reine, si les Estats du païs ne luy eussent tenu escorte, & son beau-pere Poggibraccio par ses forces ne luy eût

soûlevé le menton de la façon qu'il fit si à propos, qu'apres quelques remuemens la Reine n'eût rien de plus hastif que de laisser le Royaume paisible à celuy qui par voye legitime y estoit appellé & éleû par les Estats de Hongrie. Finalement apres l'accord fait entre l'Empereur Frideric & luy, & qu'il luy eust promis soixante mil escus pour les frais de la guerre qu'ils avoient eu par ensemble, Frideric luy rendit la Couronne de Hongrie, qu'il avoit gardé l'espace de vingt-huit ans, & le couronna à Albe l'an de salut mil quatre cens soixante-quatre : & regna plus de trente-six ans : Ce ne fut pas sans bien étendre & amplifier les limites de son Royaume, lequel en bien peu de temps il maintint de telle façon, que les Polonois, qui avoient de coustume de courir fort souvent sur les Hongres, furent alors contraints de tourner visage & se retirer, crainte qu'ils avoient des forces formidables de ce courageux Capitaine, qui apprit à Cazimir, fils du Roy de Pologne, à chercher un autre Royaume que celuy d'Hongrie: Ce fut tout ce qu'il pût faire

que de se pouvoir sauver, tant brusquement le chargea le Roy Matthias: qui mesmes rompit la force des Allemans, ayant osté Vienne en Austriche à l'Empereur Frideric, & fracassé l'armée des Vallaques en douteuse bataille, en laquelle il fut luy-mesme blessé d'un coup de fl che, qui neantmoins ne l'estourdit point tellement, qu'il ne s'encouragea à emporter la victoire. Il défit en deux batailles la furie des Turcs, lesquels gastoient & ravageoient par courses les confins de l'Esclavonnie, & rangea sous son obeïssance le pa s de la Transsylvanie, & contraignit par force le peuple de recevoir la Religion Chrestienne. Ce qui fait admirer davantage ses victorieux exploits est la generosité, dont fort à propos il les enrichissoit: de fait le butin qu'il faisoit à la guerre n'estoit point pour remplir ses coffres, mais plûtost pour accroistre le service divin, ainsi qu'il montra en la conqueste qu'il fit de ce païs. Car y estant entré il trouva un grand tresor d'or & d'argent en la Maison Royale du Duc Hyule, qui estoit de son Sang, mais s'estoit mal-heureusement apostasé de

la foy : lequel treſor Hyule avoit amaſſé de rapines & pilleries. Pour conſacrer à la pieté & expier telle impieté, il l'employa au baſtiment du Temple ſomptueux, qui eſt en Albe la Royale. D'eſtre juſticier, il n'eſt pas poſſible de montrer aucun perſonnage qui le devançaſt, & qu'ainſi ne ſoit, la captivité de dix ans qu'il fit ſouffrir au Vvaivode de Dracule, ſervira de preuve indubitable; car encore qu'il fut perſonnage de grand ſervice, & qui eſtoit ordonné pour commander aux montagnes de Tranſſylvanie, ſi ne peut-il ſe ſauver de la priſon, où par l'eſpace de dix ans il fut enfermé, puis qu'on avoit adverty le Roy Matthias de ſes malverſations & cruautez exorbitantes. On raconte de luy des choſes fort étranges: & entr'autres, que comme quelques Ambaſſadeurs du Turc fuſſent venus vers luy, parce que ſe on la couſtume du païs, ils refuſoient d'oſter leurs chapeaux ou bonnets: pour mieux confirmer leur couſtume, il leur fit ficher trois cloux dedans la teſte avec leurs bonnets: afin qu'ils ne les pûſſent plus oſter.

Qui estoit violer le droict des gens, qui sur toutes personnes donne droict de franchise & immunité à ceux qui sont deleguez de la part des Princes, Seigneurs, Estats & Republiques Mais sa cruauté estoit bien encore plus grande, quand il fit empaller beaucoup de Turcs, & au milieu d'eux banquetoit avec ses amis: comme aussi quand il fit assembler tous les belistres & caymans qu'il pust trouver, & toutes les vieilles gens qui estoient impotens, cassez, caducs, brisez, soit de maladies, soit âgés, & leur fit apprester un banquet magnifique, & apres qu'ils eurent tous fait bonne chere (ô inhumanité & barbarie detestable) il les fit jetter dans un feu. Et quand il avoit pris quelques Turcs prisonniers, il leur faisoit écorcher la plante des pieds & les faisoit frotter de sel broyé: & pour les tourmenter davantage, quand ils se plaignoient, il faisoit venir des chevres, qui leur leschoient les plantes, qui estoit redoubler encore le mal, dautant que les chevres ont la langue rude & aspre. Mais qu'est-il besoin d'empuantir la vie de nostre Hunniade d'un si puant & infect fumier de vices de ce san-

guinaine Dracule ? plus aiſément auroit-on nettoyé l'étable d'Augeas, que dreſſé la liſte des male-façons & rigoureuſes cruautez de ce Phalarien Vvaivode. Deſquelles toutefois a eſté beſoin de toucher un mot, pour d'autant mieux éclaircir la ſinguliere affection que portoit ce Roy d'Hongrie à la juſtice, laquelle il vouloit tenir avec une ſi droite balance, que d'un coſté ny d'autre elle ne pancha: & par ce moyen ſans adorer les perſonnes, il chaſtioit ceux qui s'eſtoient détraquez du chemin de juſtice. Il n'eſtoit pas entierement acharné ſur un pauvre mal-faicteur, mais dés qu'il retournoit à reſipiſcence, de ſon coſté auſſi l'embraſſoit-il, le cheriſſoit & honoroit ſes vertus. Et afin que nous n'abandonnions ce Dracule, il le remit en ſes premieres dignitez & preéminences dés qu'il le ſentit revenu à ſon bon ſens. Ce fut noſtre Matthias, qui donna ce tant renommé ſecours des Chreſtiens, par lequel il delivra l'Italie de la peur des Turcs, leſquels avoient pris Otrante, qui eſt une ville fort celebre en Calabre, & de laquelle le Turc penſoit bien ſe prevaloir à l'encontre des Chreſtiens: Que

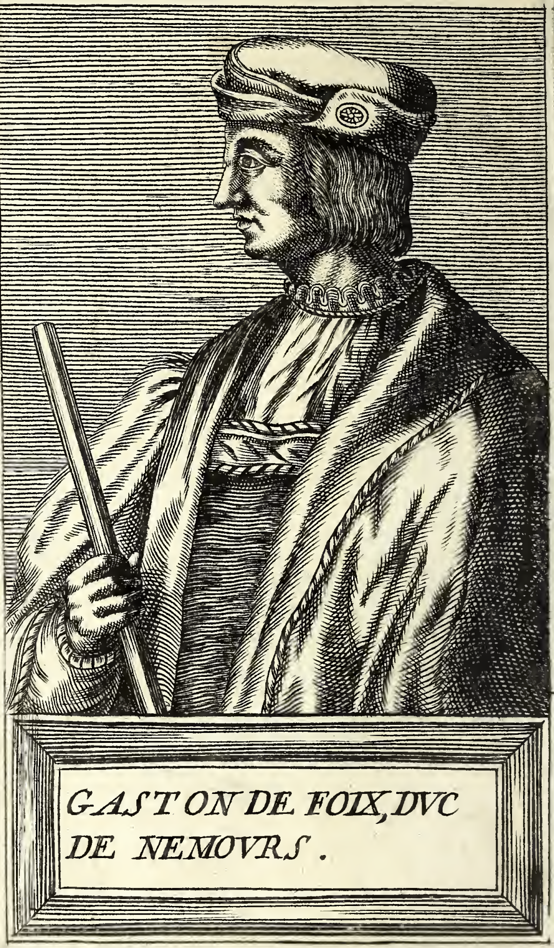
s'il estoit hardy & genereux, aussi estoit-il accompagné de Capitaines qui le secondoient d'une grande allegresse en ses executions. Entre les autres estoit fort renommé ce Blaise Magare, qui estoit tellement dressé és ruses de guerres, qu'il n'y avoit complot & dessein de l'ennemy, lequel par sa prevoyance il ne rompît. Si valeusement se comporta au secours d'Otrante, que les Turcs apres plusieurs saillies faites, confesserent qu'entre toute l'armée Chrestienne, l'Hongresque leur avoit donné le plus d'affaires. Ce Matthias avoit fait venir en sa Cour non seulement des hommes fort doctes, mais encore mieux consommez de longue experience, & renommez par la loüange des Arts nobles : avec eux conferoit aussi-tost que les affaires de son Estat le luy pouvoient permettre. Aux histoires estoit-il tellement attaché, qu'il eût esté bien marry qu'on luy eut proposé aucune chose memorable, qu'il n'eut découvert par la lecture. Sur tout se plaisoit-il en cette sienne Librairie, laquelle sans faire estat d'aucune dépense, quelque grande qu'elle fut, il meubla de plusieurs beaux Livres les plus

rares qu'il pût recouvrer. Mais ce n'estoit point pour contenter les yeux de ceux qui la visiteroient, dautant que luy mesme souvent y passoit la plus grande partie du temps. Quant aux Arts & Mestiers, comme Bude estoit la principale ville de son pays, il y attira tous les plus excellens ouvriers qu'il pût, pour en dresser un magazin, & par Arts industrieux reformer toute la Hongrie. Quoy plus? comme il estoit homme, quoy qu'il fut à demy deïfié par ses heroïques proüesses, si ne pût-il s'exempter de l empire de la mort, qui le saisit fort soudainement d'une apoplexie, sans laisser lignée, ayant joyeusement disné, & fait premierement Chevalier un Gentil-homme de Bolan, Ambassadeur des Venitiens: & advint cette mort l'an mil quatre cens nonante, le Dimanche des Rameaux, pour s'estre mis en colere, qui le saisit au banquet fort somptueux qu'il faisoit tout joyeux d'une magnifique Ambassade que le Roy de France luy avoit envoyé Là commanda qu on luy apporta des figues, mais on luy répondit qu'elles avoient esté toutes mangées. Oyant cela, il fut si enflamé de

colere, que tout soudain il fut frappé d'apoplexie. A son honneur a esté composé cét Eloge.

CORVINI brevis hæc urna est, quem magna fatentur

Facta fuisse Deum, fata fuisse hominem.


GASTON DE FOIX, DVC
DE NEMOVRS.

GASTON DE FOIX, DVC DE NEMOVRS.

CHAPITRE II.

LA Comté de Foix est un païs situé prés les Monts Pyrenées, proche voisin du païs de Languedoc & de Bearn; lequel tant pour son ancienneté, que pour l'authorité des Seigneurs riches, puissans & bien alliez, & qui de tout temps ont maintenu leur grandeur contre les Rois de France & d'Espagne, est renommé pour l'un des plus asseurez & fortifiez païs qui se puisse trouver. Et pour en éclaircir la verité en peu de propos : les Comtes & Seigneurs qui l'ont possedé se tenoient si forts, que faisans peu d'estime de l'amitié des autres Rois, Ducs & Comtes, ils conservoient leur grandeur paisible, & se te-

noient heureux ceux qui avoient contracté alliance avec eux & les pouvoient attirer de leur party Neantmoins ils se sont toûjours montrez affectionnez à la Couronne Françoise, avec laquelle ils ont esté presque toûjours acouplez d'un étroit lien d'affinité. Mais pour ne consumer le temps en discours trop longs, il me suffira de dire en cet endroit, que ce Gaston de Foix, duquel je vous represente icy la figure naturelle, tirée d'un tableau peint en huile, que j'ay veu en la ville de Milan, est provenu de la grefie Foixienne, entée sur la souche Françoise. C'est à sçavoir qu'il fut fils de Jean, Vicomte de Narbonne, second des enfans de Gaston quatriéme, l'un des braves serviteurs que les Rois de France eussent pour lors & qui donna beaucoup d'affaires aux Anglois. Ce Duc Jean épousa Marie fille de Charles, Duc d'Orleans, de laquelle il eut ce brave Seigneur Gaston, & par ainsi neveu de Louys XII. du nom, Roy de France, auquel ressemblant bien fort de face & de naturel, fut veu en bien petit espace de temps étendre la gloire de son nom par toutes les parties de la

terre, se faisant redoutable à ses ennemis, admirable à tous ses alliez, & desirable aux siens. Car en peu de temps il fut fait Capitaine general devant que d'avoir quasi fait apprentissage de soldat & receut la couronne de triomphe avant que d'avoir esté ordonné Capitaine Bref, sembloit estre une chose non jamais veuë ny ouye, qu'en si grande jeunesse, qui n'estoi que de 24. ans ou environ, il eut executé de si hauts faits d'armes. Aussi avoit-il appris cette addresse sous ce vaillant & vieil routier Iean Iacques Trivulce, qui l'ayant dressé, l'envoya en plusieurs notables entreprises, tant pour assaillir que pour découvrir les ennemis. En quoy il continua, jusqu'à ce que luy estant baillé ce titre de Lieutenant general du Roy, brûlant d'un affectionné desir de faire paroistre sa vertu, osa s'aventurer de faire teste à un grand nombre de Suisses, & leur presenter la bataille, & les contraindre à se retirer du Milanois. Ce fut aussi chose non jamais ouye, & un stratagéme digne de memoire, qu'en téps d'hyver & pluuieux, par chemins inaccessibles, & parmy les glaces difficiles à casser, sans estre aperceu,

non pas mesme son délogement connu, il fit une longue traite de nuit, nonobstant les neges & vents i p tueux pour entrer dedans Boulogne la Grasse, assiegée tout à l'entour du camp des Espagnols & Ecclesiastiques, ce qu'il fit au desceu des Capitaines ennemis, qui ne pensoét pas qu'une si grande armée fut entrée de jour & par le chemin de Lome en une Cité par eux environnée: Au moyen dequoy furent contraints d. s la nuit suivante retirer eur armée, & quiter la ville à cet indompté Gaston, qui apres telle & si solemnelle route du Duc Vrbain, qui avoit esté laissé à Boulogne lors que Jules se retira à Ravenne, rendit cette ville aux Bentivoles. Sa diligence fut encore plus grande à l'entreprise de Bresse : car partant de vitesse de Boulogne pour secourir le Chasteau de Bresse, il surprit en chemin Jean Paule Baillon, & le défit avec ses compagnies, sans que pour cela l'affaire de Bresse demeurast. Car entrant au Chasteau & se jettant sur la ville occupée des Venitiens, qui unis & bien serrez, l'attendoient avec une grande hardiesse, la rencontre fut fort furieuse par un long-t-mps, l'une des parties combat-

tant pour ſon propre ſalut, & l'autre non ſeulemen pour la gloire, mais auſſi pour l'envie de piller & ſaccager une ville pleine de tant de richeſſes, entre leſquels la hardieſſe de Monſieur de Foix ſe montroit fort illuſtre. Finalement les Venitiens chaſſez de la ville avec grand carnage de leurs gens, dont peu ſe ſauverent, ladite ville fut ſept jours expoſée au pillage, à la luxure, inſolence & cruauté des ſoldats. Pour ces cauſes, le nom de ce jeune Chevalier ſe rendit fort celebre par toute la Chreſtienté, & ſpecialement pour avoir en quinze jours contraint l'armée Eccleſiaſtique & Eſpagnole de déloger de devant Boulogne, défait en la campagne Iean Paul Baillon, & recouvré Breſſe, avec une telle boucherie de ſoldats & du peuple. De ſorte qu'on aſſeuroit & ſe confirmoit par le jugement d'un chacun, que depuis long-temps l'Italie n'avoit rien veu de ſemblable en ce qui touchoit le faict de la guerre. Ainſi donc ce Seigneur de Foix eſtant party de Breſſe, & ayant donné ordre aux autres affaires, il alla derechef chercher les ennemis, tant il brûloit d'un deſir de combattre pour ſatisfaire aux

commandemens du Roy, & accroistre davantage sa gloire. Et toutefois il n'estoit pas si fort transporté de cette ardeur, que son intention fut de les assaillir temerairement, mais s'approchans de leurs logis, d'essayer si volontairement ils ne voudroient point venir à la bataille. Partant delibera avec le conseil de ses Capitaines de s'aller camper devant Ravenne, esperant que les ennemis pour ne diminuer leur reputation, ne voudroient laisser perdre devant leurs yeux une ville si forte & peuplée, & que par ce moyen l'occasion se presenteroit pour les combatre en lieu égal. Et en cette deliberation s'y achemina & se logea prés des murailles : & apres avoir fait quelque batterie de murailles y donna l'assaut, non en intention de la forcer, mais pour attirer le camp des ennemis, en quoy il ne fut trompé, car il se vint camper à une bonne lieuë prés de Ravenne : alors fut arresté que quittant la ville on iroit assaillir les ennemis en leurs logis aussitost qu'il seroit jour. Et le matin à l'aube du jour, qui fut l'onziéme du mois d'Avril, tres solemnel pour la memoire de la Resurrection de nostre Sauveur

& redempteur Jesus-Christ, les François se preparerent à la bataille avec tres-grand courage. Or les ordres ayans esté distribuez, & les escadrons rangez & conduits par de braves Capitaines, le Seigneur de Foix ne se reserva lieu ou charge aucune & particuliere, mais ayant choisi trente des plus vaillans Gentils-hommes de toute l'armée, il voulut estre libre pour pourvoir & avoir l'œil partout. La splendeur & beauté de ses armes & de sa casaque le faisoient aisément reconnoistre par dessus tous les autres, lequel montrant un visage & contenance gaye monta sur la levée du fleuve, & fit une harangue aux soldats, avec uue eloquence plus que militaire, pour resveiller & enflamer les esprits d'un chacun. Apres les remontrances, l'air retentissant du son des trompettes & tabourins, & des cris pleins d'allegresse de toute l'armée, ils commencerent à marcher droit aux ennemis, & les escadrons meslez, se commença une tres rude & cruelle bataille, & l'une des plus grande, sans doute que l'Italie eut veu de son temps: parce que

la journée de Taro ou Forno..e n'avoit esté qu'une legere rencontre de lances, & les faicts d'armes du Royaume de Naples furent plûtost desordres ou temeritez que batailles rangées. En la rencontre d'Aignadel, la moindre partie des Venitiens avoit seulement combatu : mais en celle-cy, où chacun estoit meslé en a bataille, qui se faisoit en pleine campagne sans empeschement d'eaux ou de remparts, les deux armées combatoient d'un merveilleux courage & obstination, deliberées de vaincre ou de mourir, dautant qu'elles estoient non seulement enflamées du danger de la gloire & de l'esperance, mais encore de la haine mortelle de nation contre nation. Toutefois les ennemis ne pouvans resister à la victorieuse multitude des François, commencerent à quitter la place & reculer, & la cavalerie s'en estant déja fuye, le Seigneur de Foix retourna pour les charger avec un grand nombre de chevaux : à raison dequoy les Espagnols, se retirans plûtost que chassez de la bataille, sans aucunement rompre leurs rangs ny se mettre en desordre, gagnerent le chemin qui est entre le

fleuve

fleuve & la levée, & commencerent à faire retraite au petit pas avec le front de leur bataillon bien serré, duquel ils repoussoient les François, auquel lieu Pierre de Navarre, qui desiroit plûtost mourir que de se sauver, fut pris prisonnier avec Ferrand d'Avalo Marquis de Pesquiere Capitaine General de l'armée, Fabrice Colonele Marquis de la Palude & plusieurs autres Seigneurs, Barons & Gentils-hommes, lesquels en cette rencontre avoiét fait preuve de la courageuse magnanimité& heroïque proüesse qui animoit leurs cœurs martiaux & vrayement genereux à se fourrer trop avant parmy la meslée, tant Espagnols que du Royaume de Naples. Or Monsieur de Foix ne pouvant endurer que l'Infanterie Espagnole se retirast quasi comme victorieuse, & en si bonne ordonnance, estimant aussi que la victoire ne seroit parfaite, si ceux-cy n'estoient défaits aussi bien que les autres, alla furieusement les assaillir avec une escadre de chevaux, chargeant sur les derniers, desquels estant aussi-tost environné & jetté de son cheval par terre, où comme quelques-uns disent, son cheval estant tombé dessous luy,

pendant qu'il combattoit sur le bord d'un petit ruisseau, il fut tué d'un coup de pique, qu'on luy donna dans le flanc, apres avoir gagné une si glorieuse victoire. Il mourut fort jeune, ainsi que j'ay dit, avec une singuliere renommée par tout le monde, ayant en moins de trois mois obtenu tant de victoires. Estant mort, les Espagnols s'en allerent sans recevoir par apres aucun empeschement ou fascherie, le reste de leur armée estãt déja mis en déroute, l'artillerie, enseignes & bagages pris, ensemble le Legat du Pape & plusieurs autres Seigneurs & Capitaines. Le nombre des morts fut grand, mais la perte des victorieux fut sans comparaison plus grande, à cause de la mort de leur chef, avec lequel faillit entierement la force & hardiesse de l'armée : car il ne mourut jamais Prince en guerre plus regretté des siens que luy, parce qu'il estoit doux & gracieux à chacun, ce qui le faisoit aimer de tout le monde. Aussi n'y a-t'il vertu aucune, qui fasse tant respecter les Capitaines, que la gracieuseté en paix, & en guerre la hardiesse. Si ce Duc de Nemours n'eut esté tué

des ennemis fuyans à cette pourſuite non neceſſaire, il eſt à preſumer qu'il eut conquis le Royaume de Naples, joint que l'Italie ſembloit déja faire joug à ſa deſtinée glorieuſe. Ce qui terniſſoit encore davantage le cœur de ces guerriers, eſt qu'ils voyoient devant eux abbatuë la principale fleur de la Nobleſſe, dautant qu'outre le ſieur de Foix, le deſaſtré malheur de cette bataille avoit fauché devant eux la meilleure part des vaillans & hardis Seigneurs qui là aſſiſtoient : & entre les autres le ſieur Yves d'Alegre, qui avoit charge de conduire l'arriere-garde, en laquelle il y avoit quatre cens lances. Ce bon Seigneur voyant le rude chamaillis, dont les Gaſcons & Italiens s'entre-coupoient, commença à donner dedans avec plus de courage que de bonheur: parce que Monſieur de Vivarais ayant eſté preſque auſſi-toſt tué devant ſes propres yeux, il s'eſtima indigne de ſurvivre apres une ſi inſigne défaite : partant il ſe jetta avec ſon cheval en la foule la plus eſpaiſſe des ennemis, où il fut tué, apres en avoir fait mourir un grand nombre.

Apres la bataille, les soldats indignez de la perte d'un si brave chef, entrerent par force dans Ravenne, & la saccagerent, exerçans beaucoup de cruautez, en dépit du dommage qu'ils avoient receu en la journée. Or l'armée Françoise se trouvant étonnée pour raison de la mort de Gaston de Foix & autres pertes, demeura longuement à Ravenne, sans passer outre & rien faire, les soldats cependant regrettoient publiquement avec pleurs & gemissemens Gaston de Foix. Quelque temps apres son corps fut porté avec ceux des autres Seigneurs François, en la ville de Milan, & enterrez le 26. d'Avril l'an 1513. Il y eut à son enterrement un brave triomphe, auquel furent menez devant son corps tous les prisonniers, & toutes les bannieres des ennemis portées déployées en signe de victoire. C'est sans doute que tous les Princes & Seigneurs ont icy un miroir digne de leur grandeur, auquel se mirans souvent des yeux de l'entendement, ils cõnoistront que Dieu est le Seigneur des armées, & selon sa volonté ordonne des Royaumes & Victoires. D'estimer que la grandeur & magnifi-

cence dont estoit sorty celuy duquel la presente histoire est dressée, l'ait soûtenu en la gloire, qui l'accompagnoit avec un tres-grãd heur, n'est pas croyable, non que je veüille amoindrir l'excellence, richesse & pouvoir de la Maison de Foix, qui a (ainsi que j'ay touché ailleurs) fait branler le Duc de Bourgogne, qui tellement avoit à contre-cœur Gaston Phebus, Comte de Foix, qu'il le disoit estre le plus glorieux & plus hautain homme du monde, & lequel ne respectoit ny Roy ny roc, & sembloit ne tenir terre que de Dieu & de l'épée : & sans mentir, il montra bien une grande magnificence, alors qu'il alla visiter l'an mil trois cens quatre-vingt-neuf le Roy Charles VI. du nom à Thoulouse, dautant que sa troupe estoit de six cens chevaux, défrayez aux dépens de ce Comte, & d'iceux il choisit deux cens Gentils-hommes, lesquels il fit habiller de soye. Quant aux banquets, presens & courtoisies dont il caressa les Princes du sang, il n'y a bourse si grosse qui n'en sentit un merveilleux degrossissement : Et si pour cela ne laissa à fonder & bâtir plusieurs Eglises, Forts & Chasteaux.

Ce fut luy qui fonda & baſtit l'Egliſe Cathedrale de l'Eſcar, & le Monſtier, & Chaſteau des Religieuſes de Salenques: qui fit auſſi conſtruire & edifier les Chaſteaux de Manſeres, Montaut, Gaunac, Fornez, Cavlar, & la Tour quarrée de Cuyragut en Daumazan, le Chaſteau d'Ambres, de Gonſanus, d'Ortais, de Sauveterre, de Pau, Maulucun, Benque du Lac & le Chaſteau de Mont, de Marſan & autres edifices, qui reſſentent la grandeur d'un Prince de haute affaire. Mais qu'eſt-il beſoin de m'arreſter ſi long-temps ſur ce Gaſton, qui fut ſurpris de mort tres-ſoudaine en l'Hoſpital d'Ouryon prés de la ville d'Ortais, lors que trop fraiſchement, apres avoir pourſuivy & attrappé un Ours, ſur le midy il voulut prendre ſon repas? Il vaut mieux que je tourne vers celuy auquel a eſté voüée la preſente hiſtoire, qui fut fait Duc de Nemours, par l'octroy que le Roy luy en fit, moyennant l'échange du Vicomté de Narbonne, qu'il quitta au Roy pour ce Duché, écheu à la Couronne par la mort de Louys d'Armagnac, qui l'avoit eu en don uſufructuaire, ainſi

que le Duc Iacques son pere. Un poinct reste icy sur la sepulture de ce hardy Capitaine, & qui merite bien d'estre remarqué, c'est que le Cardinal de Sion en Vallay, grand factionnaire & partisan du Pape Jules, pour de plus en plus s'insinuer en ses bonnes graces, fit tomber le superbe & magnifique tombeau qui avoit esté dressé à Milan à l'honneur du defunt Duc de Nemours. Sur ce poinct se fondoit-il, qu'il n'estoit pas chose seante & raisonnable qu'un tel ennemy de l'Estat dressé par ce Pontife armé, receut un si grand honneur, autrement ce seroit se mocquer des anathemes, excommunications & fulmimations Pontificales. Cela fut cause que contre le devoir de toute pieté il fit renverser le cerceüil de ce pauvre defunt Seigneur. Au moins s'il n'eut eu tout son sentiment naturel étouffé, il devoit reconnoistre que la querelle du defunt n'estoit point particulierement contre le Pape, mais que son devoir luy commandoit de poursuivre encore plus brusquement tous les ennemis de sa Majesté. Partant ne devoit-il pas trouver mauvais, si pour le service de son Prince il poursuivoit

ceux qui luy estoient mal affectionnez. Neantmoins il s'acharna si fort sur ce pauvre defunt, que s'il luy eût esté possible, il luy eut dénié tout devoir de sepulture, & pource commanda qu'on mit bas toutes les pompes qui honoroient le tombeau de ce genereux guerrier. Ce dont plus il se formalisoit, est qu'il y avoit alentour de sa Chapelle un grand nombre d'estendarts, bannieres & enseignes, qui avoient esté gagnées sur le Pape, qui estoit autant, comme si aux dépens & à la barbe de Iules il eut voulu dresser trophée des victoires qu'il avoit obtenuës à l'encontre de luy. Pour cela toutefois ne laisserons-nous de reverer la memoire d'un si redouté Chevalier. A l'honneur duquel a esté composé cet Eloge.

Funera quis memoranda canat, clademque Rhavennæ,
Et tua, Summe Ducum, facta obitumque simul?
Ingentes cùm tu incedens per corporum acervos,
Strage (ah) iam victor concidis in media.
Gallica sensere Hesperii, quàm vivida virtus

Sensere, ultrici cùm cecidere manu,
Sic obitu iuvenis Decios imitaris, & armis
Sic geminos belli fulmina Scipiadas.

Et parce que l'Italie a principalement servy de sujet à ce second Cesar pour y déploier ses magnanimes proüesses, icy je veux coucher l'Eloge qui en a esté composé en Italien, pour faire entonner les loüanges d'un François dans le cornet Italien. Ce n'est que la traduction du Latin, mais qui pourra, à mon avis, servir davantage à l'ilustration de sa loüange, puisque le vaincu celebre la renommée, magnanimité & hardiesse du vainqueur. Voicy donc la teneur de cet Eloge.

Chi potrebbe giam ai dire a parole
Di Ravenna il conflitto, ei fatti tuoi
Ond'hoggi ancor sei piu chiaro che'l Sole:
Vittorioso prima, e vcciso poi:
Provò la Spagna alhor, qual esser suole
La virtù in guerra de' Francesi heroi.
Tu morendo imitasti Deci, & parmi
Che i due Scipii agguagliassi anco ne l'armi.



CONSALVE ERNANDES
SVRNOMMÉ LE GRAND.

CONSALVE ERNANDES,

SVRNOMMÉ LE GRAND.

CHAPITRE III.

LA pluſpart de ceux qui ſe ſont meſlez d'écrire l'hiſtoire des faits, dits & geſtes de ce Capitaine Eſpagnol, ſemblent le vouloir accrocher du commun vice de ſa Nation, qui eſt de ſe bouffir & enfler de titres & qualitez, comme ſi telles vanitez ſervoient de beaucoup à l'illuſtration de leur renommée. Ce preſent diſcours manifeſtera que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a eu le nom de Grand, quoy qu'alors qu'il commença d'en eſtre ſalué, il n'eût pas exploiĉté choſe, qui le rendît digne

d'estre agrandy d'un tel titre. Mais l'esperance qui presageoit asseurement des heureuses actions qui ont accompagné son heureux destin, le fit proprietaire de cette qualité, quoy que reellement & de fait il n'en eut pas encore pris possession. Dautant que l'on sçait bien qu'au commencement de sa venuë en Italie il fut surnommé le grand Capitaine, sans avoir beaucoup fait éclater le bruit de ses martiales vaillances. Toutefois pour les belles victoires que depuis il eut, ce surnom de Grand luy fut confirmé & continué par consentement universel. Il estoit de la Maison d'Agilar du païs de Cordouë, de laquelle je ne veux point icy tirer hors ligne les loüanges que je luy attribuë, puis que sans enfoncer sur la tige de ses devanciers, successeurs ou parens, je n'ay que trop de lice pour y donner belle carriere, si je pouvois tout d'une halene atteindre l'extremité. Ce Seigneur encore jeune, ses parens le firent dresser és exercices militaires: esquels il se façona si bien, qu'il fut trouvé digne, capable & suffisant de commander en chef aux Espagnols, qui furent envoyez en Italie,

pour le ſecours du Roy Ferdinand à l'encontre des François. Du premier abord, Conſalve fut contraint de monſtrer les talons, & ſe retirer à Regge, & Ferdinand à Palme, à cauſe de la chaſſe que leur donna bruſquement le Seigneur d'Aubigny prés Seminare proche la mer: ſi le Roy Ferdinand n'eut eſté rafraiſchy & remonté par Iean de Capouë, frere du Duc de Terminy, il y laiſſoit les bottes avec le reſte des Eſpagnols, qui furent alors miſerablement battus par nos François. Leſquels ne la porterent pas longue, parce que Ferdinand, pour crainte qu'il avoit, que le brvit de ſa défaite en Calabre, ne perdit toute la reſſource qu'il pouvoit eſperer, au mieux qu'il pût remit au deſſus quelques jeunes forces, avec leſquelles il amuſoit nos François & leurs partiſans. Cependant Conſalve eſpiant la commodité, ſe ſervit de la maladie du Seigneur d'Aubigny, prit pluſieurs places dégarnies, à cauſe que la pluſpart des ſoldats du Seigneur d'Aubigny s'eſtoient retirez vers Gilbert de Bourbon Seigneur de Montpenſier. Mais il remporta beaucoup plus d'honneur

de la priſe qu'il fit d'onze Barons dans Laine, & de la défaite qu'il fit des François. Victoire d'autant plus remarquable, que c'eſt la premiere que ce grand Capitaine eût au Royaume de Naples. Joint auſſi que la ruſe & adreſſe, qu'il tint pour l'obtenir, & ſurprendre le Comte de Melete, Albert de Saint Severin, & autres Seigneurs François, qui faiſoient leur deſſein d'avaler les Eſpagnols avec un grain de ſel, mais qui trouverent bien à qui parler en l'embuſcade de Caſtroüillare, ſurhauſſe de tant plus l'honneur de cet Eſpagnol. Cette ſurpriſe ébranla tellement nos François, que force fut à Monſieur de Montpenſier d'entrer au traité d'Atelle. Contre les Vrſins pareillement ſe montra-t-il fort vaillant, principalement en la priſe d'Oſtie, qui eſtoit encore tenuë au nom du Cardinal de Saint Pierre aux Liens : devant laquelle l'Artillerie ne fut pas plûtoſt dreſſée, que le Chaſtellain ſe rendit à Conſalve à diſcretion : Oſtie recouvrée, Conſalve entra preſque triomphant dedans Rome, avec cent hommes d'armes, deux cens chevaux legers, & quinze cens hommes de pied, tous ſoldats Eſpa-

gnols, menant devant soy le Chastellan, comme prisonnier, lequel puis apres il del vra: & vinrent au devant de luy plusieurs Prelats, la maison du Pape & tous les Cardinaux, suivis de tout le peuple & toute la Cour, qui y accoururent pour le grand desir qu'ils avoient de voir un Capitaine, le nom duquel retentissoit par toute l'Italie. Il fut mené au Pape, seant au Consistoire, lequel, l'ayant receu avec un tres-grand honneur, luy donna en témoignage de sa vaillantise, lá Roze que les Papes ont accoustumé de donner tous les ans. Puis Consalve s'en retourna pour s'en venir avec le Roy Federic, sur lequel Consalve tenoit une partie de la Calabre. Toutefois en l'an quatorze cens quatre-vingts dix-huit il fut rappellé en Espagne, avec toutes les forces qui estoient en garnison en la Calabre, comme aussi tous les Ambassadeurs qui y estoient d'Espagne, excepté celuy qui residoit prés le Pape. Icy ferons-nous relais de trois années, lesquelles ne furent à peine écoulées que Consalve reprit la route de Calabre, où, quoy qu'il n'y fut gueres bien voulu, & encore moins

ſouhaitté, il fut receu par les villes, qui ſe voyans dénuées de forces & appuis, n'oſoient ſe mettre en reſiſtance. Il eſt bien vray qu'il y en eut quelques-uns qui firent mine de tenir bon, & entr'autres Manfredonie & Tarente : Mais apres que par le ſiege il eut emporté Manfredonie avec ſon Chaſteau, il ſe logea avec ſon armée és entours de Tarente, où ſe montroit la plus grande difficulté, & neantmoins il l'eût enfin par accord. A l'obſervation duquel il ne ſe rendit aſſez conſcientieux, dautant qu'outre le ſerment ſolemnel qu'il avoit fait au Comte de Potenſe, en la garde duquel le fils aiſné du Duc de Calabre avoit eſté baillé, & à Frere Leonard de Naples Chevalier de Rhodes, Gouverneur de Tarente, il envoya ce jeune Duc Calabrois en Eſpagne, afin de pouvoir par ce moyen de tant mieux aſſeurer l'Eſtat de Calabre ſous l'obeïſſance de ſon Maiſtre. A la rigueur, qu'il n'ait franchy le ſaut de la foy jurée, on ne le ſçauroit nier, mais auſſi doit-on croire, que Machiaveliquement il ſe faiſoit entendre, qu'il n'y avoit ſerment qui l'obligea à ce qui pouvoit reüſſir au profit de ſon Prince, ſi ſeulement il ſe

il se licentioit à rompre le jeusne de l'austerité de son serment. De fait, si nous prenons garde tant aux déportemens de ce Consalve, que d'Antoine Leve & autres Capitaines Espagnols, nous trouverons que sur tout ils ont esté heureux en leurs exploits à cause de leurs ruses, finesses & astuces. D'en avoir un plus beau patron n'est pas possible qu'en la vie de ce grand Capitaine Consalve. Lequel voyant que nos François ne sçavoient pas user de l'heur de la victoire, qui leur pendoit sur la teste, s'ils eussent esté accorts pour l'apprehender, au siege de Barlette leur apprit un tour de son mestier. Donc voyant que Louis d'Armagnac Duc de Nemours, & Vice-Roy de Naples, tâchant de rogner les aisles le plus court qu'il pourroit aux Espagnols qui estoient dans Barlette, s'estoit logé à Matere, Consalve pour ravigotter ses gens, & étonner les nostres, donnoit à cette heure esperance de la prompte arrivée de deux mil hommes de pied Allemans, pour la levée desquels il avoit envoyé Octavien Colonne en Allemagne, maintenant d'autre secours. Et ne se contantoit de les amuser par telles cassades, parce qu'il sup-

portoit luy-mesme aussi allegrement toutes les peines & la grande disette de vivres & de toutes choses necessaires. Cependant nos François aveuglez de leur trop grande aise se licentioient à plusieurs insolences, qui firent élever la commune de Castellanet, place proche de Barlette à l'encontre de cinquante hommes d'armes François, qui mis là en garnison, y faisoient une milliasse d'excés & vexations. Consalve peu de jours apres adverty, que Iacques de Chabanes, Seigneur de la Palisse (lequel avec cent lances & trois cens hommes de pied logeoit en la ville de Rubos, distante de Barlette de douze milles) ne se tenoit aucunement sur ses gardes, estant sorty une nuit de Barlette, & estant allé à Rubos, & ayant avec une grande diligence braqué l'artillerie, laquelle il avoit aisément mené avec luy, parce que le chemin est plain: il l'assaillit avec telle impetuosité que les François étonnez d'un si brusque & inesperé assaut, apres une foible resistance, se rendirent. Monsieur de la Palisse demeura prisonnier avec les autres: & le jour mesme Consalve s'en retourna à Barlette, sans aucun danger de recevoir perte du Vi-

ce-Roy, lequel peu de jours auparavant estoit venu à Canose, avec fort bonne compagnie. Ie laisseray le combat particulier des treize François avec treize hommes d'armes Italiens, dautant qu'encore que Consalve les esperonna assez, pour se rendre vainqueurs des François, si est-ce que, puis qu'ils furent bien receus & caressez specialement des Espagnons & Ita iens, comme ceux qui avoient remis l'italie en sa premiere gloire & honneur, je me garderay d'y faire entrer le grand Consalve. Apres une telle & si notable victoire, obtenuë par Consalve, de laquelle fut triomphé, la paix fut moyennée entre les Rois de France & d'Espagne l'an quinze cens & deux par l'entremise de Phi ippes Archi-Duc d'Austriche, Roy d'Espagne. Laquelle fut rompuë par Consalve, parce que la force du secours, qui luy estoit de nouveau survenu, luy ostoit toute envie de surseoir les armes. Pour ce refus le Duc de Nemours fut contraint de ramasser toutes les compagnies, qui avoient esté distribuées en plusieurs lieux. Cependant d'un costé & d'autre

se faisoient nouvelles entreprises, pour donner sur la corne à l'ennemy : & de fait Pierre de Navarre donna une entorse gaillarde à Louis d'Ars, vaillant Capitaine François, lequel estimant que ce Dom Pierre pour se joindre avec Consalve, tiroit vers Ma-ere, partit sans prevenir le danger auquel il laissoit le Duc d'Arty, lequel fut pris, son oncle Iean tué, & ses compagnies défaites par ce Navarrois, qui ne pensoit rien moins à telle prise, mais estant appellé par ceux de Rutiliane (qui est une ville au pa-s de Bary) lesquels ne faisoient alors que de se revolter contre les François, rebroussa chemin de Matere vers Rutiliane, & rencontra ce Duc d'Arty. Long temps il ne tarda, que le Seigneur d'Aubigny, qui fut un des plus excellens Capitaines que le Roy Charles eut mené en Italie (de franc & noble esprit) fut défait, & necessité de se rendre prisonnier à la Rocque d'Angitole. Que si Consalve eut pû éventer cette victoire, c'est un poinct bien asseuré, qu'il eut bien baillé des affaires à nos François, & se fut bien gardé de sortir de Barlette, pour se retirer à Cirignole, qui est une ville à dix

mille de là, & presque en triangle entre Canose, où estoit le Vice-Roy, & Barlette. Cela toutefois ne luy fit échapper l'heur de la victoire qui l'attendoit, dautant qu'au fort de la desesperade, où sembloient estre reduites les affaires Espagnoles, c'est alors qu'il prit arrhe de la victoire qu'il emporta. De fait, quand il vid que le feu s'estoit pris à ses poudres, embrassant ce presage comme un bon augure, s'écria, la victoire est nostre, Dieu nous l'annonce manifestement, nous donnant à connoistre que nous n'avons plus affaire de nous servir d'artillerie. De fait, il n'en fut pas frustré, dautant qu'apres la mort du Duc de Nemours (sur laquelle varient les Historiens) de Monsieur de Chandiou, Grand Prevost de France, (la memoire duquel a esté consacrée à l'immortalité) & de plusieurs autres grands Seigneurs, le reste des François fut tellement affady, que Consalve demeura victorieux. Lequel suivant la pointe de sa bonne fortune, prit son chemin avec l'armée vers Naples, se saisit de Melfe, & fut receu à Naples, Averse & Capoüe par les habitans au mois de May en l'année mil cinq cens & trois. Et parce que les

François s'estoient retirez à Chasteau-neuf, Consalve al a planter l'artillerie au pied du mont de Saint Martin : d'autre costé Pierre de Navarre avoit fait une mine pour ruiner les murailles de la Citadelle, qui eut plus de force, dautant qu'elle bouleversa le mur de la Citadelle : Apres la prise de Chasteau-neuf, il alla assieger Caiette, où pour ce coup il ne profita gueres, à cause de la resistance que luy fit ce grand guerrier Yves d'Alegre, avec les Princes de Salerne & de Bisignan, & le Duc de Tracette. Et parce qu'au reste les affaires luy succedoient si heureusement, que Pierre de Navarre par sa mine gagna le Chasteau de l'Oeuf, & que Prosper Colonne avoit de nouveau pris la Roque d'Evandre & Aquile, & reduit toutes les autres places de l'Abrusse à la devotion des Espagnols, & finalement que presque toute la Calabre prestoit la mesme obeïssance, pour l'accord que le Comte de Capacie avoit fait avec eux, il ne laissa pas de poursuivre les François, mesme se mit en tout devoir d'empescher, que l'armée envoyée par le Roy Louys douziéme pour le recouvrement du Royaume de Naples, ne passa le fleu-

ve de Garillan. Toutefois il ne le pût, dautant que les François, apres qu'ils eurent jetté le pont, gagnerent le pas du fleuve à force d'artillerie. Que s'ils eussent sceu empoigner la victoire qui leur estoit presentée, & vivement s'avancer, il est à croire qu'ils fussent ce jour-là demeurez maistres. Si bien sceut Consalve les matter avec l'injure du temps, qui minoit fort leurs forces, qu'apres quelque sejour, qu'ils firent inutilement sur le rivage de Garillan, voyant qu'ils ne se daignoient dégourdir, il leur donna une chasse si gaillarde au Pont de Mole, que force leur fut, plus viste que le pas, de se retirer à Caiette, aux portes de laquelle Consalve les chassa victorieusement. Apres il s'alla loger à Castellone & à Mole, & s'estant le jour suivant approché de Caiette, il occupa aussi-tost le faux-bourg & le Mont, qui avoit esté abandonné par les François, lesquels encore qu'il y eût dans Caiette assez de gens pour la defendre, & vivres à suffisance, & le lieu fort commode pour estre secouru des armées de mer, firent porter parole à Con-

salve par le Bailly de Dijon, & S. Colombe & Theodore de Trivulse, le premier jour de l'An mil cinq cens quatre, de luy remettre entre les mains Caiette & le Chasteau. Mais quoy ? Il semble que j'aye entrepris de décrire la vie de ce grand Capitaine, pour rafraischir les playes qu'il a données aux François. Voyons maintenant quel secours receurent de luy les Florentins à l'encontre des Persans, pour lesquels estoit Barthelemy d'Alviane, lequel par prieres, commandemens & comminations, entant qu'en luy estoit, il avoit tasché de détourner de son entreprise. Et parce qu'il faisoit du retif, il fit dire & offrir aux Florentins, qu'il estoit contant qu'ils se servissent de ses gens de pied, qui estoient dans Plombin, ausquels pour ce il enjoignit d'obeïr à Marc-Antoine leur Capitaine. Les Venitiens pareillement reconnoissent avoir recouru des griffes du Turc l'Isle de Cephalonie par l'escorte que leur donna le grand Consalve de cinquante vaisseaux, où il pouvoit avoir environ sept mil hommes. La deliberation ne fut pas plûtost arrestée, qu'il falloit donner de cul & de teste sur l'ennemy que Consalve commença

mença à faire ronfler ses pieces d'artillerie contre Modon d'une si horrible façon, qu'il n'y avoit muraille qui n'en fut ébranlée. Mais si les pieces braquées jouoient, luy avec ses soldats estoit encore plus prompt, vigilant & affectionné à gravir contre la bréche, & avec une telle ardeur & vehemence ils s'avançoient au combat, qu'on n'eût pas pris Consalve & ses gens pour autres que Citoyens de Venise, qui l'épée au poing voulussent reconquester ce que cet ennemy leur envahissoit. Ils firent si bien que la place fut emportée, où de toutes parts les bandes Venitiennes ne faisoient que charpenter, assommer, tuer & assassiner : dont Consalve estoit fort déplaisant. Cela fit que la pluspart de ces pauvres assiegez se jettoient aux pieds de ce grand Consalve, afin que sa presence leur servit d'immunité, sauve-garde & azyle sacré à l'encontre de la furie des Venitiens, qui estoient outre-mesure acharnez sur eux ; de fait, il en sauva beaucoup. En quoy est fort loüable sa magnanimité, laquelle il prenoit plus de plaisir, qu'elle fut arrousée d'humanité, que de la laisser baigner

dans le sang de tant de pauvres creatures qui avoient esté contraintes de tenir bon contre l'estendart de S. Marc. Tellement se sentit la Seigneurie de Venise redevable à nostre Consalve, qu'à son retour elle l'honora du droit de sa Bourgeoisie, & luy envoya en Sicile grandes sommes de deniers & beaux presens, qu'il ne vouloit pas accepter, toutefois enfin il fut cõtraint par l'honnesteté de Gabriel Maure (qui estoit l'un des deputez par la Seigneurie de Venise, pour avoir la Sur-Intendance des affaires de la Marine) de recevoir le tout. Or apres avoir fait plusieurs autres choses lesquelles seroient trop ennuyeuses de specifier icy, il alla de vie à trépas un mois avant la mort de son Roy d'Arragon, qui mourut au mois de Ianvier l'an mil cinq cens seize. Et encores qu'il fût absent de la Cour & desavorisé, le Roy en memoire de la vertu d'un si grand Capitaine, voulut que par tout le Royaume on luy fist des honneurs, qu'on n'a accoustumé de faire en Espagne à la mort d'autre que du Roy. Dont plusieurs pourroient s'étonner, veu qu'il semble, que l'estoc, qui avoit donné premierement

la ſource à ce Conſalve, ne le rendoit pas digne d'eſtre avantagé d'un ſi grand & excellent honneur, duquel les Grands ſont fort jaloux : mais auſſi ſi on ſe reſſouvient que la ſuffiſance de ce hardy Chevalier, ne pouvoit moins que d'eſtre reconnuë au moins mal qu'il eſtoit poſſible, il faudra qu'on ſe déporte de tel & ſi ſoudain étonnement. Les Venitiens & Eſtrangers admiroient la virilité de ſon courage. Les Eſpagnols le tenoient pour leur Carthaginois Annibal. Si bien que le Roy ne pouvoit, pour gratifier la bonne affection de ſes Sujets, qu'il ne prefera ce grand Capitaine au reſte des autres, dautant que telle reconnoiſſance ſervoit d'eſperon pour réveiller les autres à mieux faire leur devoir, qui ſe faiſoient entendre de participer à un tel honneur, s'ils ſe comportoient valeureuſement au ſervice de leur Prince. I'inſiſte ſi long-temps ſur cette ſepulture, laquelle pluſieurs aimẽt beaucoup mieux ne pas croire, que d'eſtimer qu'un Roy mal-affectionné à un ſujet, ait voulu le prevaloir d'un ſi magnifique triomphe. Et c'eſt en effet ce ſeul poinct, qui me neceſſite à le croire

plus fortement, parce que la méconnoissance eut esté trop manifeste, si Consalve apres avoir employé sa vie, son corps & ses biens pour le service de a Couronne d'Espagne, n'eût eu autre recompense que celle de laquelle pendant sa vie il jouït, qui fut d'estre desappointé & disgracié de la Cour. Pour couvrir tel mécontentement il falloit bien que pour un coup le dernier devoir de pieté & funerailles reparast la disgrace du temps passé. Sur laquelle plusieurs ont écrit plus qu'ils ne sçavoient, imputant à ce grand Capitaine quelque déloyauté, il où n'est pas croyable qu il ait jamais pensé : autrement il eut bien donné des affaires au Roy Ferdinand, puis qu'il avoit les armes en main, & avoit le plus beau moyen du monde de broüiller les cartes. De ma part j'estime que, comme l'envie talonne toûjours la vertu, ce Capitaine Espagnol ne pût s'en garantir, & qu'auprés des aureilles de ce Roy d'Arragon il y avoit des flateurs qui luy soufflerent tant de faux bruits, qu'ils le firent entrer en soupçon, que Consalve pensoit à se transporter le Royaume de Naples, ou bien, que pour gagner le Roy Philip-

pes, il ne feroit aucune conscience de le luy remettre en main. Ce qui ancroit davantage Ferdinand sur les phantastiques resveries de Guillot le songeur, est qu'il luy avoit plusieurs fois mandé, qu'il s'en revint en Espagne, dont il n'avoit tenu aucun compte, s'excusant sur les grands empeschemens, qui le retenoient, remettant son retour à une autre fois. Telles & semblables opinions éloignerent si bien l'asseurance que devoit avoir le Roy Ferdinand de la fidelité de ce Capitaine, qu'apres la capitulation resoluë avec son gendre Philippes en l'année mil cinq cens & six, luy-mesme délibera de se transporter à Naples pour luy oster des poings le gouvernement de ce Royaume.



FRANÇOIS DE GONSA=
GVE.

FRANCOIS DE GONZAGVE, IV. MARQ. DE MANTOVE.

CHAPITRE IV.

L'Entretien de ce mien labeur ayant esté de representer icy au public, pour une perpetuelle memoire, les pourtraits & éloges de quelques hommes valeureux au fait des armes, & excellens és Arts & Sciences (deux moyens principaux de s'acquerir une immortalité de nom) afin d'induire les autres, à leur exemple, de les imiter. Ie m'estois à cela restraint à trois choses : l'une, de n'y admettre que les plus dignes & renommez. En apres, que pour avoir payé le devoir de nature, ils euf-

sent quant & quant franchy les barrieres de toutes envies. En troisiéme lieu, de n'en prendre qu'un de chaque famille, afin de faire place aux autres, & éviter le soupçon de vouloir estre plus partial, q e le devoir d'un Historien ne permet. Mais estant arrivé à ce tres-illustre sang des Gonzagues, dont tant de Princes magnanimes sont descendus, tant en croite ligne de pere en fils, tantost sont passez cinq cens ans, que par les dépendances collaterales, aiguisées d'excellens rameaux, procedans d'une belle & heureuse tige (grace octroyée à peu de personnes) il faut (à la verité) que j'avouë me trouver fort empesché pour le regard du dernier poinct, l'abondance de leurs beaux faits & vertueux comportemens presque égau en temps, bien que de differentes manieres, me nuisant; de sorte que je ne sçay bonnement auquel m'arrester: car je ne sçaurois si-tost tourner l'œil à la preud'homie, benignité, moderation, douceur & justice des uns, que soudain les tres-sages advis & conseils, la dexterité d'esprit & prudente administration des autres ne se treuvent à la traverse. Si je pense

tant ſoit peu balancer à cela, voicy tout ſoudain d'un autre coſté les triomphes & glorieuſes victoires de pluſieurs batailles par eux gagnées, pluſieurs villes, les unes emportées de vive force, les autres courageuſement défenduës, & autres tels ſignalez exploits d'armes, qui ſans balăcer leurs merites & ſuffiſance, ſoit à la paix ſoit à la guere, équipolét la dignité des charges & grands maniemens qu'ils ont eu : leur ſoin, vigilance & hardieſſe à l'heureux ſuccés de leurs entrepriſes, & la vigueur de l'entendement à l'effort du corps, endurcy & accouſtumé à toutes ſortes de travaux militaires. Si bien qu'on ne les peut dire avoir eſté plus excellens Capitaines que bons ſoldats, ny meilleurs ſoldats que braves & heroïques Capitaines. Leurs liberalitez & magnificences toutes fondées ſur la vertu qui leur donne luſtre & les recommande, ſe meſurent à leurs facultez & moyens, non arrachez violemment & à la haſte, mais à eux legitimement tranſmis, & de main en main par la prudente & moderée diſpenſation de leurs anceſtres : les alliances par eux accueillies avec les Empereurs de Conſtantinople & ceux d'Allemagne,

avec les Rois Tres-Chrestiens & Catholiques, & autres plus illustres & puissans Potentats de la Chrestienté, correspondent à l'ancienneté de l'estoc primitif de leur race descenduë de la tres-noble maison de Saxe, & l'heureuse fin, où ils sont tous parvenus, car ne s'en trouve un seul de ce nom, qui en ait eu de desastrée ou mal-encontreuse, benediction certes fort speciale de Dieu. Or pour laisser à part infinis bons offices, devoirs, soulagemens, supports & secours par eux conferez à leurs propres cousts & dépens, sueur de leur corps, effusion de leur sang, peril & hazard de leurs vies, non seulement au Mantoüan, mais à tous les autres peuples circonvoisins, pour éteindre les tyrannies des Ezzelins, Bonacolses, Pazzarins, Carrares & autres tels usurpateurs illegitimes, dont ils estoient cruellement oppressez, je feray l'entrée par la tres-sage administration de Louys de Gonzague, sans rebrousser plus avant chemin en arriere jusqu'à Guy son pere & autres ses predecesseurs, encore deux cens ans au dessus, lequel environ l'an treize cens vingt-huit gouverna l'Estat de Man-

touë l'eſpace de trente deux ans. La pieté, devotion & integrité de ſon fils Guy II. ne dérogent en rien aux braves exploits de François I. lequel défit l'armée de Iean Galeas Viſcomte, Duc de Milan, ſe portant trop ingratement envers luy: en une ſeule ſaillie luy prit plus de ſix mil hommes de pied & deux mil chevaux: qui l'an 1405. cõquit Verone aux Venitiens, & l'an ſuivant Padouë. Auquel tẽps Galeas Gonzague combatit épée & dague en hemiſe ce grãd Maingre, dit Boucicaud Mareſchal de France, & l'ayant vaincu, luy donna la vie ſauve, lequel mourut le 23. Avril 1406. La ſplendeur de Iean François fils aiſné d'iceluy François n'éteint pas celle de ſon pere, mais la renforce davantage: lequel fut éleu chef des forces de l'Egliſe contre Ladiſlaus Roy de Naples, qui étoit venu aſſieger Bologne, mais ce Prince la garẽtit de tous ſes efforts: puis l'an 1426 cõquit Breſſe aux Venitiẽs, & Bergame 2. ans apres, ayãt gagné une autre bataille ſur le Duc de Milan, & ayant ces Seigneurs uſé en ſon endroit d'ingratitude, il leur oſta Verone, avec tout le territoire qui en dépend, & lignage, enſemble pluſieurs autres fortereſſes,

l'an quatorze cens trente-neuf, en faveur du Duc Philippes Viſcomte. Ainſi faiſans de pere en fils, & à qui mieux mieux tant de belles choſes, ils conſacrerent à l'eternité la memoire de leur nom. Meſmement Louys ſecond, qui l'an mil quatre cens quarante huit arreſta tout court l'armée victorieuſe du Duc Sforce de Milan, ayant gagné une groſſe bataille contre les Venitiens, & fut cauſe que la paix ſe fit. De meſme Federic premier repouſſa vaillamment les Suiſſes, qui avec grandes forces eſtoient déja deſcendus juſques à Come. Il n'y auroit eu que trop ſujet au premier venu, ſans en faire autre choix ny élection, pour m'y arreſter, ſi ce n'eſtoit un plus clair rayon de lumiere procedant de la meſme ſource, lequel m'ébloüiſſant la memoire de tout le reſte, me fait paſſer plus outre pour aſſeoir en luy l'exemplaire que je pretens vous tracer icy de la ſplendeur de cette vertueuſe & illuſtre Famille. Car la condition des choſes eſtant telle de varier inceſſamment, ſelon les circonſtances du temps & des occaſions, plus à propos une fois qu'autre, comme on voit en Ale-

xandre, & depuis en Jules Cesar le plus renommé Capitaine de tous les Romains. Quittant donc les autres, je prendray François de Gonzague, duquel icy je vous represente le portrait, tel qu'il a esté tiré du cabinet de tres-vertueux Prince Louys de Gonzague, Duc de Nivernois & de Rethelois. Ce Prince estoit fils de Federic premier & de Marguerite de Bavieres, & nâquit l'an 1466. Il n'avoit encore que dix-huit ans, quand il succeda à son pere. Il estoit d'une belle grande taille, fort & robuste merveilleusement, d'un port hautain, mais avec ce, doux & affable, avec de gros yeux vifs & étincelans, temperez d'une fierté & douceur tout ensemble, tres-adroit aux armes, en toutes sortes de combats tant à pied qu'à cheval, & fort endurcy au travail autant que nul autre: à quoy luy servit beaucoup le continuel exercice (pendant qu'il jouïssoit de la paix) de la chasse & de la volerie, entretenant à cette fin un grand nombre de chiens & plus de cent pieces d'oiseaux de leurre. Quant au haras qui a esté de longuemain le plus celebre à Mantoue qu'en nul autre endroit de la terre, & dont il

s'eſt tiré le plus & les meilleurs chevaux, il l'accreut juſqu'à mille jumens d'élite avec des eſtallons recherchez de toutes les plus exquiſes races & engeances, meſmement de Courſiers, Genets, Turcs & Barbes. Si bien que le Turc faiſoit fort grand cas de ceux, qu'il luy faiſoit tenir quelquefois, & en recompenſe luy renvoyoit des jumens & chevaux meſme de la Natolie, qu'ils ne laiſſent pas volontiers ſortir hors de leurs païs. S'il fut excellent Capitaine, prompt, hardy & vaillant de ſa perſonne, ſage, ruſé, vigilant & heureux: l'experience & les effets en porterent aſſez ſouvent témoignage, dont il vint tout à coup à une telle reputation, que n'ayant encore que vingt-ſix ans, il fut du conſentement de tous éleu Chef, pour l'oppoſer au paſſage du Roy de France Charles VIII. de ce nom, & en l'âge de vingt-ſept ans creé General de l'armée des Venitiens à la journée de Fornouë, où par ſon ſeul effort & vertu il empeſcha que tout n'alla en déroute. Incontinent apres il alla au ſecours du Roy Dom Fernand, avec deux mil quatre cens chevaux des forces communes, & mil des ſiennes particulieres. L'an

mil quatre cens nonante-huit l'Empereur Maximilien le fit ſon Lieutenant general en Italie, & le Duc de Milan quant & quant de tout ſon Eſtat : mais l'année enſuivante le Roy Louis XII. du nom, ayant pris Milan, le fit Chevalier de ſon Ordre, & luy donna cent hommes d'armes, avec douze mil écus de penſion. Si bien qu'en l'année mil cinq cens trois, les François ayant eſté rompus à la Cerignole par Conſalve Fernandes, ſurnommé le grand Capitaine, le demeurant ſe retira à Caiette, qui ayant eſté fort étroitement aſſiegez, le Marquis François fut éleu pour leur aller faire lever le ſiege, lequel rembarra bravement les Eſpagnols juſques au delà de la riviere du Garillan : Et ayant fait un pont deſſus, leur alla preſenter la bataille, qu'ils ne voulurent accepter. Là-deſſus ayant eſté ſurpris d'une forte maladie, il fut contraint ſe retirer à Mantouë, dont tout ſoudain, apres, les affaires allerent tres-mal. L'an mil cinq cens ſix le Pape Jules le fit General de ſes forces pour aller, icelles jointes avec le ſecours des François, conquerir Bologne, qui apres le temps de dix jours luy fut renduë.

Sur ces entrefaites, Gennes se revolta de l'obeïssance du Roy, qui y al la incontinent. Et pour ce que le bastillon d'enhaut, qui commande à toute la ville, sembloit la plus importante & forte entreprise, le Marquis eut la charge de l'assaillir avec ses gens, où avant esté blessé en plusieurs endroits, il l'emporta, nonobstant cela, du premier assaut à la veuë de toute l'armée, & le lendemain Gennes se rendit au Roy, lequel au partir de là s'entre-vit avec celuy de Naples à Savonne, où fut entrepris la guerre contre les Venitiens: à laquelle se liguerent ensemble le Pape, l'Empereur Maximilien, le Roy, & le Roy de Naples, & fut cette ligue depuis confirmée à Cambray le 10. jour de Decembre 1508. Cependant les Venitiens n'oublierent recherches, offres ny promesses aucunes envers le Marquis, pour l'attirer à leur party, à quoy il ne voulut entendre, ny se retirer de la fidelité promise au Roy, combien qu'il eut beaucoup à craindre d'eux, & les redouter pour la prochaineté du voisinage, qui devoit bien luy donner à penser & faire entendre, que ces citoyens de S. Marc, pour rappeller le Marquis en ses terres,

ne

ne manqueroient à courir sur ses païs. De fait, ils dépescherent Barthelemy d'Alviano, pour faire la course de ses terres. Mais il fut si bien receu, qu'il fut contraint se sauver jusqu'à Cremone. Là dessus les François ayans passé la riviere d'Adde, le Roy y estant en personne avec deux mil hommes d'armes & quinze mil hommes de pied seulement les Venitiens furent défaits, qui avoient quinze cens hommes d'armes, deux mil chevaux legers, & vingt-cinq mil hommes de pied, le 14. jour de May 1509. Aprés nostre Marquis s'en alla à Verone pour y ordonner les affaires, & à Vicense par mesme moyen avec cent chevaux-legers Italiens, estans à la solde du Pape sous la charge du Seigneur Louys de la Mirandole. Ce Marquis les voyant chargez trop brusquement par l'ennemy, soudain accourut au secours, & se trouva enfin mal suivy & enveloppé d'une si grosse foule de gés, qu'il fut mené à Lignage avec un grand triomphe par les Venitiens, qui pensoient estre victorieux, de ce qu'ils estoient saisis de la personne de celuy, lequel aux dépens de leur honneur, leur avoit si souvent fait sentir l'effort

de son bras. Toutefois ils ne jouïrét pas long-temps de cét heur, parce qu'il fallut qu'ils relâchassent bien-tost apres le prisonnier, le Pape s'estát accordé auec Venitiens, & par mesme moyen fut le Marquis creé grand Gonfalonier de l'Eglise, comme eux aussi l'éleurent General de leurs forces, le tout contre le Duc de Ferrare, dont le Pape desiroit s'emparer. Et là dessus intervinrent tout plein de grands remuëmens, jusques à ce qu'apres la bataille de Ravenne par la negociation de Gritti, arresté prisonnier à Bresse, le Roy se rappointa du tout aux Venitiens un peu avant son deceds l'an mil cinq cens quinze. François premier de ce nom luy ayant succedé l'année ensuivante, défit les Suisses à Marignan, & reconquit le Duché de Milan. Celle d'apres il fit recouvrer Bresse ausdits Venitiens, puis Verone l'autre ensuivante. A toutes lesquelles grandes affaires & exploits de guerre le Marquis participa, & fut employé d'une part ou de l'autre, avec une loüange & reputation immortelle. Finalement, apres tant de belles & dignes choses, l'an mil cinq cens dix-neuf, il passa de cette vie à une

plus heureuse, laissant trois enfans de luy & d'Isabelle, fille du Duc de Ferrare, à sçavoir Federic, Hercules & Ferrand. Hercules fut Cardinal, l'honneur de son Ordre, la douceur & amour de son siecle Prince tres-sage, affable, benin, magnanime, liberal, docte & religieux, lequel presida comme premier Legat au Concile de Trente, qui vint à estre clos de tous poincts un peu apres qu'il fut decedé. Federic II. de ce nom, cinquiéme Marquis & premier Duc de Mantouë, comme fils aisné, succeda à l'Estat, âgé de dix-huït ans seulement, tout ainsi qu'avoit fait feu son pere. Et neantmoins tout incontinent il fut creé Capitaine General de l'Eglise par le Pape Leon dixiéme du nom, & par mesme moyen de la grande Republique de Florence. Esquelles charges il ne degenera pas de la vaillance & experience au fait des armes de feu son pere & de ses Ancestres. Puis l'an mil cinq cens trente le Marquisat de Mantouë fut erigé en Duché par l'Empereur Charles cinquiéme, & dix ans apres, à sçavoir l'an mil cinq cens quarante, il trépassa de ce siecle, laissant trois fils de luy &

de Madame Marguerite Paleologue, fille unique de Guillaume Marquis de Montferrat, décendu des Empereurs de Constantinople & des Rois de Jerusalem, Cypre & Thessalonique, & de Madame Anne d'Alençon, du sang Royal de France, François, Guillaume & Louys & sa femme enceinte de Federic Posthume, qui mourut l'an 1565 ayant déja trois ans auparavant esté fait Cardinal. François âgé seulement de cinq ans luy succeda, & à celuy-cy estant mort sans enfans, Guillaume & l'autre ayans épousé deux des filles de l'Empereur Ferdinand, & sœurs de Maximilian dernier mort. Louys est Duc de Nivernois & de Rethelois à present, duquel je serois tres-content de publier la suffisance, integrité de vie, zele tres-fervent, tant au service de Dieu & du Roy, qu'au bien de cette Couronne. Mais ce qu il vit encore me ferme icy la bouche, & m'empesche suivant mon premier dessein de passer outre en cet endroit. Joint qu'il sembleroit que je voulusse essayer à borner la fidelité & vaillantise d'un tel Seigneur, lequel ne cesse d'emmonceler tous les jours une infinité d'exploits heroïques, dignes

d'immortaliser sa renommée à tout jamais. Il vaut mieux que sur la fin de ce discours je propose l'Eloge qui a esté dressé à l'honneur & loüange de nostre François Gonzague.

O D'ITALIA splendore & ornamento,
Che già quanto vivevi imperio havesti
La dove il Mincio ha le sue rive ombrose,
Da me sempre haurai tu domi & honore.
Mentre io ricordero me stesso, & mentre
Che queste membra reggerà lo spirito.
Salve vero & gentil figlio di Giove,
Tu veramente sei quel saggio & grande,
Ch'anzi gli anni il pensier virile havendo,
Animo accresci à noi col tuo corraggio.
Tu carco d'armi a guisa li torrente
Le schiere abbati de'nemici tuoi:
Bancheggian tutti: & fa memoria eterna
Napoli del grande obligo, che s'have:
Che per cagion della tua destra invitta
Torno à seder nel suo bel seggio antico.
Hor che diro di quelle spoglie opime
Che pendean i tuoi tetti? & con quali lode
Pareggiero, i tuoi merti, o fior del mondo,
Gloria & honor de gli homini honorati?
Tua cura fu nodrir cavalli illustri,
Ch'acquistassero ogn'hor premi & corone,
Tu sei tutto l'honor de tuoi, tu giusto,

Tu liberal verso gli afflitti, i quali
Et di patria, & di casa tu consoli:
I tuoi doni oltra ciò a' avorio & a' oro
Ti fecer grato (come ogniun confessa)
Al gran Signor de l'Asia in guerra invitto,
Et a' lontani & fuor del mondo Inglesi.
Salve o padre d'Italia, o gran guerriero,
Felice per tuoi figli. se i miei versi
Potran nulla giamai, l'honore, il nome,
Et le tue lodi ogn' hor vivrano al mondo.

Il seroit impossible à Appelles de tirer mieux au vif les traits naïfs du visage de ce guerrier Gonzague, que sont icy exprimées ses vertus, actions & magnanimitez, lesquelles comme elles sont admirables, aussi me fais-je entendre, que quelques-uns n'eussent point fait de conscience de les revoquer en doute, & estimer, que puis qu'elles n'estoient ordinaires au reste des hommes, il n'estoit pas necessaire de croire ce qui surpassoit la commune experience. Cela a esté cause que je me suis un peu au long étendu, & (par maniere de dire) que j'ay esté sur les lieux pour verifier chacun des articles qui estoient icy couchez, afin que ceux qui auroient eu quelque envie de ne pas croire ce

qui eſt raconté de ce MARQUIS, fuſſent honteux d'en douter, apres en avoir eſté ſi aiſément & manifeſtement advertis. Reſtoit icy à ſpecifier la memoire du puiſné des trois enfans de noſtre MARQUIS, nommé Ferrand : mais parce qu'ailleurs je luy ay donné place en cette œuvre, je n'ay pas voulu en entamer le propos, crainte que j'avois que cette ouverture ne tiraſt en trop ennuyeuſe longueur ce diſcours, ou que je tombaſſe en redites. Non que la dignité de ce perſonnage ne meritât qu'on luy deſſeignaſt pluſieurs hiſtoires. Auſquelles j'euſſe entendu, ſi ou noſtre premier ſujet nous y eût appellé ou que j'euſſe ſenty ma plume ſuffiſante, propre & capable pour achever une entrepriſe de ſi haute liſte.



LOVIS DE LA TRI=
MOVILLE.

LOVYS DE LA TRIMOVILLE.

CHAPITRE V.

IE m'accorderay toûjours, & seray de mesme opinion de ceux qui maintiennent ce paradoxe autrefois si asseuremeut soûtenu par les Stoïciens, & autant courageusement oppugné par toutes les autres sectes des Philosophes, sçavoir que la vertu est contente de soy-mesme, qu'elle ne souffre simulation, qu'elle ne s'amoindrît pour quelques occasions qui se presentent, qu'elle ne cherche aussi d'estre avancée par moyens illicites, & qu'estant pressée & par infortunes abbaissée elle reverdit de plus en

plus. Bref, l'homme vertueux pour quelque accident qui se puisse presenter, pour quelque vent & orage qui souffle, pour quelques flots qui s'élevent, jamais ne s'émeut non plus que feroit un rocher, & si nous voulons user de la Sentence d'Horace.

Bien que le Ciel d'une etorce nouvelle
Se culbutant, & la rage cruelle
D'un lourd chaos troublant cette rondeur,
Causast cy-bas crainte, peine & horreur:
Le vertueux neantmoins immuable
Ne fléchira, mais sera perdurable.

Or sur tous les accidens de mauvaise & mal-encontrée déconvenuë, qui pour ce jourd'huy semblent plus vivement espraindre ceux qui s'acheminent au Temple de vertu, & se preparent par divers trophées, loger leur nom en iceluy, ou le graver au dos de la memoire eternelle, me semble estre la disgrace que recevons de ceux desquels avons bien merité : c'est à dire au lieu d'obtenir le salaire digne de nos œuvres vertueux recevoir blasme, & estre sujet à la dent des envieux. Autre cause n'incita Cariolan, Themistocle, & tant

d'autres braves Capitaines de s'armer contre leur patrie, ſinon qu'au lieu d'eſtre honorez de leur Republique, furent chaſſez, condamnez & moquez. La vie de ce grand Capitaine Louys de la Trimoüille (ſurnommé le vray corps Dieu, pource qn'il uſoit ordinairement de cette forme de parler) doit eſtre un vray parangon & modelle, ſur lequel tous Seigneurs & vaillans guerriers, qui ſont meſtier de ſuivre la Cour des Rois, ſe doivent conformer & tailler la condition de leur vie & eſtat. Car il perſiſta plus conſtamment au ſervice de ſon Roy, lors que tous les Princes & grands Seigneurs eſtoient bandez contre luy? Qui s'éffaroucha le moins de voir parvenir à la Couronne des François celuy, lequel il avoit eu ſon priſonnier, & poſſible l'avoit traité aſſez rigoureuſement? Qui ſceut jamais plus prudemment appaiſer les flots, pendant que le Royaume de France eſtoit aſſailly de toutes parts, & occupé en pluſieurs & differents endroits, ſembloit eſtre la proye des ennemis? Mais pour en parler plus amplement, j'ay reſolu de tracer icy un bref & ſuccint diſcours de ſes vertus &

actions plus memorables. Donnons-luy entrée de plus haut, & n'oublions à la rehausser par la grandeur & dignité de ses ayeuls & de ses Royales alliances. Pour prouver donc l'antiquité, noblesse & puissance de la Maison de la Trimoüille, ne devroit suffire le proverbe commun, qui court par le pays, appellant les Seigneurs de cette Maison, les petits Rois de Poictou. Mais ne m'appuyant sur tel dire (encore que jamais ne soit feu sans fumée) je commenceray, pour ne m'embroüiller, à ce tres-vaillant Iean de la Trimoüille, Seigneur de Ionvelle, auquel le Duc Philippes le Bon fit cét honneur, que de l'élire l'un des premiers de ce tres-renommé Ordre de la Toison, ce qu'il n'eut fait si la race & la vaillance n'eussent esté concurrentes en luy. Ie donneray le second lieu à ce Seigneur de la Trimoüille, lequel au commencement du regne de Charles VII. entra en tres-grande authorité & au principal maniement des affaires, gouvernant le Roy & les faicts du Royaume: & specialement lors qu'il se mit en chemin pour se faire sacrer. Auquel temps disposoit des armées, des villes & autres occur-

rences, dont il fut fort ennuyé du Connestable, & de plusieurs Seigneurs & Capitaines. De sorte que quelque temps apres, le Roy estant en son Chasteau de Chinon, & le sieur de la Trimoüille avec luy, entrerent en iceluy quelques grands Seigneurs, suivy d'un grand nombre de gens-d'armes, qui se transporterent droit en la chambre dudit de la Trimoüille, où ils le prierent, & le tinrent depuis longuement prisonnier. Et par ce moyen l'on voit que ce n'est pas de nostre temps seulement que les Rois sont mal servis, à cause des envies des grands, qui se défians les uns des autres, ou bien voulans faîre leur profit du temps, joüent à boute-hors, afin que l'absence des uns soit l'avancement des autres, le Roy & le public payant neantmoins l'écot de telles dépenses envieuses. Laissons ce discours, & venons à Louys de la Trimoüille, duquel je represente icy le portrait, lequel, dautant qu'il surpassoit en faveur, authorité & grandeur ses predecesseurs, fut aussi estimé digne de l'alliance Royale, épousant Gabrielle de Bourbon, fille de Louys Comte de Montpensier, & sœur de Gilbert aussi

Duc de Montpensier. Toutefois il ne faut estimer que ce mariage fut fait par faveur aucune, d'autant que le Roy Charles huitiéme advenant à la Couronne, le choisit principalement, comme celuy auquel il se fioit des plus secretes & hautes affaires du Royaume. Et de fait, comme Louys douziéme Duc d'Orleans, le Duc de Bretagne, Ducs de Bourbon, Comte de Dunois, Prince d'Orange, & plusieurs autres Seigneurs se fussent élevez & declaré la guerre à sa Majesté se couvrans du voile ordinaire, duquel ont de coûtume se targuer ceux qui le plus souvent mal-advertis du dû de leur charge, prennent plaisir à s'envelopper du mes-adventure manteau des mal-contens, le Roy ordonna Louys de la Trimoüille son Lieutenant general, lors âgé de vingt-six ans seulement, pour aller en Bretagne, où s'assembloient les confederez, & mettre tout le pays entre ses mains. En laquelle expedition il occupa une grande partie d'iceluy, & enfin contraignit les alliez de combatre en la bataille, qui leur fut livrée prés S. Aubin du Cormier, où il obtint la victoire. En laquelle le

Duc d'Orleans fut pris priſonnier & conduit au Chaſteau de Luzignan, & finalement tranſporté en la groſſe Tour de Bourges. Apres cette bataille, la Trimoüille voulant pourſuiure la conqueſte du Duché de Bretagne, luy fut remontré que le Roy n'y avoit aucun droit, au moyen dequoy il ne paſſa outre, mais il en remit le different au Conſeil du Roy, ſans vouloir contre droit & ſa conſcience forcer les innocens, & piller un peuple non coupable. Quelque temps apres le Roy eſtant demeuré paiſible, & ayant entrepris avec tres-grande affection le voyage d'Italie, pour la conqueſte de Naples, les Hiſtoriens nobmettent de nous reciter combien ce brave Seigneur y fit ſon devoir, & comme il fut deputé pour attirer en alliance & confederation le Pape Alexandre VI. en quoy il acquît un honneur tres-grand, attendu que la choſe ne ſembloit facile à effectuer. Ce ſeroit choſe trop longue de vouloir décrire ſes autres faits d'armes, conſeils & maniemés, meſme à la bataille de Fornoue, au milieu de laquelle eſtoit le Roy, armé de toutes pieces, la Trimoüille prés de luy, pour gouverner l'armée Les harangues

par luy proferées és plus grandes difficultez : Le secours par luy mené en la Toscane, les advertissemens contre les ruses Italiennes sont aussi ailleurs assez amplement discouruës sans en faire icy un abbregé. Doncques estant Charles VIII. decedé, & luy succedant Louys XII. Duc d'Orleans mis par la Trimoüii le prisonnier, comme dit est, le Roy fut persuadé par quelques flateurs, envieux de se vanger de luy pendant que l'occasion se presentoit : à quoy il fit réponse : Il n'est pas bien seant ny convenable à un Roy de France vanger les injures faites au Duc d'Orleans, & moins s'en ressentir & ressouvenir. Au contraire le receut en grande amitié, & connoissant qu'il estoit prudent, hardy & heureux en ses entreprises, le dépescha en Italie avec le titre de Capitaine general, pour autant aussi que d'un consentement universel on luy attribuoit au Royaume de France le premier lieu, quant au faict de la guerre, l'evenement s'ensuivit tel qu'on l'estimoit. Car en bien peu de temps, il reconquist le Duché de Milan, & trouva moyen de prendre Louys Sforce, dit le Maure, & ensemble pacifia le païs Mi-

lannois, & à cette cauſe fut receu honorablement & avec grand honneur par le Roy. A luy-meſme depuis donna charge pour aller au recouvrement du pays de Naples, mais il fut ſi griévement malade, qu'il fut contraint retourner demy-mort. Pour ſpecifier la vertu & vaillance que noſtre petit Roy Poictevin montra en la bataille contre les Venitiens, il ſeroit requis faire un ample diſcours de cette guerre, car quel endroit fut ſans luy? quelle charge ſans ſon advis? quelle entrepriſe ſans ſa perſonne? Que diray-je plus, ſinon que le Roy Louys XII. qui eſtoit preſent en cette bataille, voulut que Louïs de la Trimoüille fût avec lui, & que ſous ſon authorité & commandement il eut à conduire l'effet & maniement de cette journée. Et pour cette cauſe commanda à tous les Capitaines de luy obeïr comme à luy-meſme. Auſſi mit-il toute diligence à bien gouverner & mettre par ordre les gens-d'armes, ſçavoir nouvelles des ennemis, eſtant jour & nuit à cheval, viſitoit le camp du Roy, alloit voir aſſeoir le guet du ſoir, & de la minuit, puis alloit découvrir

à l'entour du camp Venitien : Bref il estoit à toute heure à cheval & par pays au danger de sa personne. Ce fut luy, lequel accompagné de Charles son fils, Prince de Talmont, secourut l'avant-garde oppressée de l'ennemy, & preste à tourner en fuite, & par consequent cause de la ruyne des ennemis, l'honneur principal de cette défaite luy en demeurant. I'ay leu certains memoires écrits par homme digne de foy, qui assista à la bataille, qui témoignent que le sieur de la Trimoüille & son fils gagnerent la journée, & que ce jour trois chevaux furent recreus & lassez sous ledit sieur, dont le tiers fut blessé d'un coup de lance, dequoy il mourut. Ie laisse à parler de l'humanité, de laquelle il usa envers le sieur d'Almenne, chef de l'armée Venitienne pris prisonnier. Le Roy Louys ayant par ce moyen refrené l'audace des Venitiens, occupateurs de plusieurs villes, pays & seigneuries, qui ne leur appartenoient, au profit de tous les Princes Chrestiens, tant s'en faut qu'ils luy en fissent digne reconnoissance, qu'au contraire craignans sa puissance & le bon heur qui le suivoit pas à pas, s'allierent &

firent ligue enſemble, & paſſans outre l'aiſſaillirent de toutes parts. L'Eſpagnol occupant partie du Royaume de Navarre, l'Anglois ſe ſaiſſant de Tournay, Montreuil & Theroüenne, les Suiſſes le travaillerent encores davantage, dautant que les Cantons deſirans affectueuſement que le Roy renonçaſt au droit qu'il pretendoit au Duché de Milan, entrerent en la Duché de Bourgogne juſques au nombre de vingt mil hommes de pied & mil chevauux, outre la gendarmerie de la Franche-Comté & quelques chevaux Allemans, incitez de ce faire par le Pape Iules II. & Maximilian Empereur, & s'allerent camper devant Dijon ville capitale de Bourgogne, qui n'eſtoit lors remparée ny fortifiée en ſorte quelconque. Toutefois à la premiere furie la vertu des hommes ſervit de muraille & rampart. Le Seigneur de la Trimoüille qui y commandoit, ſe voyant hors d'eſperance de ſecours, pour eſtre l'Empereur en Picardie avec ſes forces, eut recours au derniers remedes, ſçavoir de pacifier les Suiſſes, qui demandoient certain grand nombre

d'argent qu'ils diſoient leur avoir eſté promis par le Roy, lors de la priſe de Milan, & de Louys Sforce. Ce que ledit de la Trimouille leur accorda, ſans attendre commiſſion du Roy, avec conditions toutefois de prime face aſſez étranges, pour l'obſervance deſquelles il bailla pour hotage le Seigneur de Meſieres ſon propre neveu. Duquel traitté & accord le Roy & la Reyne ſon eſpouſe furent de prime face malcontens de la Trimoüille : mais apres avoir le tout conſideré, connurent qu'il avoit fait le plus grand ſervice au Roy & au Royaume qu'on euſt ſçeu faire pour lors. Ce que deſſus fut fait du Regne de Louys douziéme, & toutefois ſon authorité ne diminua en rien à l'advenement du Roy François à la Couronne, quel ſigne de faveur plus grande que d'eſtre employé és affaires les plus urgentes & neceſſaires, & incontinent eſtre envoyé Gouverneur general tant en Picardie, Bourgogne, Milan qu'autres endroits, & meſme à la bataille de Marignan, où fut tué Meſſire François de la Trimoüille ſon fils unique. Et enfin pour cõble de ſon hõneur, ne faillir de ſe trouver avec les autres

Princes & Seigneurs François, à ce glorieux lict d'honneur, sçavoir de la bataille de Pavie, encore qu'il luy fit mal de quitter Milan, qu'il avoit prise sur les ennemis. En laquelle il fut tué combattant autant ou plus hardiment que Chevalier qui fust en la trouppe, sans jamais se vouloir rendre, quoy que le Roy le priast ne s'exposer si fort au hazard de cette entreprise. Ainsi il mourut âgé de soixante & quinze ans, vendant sa mort fort cherement aux ennemis. Son corps estant conduit en France fut posé au monument de ses pere & mere, qui est en la chapelle du Chasteau de Thoüars. Duquel lieu tres vertueuse Dame Jeanne de Montmorency, veuve de deffunt Louys de la Trimoüille m'a envoyé le present pourtrait, tel qu'il se void encore sur les lieux élevé en marbre blanc, revestu de sa cotte d'armes qu'il portoit sur ses armes és batailles, rencontres & prises des villes, & forteresses.



IEAN-IACQVES TRIV-
VLSE MILANNOIS.

IEAN IACQVES TRIVVLSE MILANNOIS.

CHAPITRE VI.

LA perle des Capitaines les plus ſignalez en bravoure, qui ſoient de ce ſiecle, partis de l'Italie eſt icy propoſée en ce chapitre, & qui a pris le principal luſtre de ſa ſplendeur par ſes ennemis meſmes, tãt il a eu la fortune à propos, qu'encore que l'appuy de ſes parens ne luy peût que bien peu donner d'eſperance, d'ayde & ſupport, il a ſceu neantmoins ſe parer des traverſes, que ſes ennemis luy faiſoient avec telle adreſſe, qu'il leur a fait tomber ſurleur front la honte & confuſion, dont ils penſoient

l'accabler. Et semble que le meurtre de Iean Marie Prince de Milan, dont on l'accusoit, luy ait apresté occasion de sortir hors de son païs pour se rendre parfait & exercé aux exploits belliqueux. Il s'y façonna si bien, qu'Alphonse Roy de Naples ne sceût trouver homme plus capable pour regir, ranger, moderer & gouverner son armée que ce Capitaine Milannois, qui aussi depuis eust pour disciples les plus vaillans & heroïques Chevaliers de nostre temps, lesquels il avoit si bien instruits aux armes, que son Gaston de Foix, & autres Escoliers ne l'osoient qualifier d'autres dignitez que de Maistre & Precepteur. Apres qu'il eust demeuré là quelque temps, par dépit de Louys de Sforce, quitta le party du jeune Ferdinand, alla armé à Calvy trouver le Roy Charles VIII. luy offrir son service & de plusieurs Capoüans, le suppliant vouloir l'accepter avec bonnes & avantageuses conditions. Ce qu'il fit, & dés cette heure connoissant qu'il estoit chef du party de Guelphe à Milan, & qu'il avoit l'esprit fort éloigné de Ludovic, le retint à sa solde avec cent lances & une honorable pension:

apres il luy laissa en l'an mil quatre cens nonante-cinq, le gouvernement du Duché de Milan, tant se fioit-il en sa vaillantise, merite & à l'inimitié, qu'il portoit à Louys Sforce, & faction Gibeline. Là il ne se peut comporter au comportement des deux partis, dautant que le peuple presumoit que la nouvelle domination du Roy Charles, luy apporteroit exemption de daces, & pourtant vouloit se bander à l'encontre des Officiers & de nostre Milannois, qui estoit homme fort remuant, mais ce qui découvre encore davantage quel credit avoit le sieur de Trivulse à l'endroit du Roy, est qu'au traité de Verceil, par exprés estoit couché, que Iean Iacques de Trivulce seroit absous du ban auquel il avoit esté condamné, & que tous ses biens luy seroient rendus. Sur tout il avoit la convoitise d'honneur tellement empreinte dans son cœur, que pour pouvoir parvenir au but de son ambition, il mettoit (comme l'on dit) tout bois en besogne. Et luy vint l'heur si à souhait, que le Roy Charles estant decedé, il ne fust pas seulement continué aux faveurs & dignitez qu'il tenoit par Louys, mais eût

commandement en la ville d'Aſt (laquelle il fit ſemblant d'avoir acheté du Duc d'Orleans) & charge avec Meſſieurs de la Trimoüille & Ligny, de mil cinq cens lances, dix mil hommes de pied Suiſſes, & ſix mil des Sujets du Roy qui avoient eſté levées par M de la Trimoüille : de cette charge il ſceût ſi bien faire ſon profit, qu'il ne chaſſa pas ſeulement Louys Sforce ſon ennemy mortel de Milan, mais le rendiſt priſonnier à Lyon, où le Roy eſtoit, où il demeura dix ans detenu & captif dans la Tour de Loches. Pour recompenſe d'une telle & ſi avantageuſe priſe, le Roy l'accreût en grandes dignitez, honneurs & penſions, le crea Mareſchal de France. Et ſi pour cela ne peut encore raſſaſier ſon ardeur ambitieuſe ; car de plus en plus il deſiroit s'avancer en honneurs, comme il découvrit bien par le ſerment qu'il fit, jurant apres la mort de M. de Chaumont, que jamais il n'iroit aux armées Françoiſes, où autre euſt pouvoir de luy commander que le Roy meſmes. Si ſçavoit-il bien ſonder le guet ſi à propos, qu'il ne vouloit rien tenter temerairement, & eſpiant quelque

meilleure occasion de s'avancer, encore que son estat de Mareschal, par les Statuts de France, luy acquist le gouvernement de l'armée, apres la mort du Chef, il n'osoit rien assayer de consequence, pour la crainte qu'il avoit qu'on ne luy continuast le gouvernement; toutefois apres qu'il fust mieux r'asseurè pour étancher un peu le feu d'ambition, dont il brûloit, au commencement du mois de May, il mît avec mille deux cens lances & sept mil hommes de pied, le camp devant Concorde, laquelle il eust le mesme jour, pour autant que les Bourgeois de la ville reconnoissans la vertu valeureuse de ce rare Capitaine, oyans ronfler l'artillerie, ne peurent avoir courage de soûtenir longuement, ils luy envoyerent Ambassades pour se rendre, & leur ville à sa mercy, puis qu'ils n'avoient moyen de luy resister. Et comme il avoit plus le point d'honneur en recommendation qu'aucune autre chose, ayant abandonné à ses soldats le sac & pillage de la ville, laissa en arriere la Mirandole, & tira à Bon-Port, village assis sur le fleuve de Pavare, pour s'approcher des ennemis, qu'il leur coupast les

moyens d'avoir vivres, & aussi les contraignît de déloger, ou de combattre hors de leur fort. Ce seroit trop long à discourir avec quelle adresse, ruse & finesse cet accort Capitaine les harcela, & quelles actions furent faites alors par Gaston de Foix, qu'il avoit envoyé à Massà avec trois cens hommes de pied & cinq cens chevaux, pour chargean Iean Paule Manfron, qui estoit-là Si je coulois icy, sans dire mot, le recouvrement de Boulogne seroit luy faire tort, puis que sans coup frapper, par maniere de dire, il subjugua le Pape, & y remist les Bentivoles. Chose étonnante, comme il estoit si redouté, les Boulonnois dés qu'ils le sentirent au pont de Laine luy tendoient les mains, soit pour la crainte qu'ils avoient de tomber en son indignation, qui, outre la perte de la recolte qui estoit prochaine, dont il pouvoit faire degast, apprehenhendoient fort de soûtenir l'effort de nostre Milannois, n'yayant en une ville si grande & si peuplée plus de deux cens chevaux legers & mil hommes de pied pour la défense & garnison, & si pour la pluspart du temps ils estoient en discorde. Telles considerations & autres

firent ranger les Boulonnois à la restitution de la ville, y admirent le Seigneur de Trivulce, qui pensoit bien attraper le Cardinal de Pavie, Legat de Boulogne, mais le bon-homme s'estoit déja sauvé vers Imole. Par tel moyen les Bentivoles furent remis dans Boulogne, & peu de temps apres Iean Iacques Trivulse la remist en leur puissance, ayant eu de ce faire charge du Roy, qui aima mieux quitter les places qu'il avoit pris sur l'Eglise, que d'encourir l'inimitié du Pape. Et encore qu'il eust coustume d'emporter la victoire sur ses ennemis, il fut si surpris à Novarre par les Suisses, qui sous la conduite du vaillant & indomptable Motin, leur Capitaine se rendirent redoutez à tout le monde, pour la magnanimité de leur entreprise, le mépris tres-évident de la mort, la hardiesse incroyable qu'ils montrerent au combat & l'heureux succés d'iceluy, qui fut tel qu'ils défirent les François, encore qu'ils fussent bien deliberez à combattre, mesme que le sieur de la Trimoüille eust déja écrit au Roy qu'il luy rendroit prisonnier le fils de Louys Sforce au mesme lieu, auquel il luy avoit livré le pere, s'asseu-

tant trop au nombre & adresse de ses cõbattans, sans se défier du pouvoir des Suisses, qui estoient fort prisez d'une telle victoire. Mais ils ne la porterent gueres loin, car elle acharna davantage nos François sur eux, & principalemẽt le Seigneur Iean Iacques, qui apres leur fit bien sentir à Milan de quelle roideur ils pouvoient avoir raison d'un ennemy, qui leur auroit fait supercherie. Il me déplaist de parler des courageux & heroïques exploits qu'il fit devant Bresse, y estant envoyé de la part du Roy pour gouverner l'armée des Venitiens, dautant que pour s'estre trop avant accroché avec eux, il tomba en la disgrace du Roy François I. par les moyens que cy-apres nous déduirons. La Seigneurie de Venise apres la mort d'Alviane, qui mourut en Bresse, requist le Roy de leur octroyer le Seigneur de Trivulse pour commander leur armée, lequel ils desiroient fort, tant pour son experience, que pour sa grande reputation, joint que pour l'inclination commune de la faction de Guelphe, il seroit beaucoup mieux affectionné au party de la Republique. Dés qu'il fust arrivé on commença à

aſſieger Breſſe par l'Ordonnance du Senat, contre l'opinion de Trivulce, qui eſtoit d'avis d'attendre l'armée Françoiſe. Toutefois l'experience monſtra aux Venitiens qu'il falloit ſuivre l'avis de leur Capitaine, partant ſe retirerent à Coccaie, qui eſt à dix mille de Breſſe. Apres l'armée des François on commença à r'aſſieger la ville en deux divers lieux. Et l'un des coſtez eſtoit le camp des François ſous la conduite de Pierre de Navarre. En l'autre noſtre Trivulſe eſtoit logé avec les ſoldats Venitiens, qui firent tel devoir, qu'encore que les Breſſans ſe ſoient rendus les Enſeignes déployées, avec l'Artillerie, & tout ce qui leur appartenoit, ſi eſt-ce qu'on ne peut luy dérober l'honneur de s'eſtre fort genereuſement porté en cette rencontre, mais trop au contentement de la Seigneurie de Veniſe. Car le Roy commença à ſe défier de ſa fidelité, tant à cauſe du ſupport qu'il faiſoit aux Venitiens, pour l'intereſt de ſa faction Guelphe, & luy d'autre part ſe ſentoit fort mal-traité des pourſuites de Monſieur de Lautrec, qui commandoit à Milan, de maniere que ſon ambition &

impatience luy firent faire des ſurſaillies telles qu'elles appreſterent matiere à ſes envieux de le faire plus mal voir du Roy, & entr'autres de ce qu'il s'eſtoit fait Bourgeois des Suiſſes, comme s'il euſt voulu eſtre par eux ſupporté contre le Roy, & par aventure aſpirer à plus grandes choſes. Pou ſe juſtifier de ſes calomnies fuſt contraint venir en France, & ſe preſenta au Roy, qui luy tint une mine aſſez rigoureuſe, & luy fiſt renoncer à ſa bourgeoiſie. Peu de jours apres, eſtant demeuré malade à Chartres, il paſſa en l'autre Siecle âgé de 80. ans, & ordonna par teſtament ſon corps eſtre porté à Milan. Ce qui fut fait fort honorablement, & par ſon commandement fuſt écrit ſur ſon ſepulcre. *Icy repoſe Iean Iacques de Trivulce, qui jamais auparavant ne s'eſtoit repoſé.* A ſon honneur & loüange pluſieurs ont composé des Epitaphes en Italien, entre leſquels m'a ſemblé bon choiſir celuy qu'icy j'ay inſeré.

Sono al ſepolcro tuo Trivultio, intorno
Cita preſe, prigion, regni, & trophei,
Battaglie vinte con oltragio & ſcorno
De gli auverſari, onde ſi illuſtre ſei.
Di cio la tua virtu ti fece adorno,

Et

Et t'assunse al collegio de gli Dei.
Tu unicesti inimici col tuo ardire:
Et fosti invitto vivo, & nel morire.

S'il y a jamais eu personnage, duquel la fortune ait pris plaisir à se joüer c'est de nostre Trivulse, car tantost elle le caressoit avec heureux succés, & tantost elle l'abaissoit, & luy rendoit adversaires ceux pour lesquels il s'estoit employé. Par ce que j'ay proposé cy-dessus, on pourra connoistre par combien de façons il a esté poussé tantost à droit tantost à gauche. Au commencement la faction Guelphe luy estoit adversaire, apres elle a esté cause de sa grandeur, enfin elle fait bander le Roy de France contre luy, qui avoit cet heur d'avoir esté employé au service de trois Rois; à sçavoir, Charles huitiéme, Louys douziéme, & François premier. Mais c'est la coûtume de tels & heroïques guerriers d'estre sujets aux varietez & inconstances de fortune, de maniere que je ne m'étonne pas si ce second Mars n'a sceu s'en garentir. Lequel a eu pour compagnon de ses travaux les plus signalez de nostre France, qui se repu-

toient à tres-grand heur de la suivre, puis que tous ne le pouvoient costoyer. Bien peu d'exploits remarquons-nous du Seign. ur de la Trimoüille, de Charles d'Amboise Seigneur de Chaumont, du Seigneur de Molcon, de Candale, de la Palisse, du Mareschal de Gye, de Louys de Luxembourg & plusieurs autres, qui ne soient couronnez de la presence de ce Mareschal Milannois, mais sur tous semblent les Sieurs Gaston de Foix & Yves d'Allegre avoir esté particulieremẽt ployez à la magnanimité de leur Trivulse, de maniere que l'honneur immortel que le Seigneur de Foix s'est par apres acquis, doit principalement estre reputé au Seïgneur de Trivulse, qui pour le façonner & duire aux armes, l'avoit souvent mis a l'épreuve & hazard des ennemis, comme quand il l'envoya courir avec cent hommes d'armes, quatre cens chevaux legers & cinq cens hommes legers jusques au logis des ennemis. Du Seigneur d'Allegre on raconte choses presque merveilleuses de ce qu'il a fait avec le sieur de Montpensier au Chasteau de Naples, en Romagne avec Cesar

Borgia Duc de Valentinois, & à la journée de Cериſoles, qui eſtans parvenuës aux oreilles du Roy, le mirent en telle reputation, que bien peu s'en fallut qu'il ne fut ètably pour commander aux Florentins contre les Piſans.




GVILLAVME GONFFIER.

GVILLAVME GONFFIER, SEIGNEVR DE BONNIVET, ADMIRAL DE FRANCE.

CHAPITRE VII.

C'Est chose grandement dommageable à une Republique, quand l'affection particuliere éblouït tellement les yeux des Grands, qu'ils ne peuvent discerner la vertu d'avec le vice, la verité d'avec le mensonge, & les honnestes déportemens d'aucuns d'avec la faineantise & nonchalance de quelques plaisanteurs & flatteurs. Car lors que nous voyons advenir tel dévoyement en un Royaume, c'est chose certaine que la totale ruine s'en ensuivra. L'exemple des Royaumes voisins nous

touche sur les doigts, & advertit par leur dommage de veiller en tel cas. Au contraire nous voyons une Republique, un Royaume, une Cité, un College, une famille prosperer & fleurir, quand les affaires d'icelles sont commises à gens experimentez, adroits & vigilans, qui les sçavent manier & traiter sagemét. Et par tel moyen les Rois, qui ont bien sceu faire élection de personnes dignes, & ausquels il se fioient entierement, s'en sont trouvez grandement soulagez, leur peuple supporté, leur honneur conservé, & puissance augmentée, le Roy François premier du nom, venant à la Couronne, sceut bien pratiquer ce paradigme : Car voulant mettre ordre aux Estats & affaires de son Royaume, il éleût personnes capables, & leur donna l'administration des hautes entreprises. Entr'autres il choisit ce couple de freres, Arthus & Guillaume Gonffier (les crayons desquels sont venus entre mes mains, tels que je vous les represente, par la faveur de Messire Louys de saint Gelays, Seigneur de Lançac, tres vertueux personnage) faisant l'un, sçavoir Arthus,

Grand-Maiſtre, & celuy-cy Admiral de France, perſonnage certes bien adviſé, prudent, diſcret, & digne de ſa charge, comme depuis il a fait paroiſtre en pluſieurs executions, tant aux armes, que matieres de conſeil. Chacun ſçait, & l'effet l'a démontré, combien dextrement il ſceut executer ſa commiſſion & voyage d'Angleterre, faiſant une étroite alliance entre les deux Majeſtez, avec traitez de mariages: En encore depuis, comme par ſon moyen fut accordée une entreveuë entre ces deux grãds Monarques de France & d'Angleterre à Ardres, afin qu'en perſonne, ils pûſſent confirmer l'amitié contractée entr'eux par leurs Deputez. En laquelle entreveuë fut adviſé de leurs affaires particulieres, ayant le Roy ſeulement avec luy, l'Admiral Bonnivet, moyenneur de cet accord, & le Chancelier du Prat, pour luy ſervir de Conſeil: meſmes on ne traitta alors que de la confirmation de ce qui s'eſtoit déja paſſé entre le Cardinal d'York & noſtre Admiral. Et s'il y a bien plus que l'entreveuë de ces deux Rois fut pour leur égard pour la pluſpart paſſée en pompes, tournois, jeux & paſſe-temps,

tandis que ceux de Bonnivet & du Prat discouroient des affaires d'Estat avec le Cardinal d'York & les Ducs de Nortfok : Ie laisse comme pendant le voyage du Roy à la conqueste de Milan, il entretint en paix les peuples de la Guyenne, sujets à rebellion, mesmes au temps que l'Espagnol le menaçant, faisoit ses preparatifs pour y descendre. Ce seroit chose trop longue de vouloir retirer les hauts sauts d'armes, & subtile dexterité, dont il se fit renommer au voyage de Navarre, occupant quasi tout le Royaume, & specialement Fontarabie, estimée imprenable, où veritablement il acquit une reputation fort grande, tant pour avoir reparé la honte du Seigneur de l'Espare, que pour avoir fait en douze jours les approches, battu & assailly la forteresse de Fontarabie, en laquelle commandoit Dom Diego de Vera. Au lieu duquel il mit pour Gouverneur le sieur de Saint Bonnet, & tost apres celuy-cy laissant la charge, on la donne à Messire Iacques d'Aillon Seigneur du Lude. Et comme en cette expedition il usa de l'Apophtegme Grec, lequel disoit que quand la peau d'un

Lyon ne pût ſuffire, on y doitcoudre la peau d'un Renard, voulant dōner à entendre que là où par la force on ne peut atteindre les ruſes de guerre ſupléēt au défaut. Ce poinct icy m'a reduit en memoire ce que j'avois quaſi oublié, c'eſt à ſçavoir, que cet Admiral, au grand danger de ſa perſonne, & en habit diſſimulé, fut envoyé en Allemagne pardevers les Electeurs de l'Empire, pour leur faire entendre la volonté du Roy, & l'amitié qu'il leur portoit. Que s'il n'obtint ce qu'il demandoit, ce ne fut faute de bon devoir, peine, ſoucy, & deſir de s'acquitter de ſa charge. Depuis toutes affaires paſſans par ſes mains, ſembloit eſtre la ſeconde perſonne du Royaume. Car comme le Roy eût deliber de paſſer les Monts pour la ſeconde fois, à la conqueſte du Milannois, il laiſſa le gouvernement tant des armées conſtituées aux frontieres pour reſiſter aux ennemis, que des autres compagnies qui ſe levoient de jour en jour, & auſſi pour avoir l'œil ſur les deſſeins de Monſieur de Bourbon, & autres Imperiaux, qui dreſſoient entrepriſe ſur ce Royaume. Mais le Roy voyant la

fuite de Monsieur de Bourbon, & craignant que d'autres fussent de sa partie, fut conseillé de ne passer les Monts en personne: C'est pourquoy commit Bonnivet pour executer l'entreprise du Duché de Milan, suivant ce qu'eux deux en avoient conclu. Le commandement receu il fait acheminer l'armée vers Milan, prenant toutefois son chemin droit, où estoit le Seigneur Prospere Colonne, avec son armée, en intention de luy donner la bataille. Mais la fortune luy fut tant contraire, qu'il ajoûta foy aux persuasions de plusieurs Milannois, qui feignoient tenir son party, & luy faisoient entendre que s'il marchoit droit à la ville, elle seroit tellement ruinée, que le Roy ne s'en pourroit prévaloir. Ces entretiens furent longs, & enfin fut découverte leur tromperie, qui causa la ruine, laquelle depuis advint de nostre armée. Bonnivet voyãt son esperance perduë, delibera lever son siege, & retirer les compagnies és villes prochaines, pour hyverner. Mais depuis considerant qu'il estoit plus honneste de hazarder le reste de son armée, que de la laisser consommer de

peste & de famine, d'élibera d'aller attaquer l'ennemy, ce que voulant executer fut abandonné de ses forces principales, qui estoient les Suisses. Ce que voyant il demeura sur la queuë avec ce qu'il peut assembler de gens-d'armes pour soûtenir le faix, où à la premiere charge il fut blessé d'une arquebuzade au bras, par le moyen dequoy il fut contraint se retirer en France, tant pour la perte de ses gens, que pour la douleur qu'il sentoit de sa blessure, où estant arrivé, il fut receu du Roy fort humainement. Mais enfin la fortune leur prepara une issuë tres cruelle en Italie, pour advertir les François de ne courir sur les païs étrangers. Car le Roy ayant entrepris derechef le voyage du Milannois, encore que de plusieurs il en fust diverty, pour plusieurs causes, toutefois peu de temps apres le Roy fut pris devant Pavie, & lors qu'il pensoit estre au plus haut de la rouë de fortune, il fut soudain contre-viré au plus bas, quasi toute la Noblesse de France ennoblissant & colorant de leur propre sang sa prise: entre lesquels & dés premiers fut ce vaillant & sage Admiral de Bonnivet se tenant prés la personne du Roy.

Ce lict de mort honneste a esté commun à plusieurs, la memoire desquels ne perira jamais, ne restant quasi maison en France, laquelle par la mort de leurs parens n'eût interest particulier à la piteuse défaite de la journée de S. Matthias, qui est le 24. de Février 1523. où, outre le nombre de sept ou huit mille soldats qui demeurerent sur la place, nostre France y perdit cet ancien, hardy & sage guerrier Messire Louys de la Trimoüille, Comte de Guines & de Benon, Vicomte de Toüars, Monsieur François de Lorraine, le Duc de Suffolk, le Comte de Tonnerre, les Seigneurs de Buzançay & Beaupreau, nostre heroïque Bonnivet, le Mareschal de Chabannes, le Seigneur de Lescu, aussi Mareschal de France, les Seigneurs de Chaumont, de Bussi d'Amboise, de Frontenay, puisné de Rohan, le puisné de Duras, le Seigneur de Tournon, le Vicomte de Lavedan, & les Seigneurs d'Andoins & de S. Gelais, & Pierre de Voyer puisné de la maison de Paulmy en Touraine, le pere duquel assista aussi en cette journée, & plusieurs, lesquels je passe sous silence pour éviter prolixité.



IACQVES DE CHABAN-
NES Sr. DE LA PALISSE.

IACQVES DE CHABANNES, SIEVR DE LA PALISSE.

CHAPITRE VIII.

TOVT ainſi qu'en toutes ſciences, meſtiers ou diſciplines l'aſſidu travail & continuel exercice eſt de vray celuy qui nous y donne entrée, nous y avance & donne final accroiſſement, comme nous pourrions aſſez démontrer par une parculiere diſgreſſion : auſſi eſt-il requis un long apprentiſſage, exercice & peine continuelle en l'art militaire, lequel ne s'apprend point, comme l'on dit, ſous la cheminée, en une ſale, ny pareillement auſſi au courtiſer des Dames, mais au milieu des armées. Bref, il ne ſe peut dire qu'un Capitaine &

Chef d'une armée puiſſe comprendre les ſtratagémes belliqueux, ſonder les ruſes, conſeils & advis des ennemis, éviter les embuſches, ſçavoir l'aſſiette & deffenſes des villes & d'un camp, dreſſer les eſcadrons, reconnoiſtre une breſche, remedier aux inconveniens, defendre & aſſaillir, temporiſer ou s'avancer en campagne, ſeurement commander, ou bien humainement gagner le cœur & affection des ſoldats, ſans avoir premierement luy-meſme & en perſonne appris & converſé longuement avec eux, qui en avoient auparavant l'experience : autrement je l'eſtimerois ſemblable à cet impudent Phormion, lequel en la preſence de Hannibal, n'avoit honte de diſcourir des alarmes, traiter des ordonnances militaires (& comme l'on dit en commun proverbe) parler en Clerc d'armes. J'ay fait ce diſcours, pour montrer que par ces moyens, & non par autres, Iacques de Chabannes, l'un des braves guerriers de ſon temps, & duquel je vous repreſente le portrait, tel que me l'a envoyé le Seigneur de Ponts, duquel je vous ay ailleurs parlé, eſt parvenuë au titre de Capitaine & Gou-

verneur general des compagnies martiales. Et pour donner à connoiſtre au Lecteur, que je ne parle point par cœur, & par ouy dire, voyons quelques traits de ſes deportemens. Et pour ne les étendre trop au long, je commenceray par ſa premiere naiſſance, & reconnoiſtray qu'il fut fils d'Antoine de Chabannes, Comte de Dampmartin, lequel le Roy Louïs XI. du nom, connoiſſant homme de marque, de grand effet & ſage conduite, prit en grande affection luy donnant en premier lieu la charge de cent hommes d'armes, & depuis par Lettres Patentes, faiſant mention qu'il l'avoit bien & loyaument ſervy, le fit Grand Maiſtre, & luy donna l'Ordre de Chevalerie de Saint Michel : Encore qu'auparavant il l'eût fort irrité, lors que par le commandement du Roy Charles VII. il ſe fut efforcé ſe ſaiſir de ſa perſonne, & luy eut occupé le païs de Dauphiné, & encore depuis ſe liguant avec les Princes & Seigneurs du Royaume, luy eût fait la guerre, courant & gaſtant le pays de ſon obeïſſance. Or aux vertus, tout ainſi qu'aux biens & dignitez de cettuy Antoine,

succeda Iacques de Chabannes, lequel dés sa jeunesse fit son premier apprentissage sous le Roy Charles VIII. de ce nom, au recouvrement de Naples, montrant en divers exploits la volonté qu'il avoit de faire service à son Roy, sans s'épargner aux dangers, se presentant bien souvent à l'ennemy pour le combatre avec petite compagnie de Soldats : de maniere qu'il fut l'un de ceux qui à toute extremité soûtinrent les incommoditez survenuës és compagnies envoyées au secours de Naples. En apres sous le Roy Louys XII. de ce nom, on sçait & se lit és Histoires, que c'estoit celuy, auquel plus coûtumierement estoient commis les faits plus avantureux & difficiles, specialement és guerres contre les Venitiens, ausquels toûjours il se presenta hardiment, les rangea, assaillit & contraignit de se retirer dans leurs estangs maritimes, sans rien posseder en terre ferme. Veronne, Vincence, Trevise, le Frieul & pays Ferrarois ne sçauroient, sans expresse & tres-loüable memoire de ce Seigneur de Chabannes, se souvenir de ce qu'autrefois ils ont esté par luy secourus, aidez & delivrez de la

cruauté

cruauté & intolerable tyrannie des eſtrangers. En quel lieu public de cette contrée ne reſte encore quelque trace & trophée authentique de ſes victoires: luy ſeul non ſeulement pour deffendre le party de ſon Roy, mais pour entretenir la ligue & confederation de Cambray, acquiſt & aſſeura pour l'Empire pluſieurs places de ſon ancien domaine de long-temps occupées & alienées. Il ſecourut Alphonſe, Prince Ferrarois, reduit aux abbois, abandonné quaſi des ſiens, & preſque totalement dépoüillé de ſon ancienne & hereditaire poſſeſſion. Bref, il fit en cette extremité de guerre retentir la force du nom François, & comme ils ſçavent conqueſter & garder leur conqueſtes. Faut-il paſſer outre? qui oſera nier, que cettuy de la Paliſſe ne fuſt celuy, lequel fait compagnon en l'armée avec Gaſton de Foix, moderoit par ſa prudence la trop vehemente affection de ce jeune Prince & nouveau guerrier: de maniere que nul autre que luy donna l'avis d'aſſaillir les ennemis, & avoir heureuſe iſſuë de la journée, n'ayant toutefois ſçeu empeſcher la deſtinée, laquelle devoit reprimer la trop démeſurée joye des Fran-

çois par la perte d'aucuns principaux Capitaines. Or apres la mort du Duc de Nemours, que la charge de l'armée tombant sur ses bras, outre l'orgueil, desobeïssance & débordement, qui de coûtume accompagnent les soldats victorieux, il sceut si prudemment pourvoir au futur succés des affaires d'Italie, que personne ne sçauroit justement luy attribuer la fortune qui advint au camp François, mais plûtost à une fatale menace & occulte providence d'enhaut. Pour ce que n'obmettant aucun poinct digne d'un Capitaine general, il garentit les villes conquises, asseura l'Estat d'Italie, & conduit en sauveté le reste des compagnies abandonnées du secours Imperial & des armées Espagnoles, esquelles consistoit la principale force du camp. Pouvoit-il vuider garder les entreprises & volontez diverses de l'Empereur si variable, leger & facile, & qui commanda aux siens s'en retourner? Pouvoit-il resister à la finesse de l'Espagnol, lequel redoutoit la grandeur Françoise: En cette sorte se retira deça les Monts, avec son honneur toutefois & gloire de ses hauts faits, & lequel le Roy sceut aussi bien

recompenser, luy donnant l'estat de Grand Maistre Office vacquant par le trépas de Messire Charles d'Amboise, decedé l'an precedent en Italie. Davantage, le Roy luy montra combien sa prudence luy estoit agreable, le retenant pour un de ceux qui luy assisteroient ordinairement de presence & de conseil, & specialement aux affaires qui en ce temps luy survinrent és limites de Picardie, assaillis par le Roy d'Angleterre, où il ne s'épargna, faisant devoir de vaillant Capitaine & courageux soldat. Non moins que Louis XII. François I. son successeur, favorisa & estima ce de la Palisse, auquel entreprenant le voyage delà les Monts, pour la conqueste de Milan, il convint partir de son avantgarde, & fut un des premiers qui fit des actes memorables à la prise de Ville-Franche. Aussi le Roy l'avoit-il pour cet effet admis & constitué Mareschal de France, (apres qu'il eut remis la grand' Maistrise au sieur de Boisi) l'office duquel concerne la charge des armées & ordinairement un Mareschal (le Connestable absent ou vacquant) commande dans un Camp à

tous autres Seigneurs & Capitaines : & luy donna le premier gouvernement de Novarre, ville à luy renduë, afin que celuy lequel avoit eu le dernier gouvernement à la perte du Duché Milannois, fuſt le premier auſſi au recouvrement d'iceluy, qui receut les clefs des places reſtituées. Neantmoins incontinent apres, le Roy ayant à traitter avec l'Empereur, le choiſit entre tous, pour traitter à Calais les differens des deux Majeſtez. Depuis Bapaulme ſentit la force de ſon bras : mais comme ſa preſence eſtoit requiſe, quaſi en toutes executions, peu ſe paſſoient où il ne fût employé, ſoit à pacifier les querelles, faire ligues, diſpoſer les compagnies, ordõner des preparatifs, & aſſeurer les affaires. Car ſoudain il fut delegué pour faire levée de Suiſſes, & paſſer en Italie au ſecours de Milan & de Monſieur de Lautrec, leſquels neantmoins comme telle nation eſt rude, rebelle & impatiente, il ne pût détourner de combatre à la Bicocque, où les noſtres furent défaits par leur temerité & impatience. Quoy donc, il ne fut plûtoſt de retour en France, qu'eſtant mort le Mareſchal de Chaſtillon, chef de l'armée

envoyée au ſecours de Fontarabie, qu'il ne fut envoyé par le Roy pour tenir ſon lieu, lequel apres avoir receu l'armée, vainquit les ennemis, leva le ſiege de Fontarabie, r'avitailla la ville, & icelle bien pourveuë, ſe retira en France, pour derechef avoir l'œil ſur Charles de Bourbon, Conneſtable de France, qui promettoit envahir une partie du Royaume, pendant que le Roy paſſeroit de là les Monts avec ſon armée. Mais Chabannes empeſcha ſes deſſeins, pourſuivit le fuyard, & ſe ſaiſit de ſes biens, qu'il mit entre les mains du Roy, occupant toutes les villes & places fortes de ſon Duché de Bourbonnois. Ce fut luy qui fut commis par le Roy, pour aller le premier avec la conduite de ſon armée, pour reſiſter aux efforts de l'Empereur, deſcendu en perſonne, & le combatre devant Marſeille. Auquel voyage il ſe ſaiſit d'Avignon, de crainte que l'ennemy ne s'en inveſtiſt, puis avec quatre ou cinq cens chevaux : ſe rua ſur la queuë de l'ennemy, & luy défit bon nombre d'hommes, y gagnant un grand butin. Apres cela, comme derechef le Roy delibera de l'entrepriſe de Milan, entre

tous les autres Princes & Seigneurs du ſang Royal, & par deſſus tous autres Capitaines, il choiſit celuy-cy, auquel il donna charge de l'avant-garde, titre le plus honorable d'une puiſſante & accomplie armée, laquelle ſoudain il diligenta au paſſage. De ſorte qu'il penſa ſurprendre le Vice-Roy de Naples, Lieutenant General du Camp Imperial, s'il n'eût pris le ſouverain remede, que choiſiſſent ceux qui s'abandonnent à la mercy de leurs eſperons. Ce me ſeroit choſe preſque impoſſible d'ébaucher, comme il appartient, les moindres traits de ſes victoires & faits admirables. Que ſi le total diſcours de noſtre vie doit eſtre eſtimé par la poſterité, à cauſe de la fin heureuſe d'icelle, quelle mort peut eſtre plus honeſte que de s'expoſer aux perils, pour la defenſe de ſon Roy, de ſon païs & de ſon honneur? Quelle façon encore de mourir plus deſirable qu'au lit d'honneur & au milieu d'une bataille, s'efforcer en combatant, & mourant vendre cher le prix de ſa vie & de ſon ſang. Bref, quel vœu plus devotieux qu'en la preſence de ſon Roy, du Peuple, des Princes & Seigneurs plus ſi-

gnalez offrir l'obeyssance qui nous est commandée par l'Ecriture Sainte, au Prince de son peuple, à son chef & souverain. Toutes ces choses se sont amplement trouvées & manifestées en ce brave Mareschal de Chabannes, Seigneur de la Palisse : Car en la bataille donnée devant Pavie (journée helas ! malheureuse aux François, & qui ne sera jamais embourbée au fleuve de Lethé, & encore moins ensevelie au tombeau d'oubliance, trop souvent nos malheurs & desastres nous la remettent en memoire) luy gouvernant l'avantgarde, apres avoir consideré que le destin les menaçoit, & pour neant s'e orceroit recouvrer & restablir l'inconvenient déja advenu aux nostres, ne voulant pas neantmoins survivre tant de braves Chevaliers qui y furent tuez, se prepara pour donner la charge à l'ennemy : mais ne pouvant seul soûtenir le faix de son costé, fut tué sur e lieu, & la pluspart de ceux qui estoient avec luy eurent mesme fin. Voila ce qui restoit en mes memoires de ce nompareil guerrier Seulement je prieray ceux qui luy appartiennent de sang & parenté, & generalement

tous autres, qui n'estiment moins la gloire des hommes vertueux que là leur propre, de m'excuser si j'en ay moins escrit que l'affaire le requerroit, attendu que ce noble Seigneur du Pied du Fou, qui promettoit de suivre la trace de son ayeul, ne restant en vie pour le meurtre commis en sa personne, m'eût pû grandement soulager de memoires & advertissemens, lesquels neantmoins je ne refuseray de ceux qui cy-apres m'en voudront accommoder, tant de luy que d'autres Seigneurs: car il n'est en mon pouvoir avoir l'œil en plusieurs endroits. Icy me reste un article à vuider, sur ce qu'aucuns s'ebahissent de l'heur, qui a tellement ry aux desseins de ce magnanime Seigneur: que s'il leur estoit loisible, & qu'ils n'apprehendoient d'estre un peu trop rudement chatoüillez, ils voudroient volontiers luy faire accroire qu'il avoit quelque dexterité, laquelle ils n'osent nommer, par laquelle il sçavoit si bien captiver le cœur des siens, qu'il est parvenu au faiste de la gloire, que peut souhaitter un martial & magnanime guerrier. De ma part, j'estime que la generosité de son courage avoit telle vertu & puis-

sance

ſance ſur ceux avec leſquels il avoit affaire, qu'impoſſible leur eſtoit de ſe dégager du devoir, obeïſſance & amitié qu'ils luy portoient : mais ce qui davantage les y ancroit, eſt que ce Seigneur les aveugloit de courtoiſies, honneurs & honeſtetez, que ſans apprehender les dangers où ils s'élançoient, ils ſe laiſſoient conduire par tout où la prudence de ce digne Grand Maiſtre les guidoit. Et à dire la verité, c'eſt un des principaux moyens qui ſont à obſerver par un Chef de guerre, qui veut faire choſe digne de ſa charge, de ne ſe point tant ſur-hauſſer pardeſſus ceux qui ſont ſous ſon commandement, que toûjours l'union qui doit eſtre entre le chef & les membres, ne les entretienne de telle & ſemblable connexité, que l'on voit noſtre teſte ſympatiſer avec les autres parties de noſtre corps. Où n'ont pas bié pris avis ceux qui veulent nous repreſenter, pour perfections d'un hardy & vaillant Capitaine, une cruauté & inacceſſible auſterité: de maniere qu'ils rendront l'Empire & commandement d'un Capitaine plûtoſt ſervil, contraint & forcé, que libre, heroïque & volontaire. L'eſpreuve pourra ſervir de juge

& témoin en cette difficulté, & nous apprendra que l'obeïſſance ſervile & contrainte eſt du tout contraire à ſoy-meſme, ſi on ne vouloit baptiſer le commandement du nom, titre & qualité de tyrannie.



PIERRE DE TERRAIL SEIGNEVR DE BAYARD.

PIERRE DE TERRAIL, SEIGNEVR DE BAYARD,

CHAPITRE IX.

SI la memoire encore fraiſche à la veuë & ouye de pluſieurs, qui reſtent maintenant, ne faiſoit foy des vaillances admirables de ce martial Seigneur, ou plû ôt le meſme Mars Bayard, je craindrois inſerer dans ces miens eſcrits, qui ne contiennent que la pure & tres-veritable hiſtoire des Hommes Illuſtres, ce qui ſe dit & eſcrit vulgairement de luy. Mais appuyé de tant de certains témoignages, joint ce que j'ay oüy dire à feu Monſieur le Coneſtable, qu'il s'eſtoit trouvé avec luy

en plusieurs combats, icy j'ajoûteray le mien, & ensemble representeray au Lecteur son portrait au naturel, tel qu'il m'a esté envoyé de Grenoble par un mien amy, pour servir à la posterité, comme d'un tres-vertueux modelle des actes militaires, qui ont esté par luy executez és guerres, lesquelles continuellement il a frequentées jusques à la mort. Ie sçay bien que peu adjoûteront foy, (& qui est le plus grand mal, moins encore le voudront imiter,) à ce qu'on dira de ses vertus, dont ne reste aucune trace en plusieurs de ceux qui se qualifient du titre de Capitaines & soldats pour le jourd'huy: attendu mesmement qu'ils detestent les personnes, qui parmy eux semblent retenir quelque modestie & humanité, disant à haute voix le vers si usités en la bouche d'un chacun.

Plus ne reste de foy, douceur & pieté
A ceux qui suivent Mars cruel & dèpité.

De sorte que celuy est estimé ordinairement le plus vaillant, qui sçait mieux renier, dépiter & maugréer Dieu, le démembrer, dépeçer, chappler par le

chef, par les pieds, par le ventre & par le corps : outrager le peuple, piller le bon homme, enſanglanter ſes mains du ſang innocent, violer l'honneur des chaſtes Matrones & Vierges conſacrées au ſervice de Dieu : bref avec infinis blaſphémes, opprobres & deriſions mépriſer la ſouveraine & toute-puiſſante Deïté. Or pour revenir au poinct à nous prefix : Ce Pierre du Terrail fut né au païs de Dauphiné (Province des Allobroges aſſez memorable par les hiſtoires anciennes) & extrait de la tres-noble famille de Terraille, antique & recommandée en vertu & proüeſſe, & conjointe à celle des Alemans, auſſi tres-honorable. Partant il fut élevé dés ſon enfance en toutes vertus par l'Eveſque de Grenoble ſon oncle, & par luy donné Page à Charles Duc de Savoye. Et pour ce qu'il eſtoit reputé un des plus adroits enfans, qui ſe trouvaſſent à picquer & voltiger ſur un cheval, le Roy Charles huitiéme épris de ſi rares graces & perfections, le voulut avoir, & le retint auprés de ſoy en ſinguliere amitié. Eſtant hors de Page, le Seigneur de Ligey, iſſu de la Maiſon de Luxembourg, couſin germain du

Roy, & le plus favorisé de luy, le fit homme d'armes de sa compagnie, & le mena à la conqueste du Royaume de Naples, où il ne fut plustost arrivé, que Bayard fut commis à la garde de quelques fortes places, lesquelles il deffendit hardiment, faisant souvent des courses sur les ennemis, mesme jusqu'à les attaquer avec nombre inégal de gens, & neantmoins remporter la victoire. Et d'autant que le duel est le combat auquel plus clairement l'on fait preuve de sa force & courage, pour soûtenir son honneur, & avoir, comme disent les partisans du point d'honneur, raison de quelques paroles contre luy faussement dites, il vainquit en singulier combat, & tua le Seigneur Alphonse de Sainte Maure, Espagnol, homme de fort grande stature, adroit aux armes, & estimé tres-vaillant, en rapportant une victoire signalée. En un autre combat de treize Espagnols contre pareil nombre de François, on sçait que Bayard avec un seul qui restoit de ses compagnons, soûtint l'effort de tous les ennemis, les contraignant de s'en aller & quitter la place, recouvrant par ce moyen ses compagnons

pris, à lo confuſion des Eſpagnols. Que ſi vous voulez exemple plus remarquable de ſa vertu, quel plus manifeſte pourroit-on en trouver que de défendre luy ſeul un paſſage de riviere contre grãd nõbre d'Eſpagnols, leur tenir teſte & en tuer pluſieurs, sãs eſtre par eux offenſé, & enfin ſe delivrer de leurs mains à leur grande ignominie? Ils ne redoutoient auſſi autre que luy, dautant que jamais François ne leur fit tant de maux que ce Bayard. Que ſi en France il y eût eu beaucoup de tels Capitaines, il n'y a point de Nation qui leur euſt ſceu reſiſter. Voila quant aux combats faits en pleine campagne. Voyons ſi és aſſauts ou defenſes de villes ſa hardieſſe a eſté moindre. Ne fut-ce pas luy qui à l'entrepriſe de Gennes, encouragea premier les François à ſurprendre la ville, gagner le baſtion, chaſſer grand nombre d'ennemis, marchant le premier, & le premier auſſi montant par eſcalade dans la Citadelle? En toutes autres expeditions, qui ſe faiſoient, & ſpecialement en la bataille d'Aignandel contre les Venitiens, il fut eſtimé pour faire merveil-

les avec les compagnies de gens de pied, tous hommes d'élite, qu'il conduisoit, combien que le Roy luy eut donné une compagnie d'hommes d'armes, sçachant qu'il estoit pour conduire gens tant à pied qu'à cheval, & que l'on parloit plus de luy que de tous les autres. Ie passe sous silence plusieurs autres nobles faicts d'armes executez par luy, pour parvenir à cette memorable victoire obtenuë contre le Pape Iules, ingrat des bien-faits receus des François, tant à Bresse qu'à Ravenne. A Bresse la victoire fut double à la loüange du victorieux Bayard, l'une des ennemis, qui sans faire bresche à l'honneur des autres, doit estre deferé à ce Dauphinois, comme celuy qui sembla estre quasi seul autheur de recouvrer la ville rebellée. La seconde victoire est beaucoup plus excellente que la premiere, sçavoir vaincre soy-mesme & ses passions. Il y a eu par le passé, & y a encore maintenant plusieurs vaillans & magnanimes Capitaines, qui ont vaincu & rangé de tres-fortes & tres-puissantes armées en multitude incroyables, en cruauté barbares, en lieux infinis, en tout genre & espece

d'armes, & toutefois enfin n'ont ſceu ſe maiſtriſer eux-meſmes, la raiſon eſt que les victoires qu'ils avoient martialement emporté n'eſtoient qu'humaines, mais pouvoir vaincre ſoy-meſme, cela eſt plus divin qu'humain : ce qui a eſté fort bien reconnu par le Poëte, qui dit que

Celuy eſt plus vaillant qui ſoy-meſme maiſtriſe
Que cil, qui des grands murs les lourds fardeaux debriſe.

Et à dire la verité, la plus brave & triomphante victoire que l'homme puiſſe obtenir, c'eſt de vaincre ſes affections. C'eſt elle qui eterniſe la renommée du dompteur à perpetuité. digne d'eſtre celebrée tant que la memoire des mortels durera. Mais voyons comme le Chevalier Bayard ſceut bien obtenir cette Couronne. Ayant donc pris Breſſe, il ne s'abſtint ſeulement de la piller & rançonner, mais auſſi il empeſcha les ſiens de faire tort à aucun. Davantage eſtoit logé au logis d'un des plus riches habitans de la ville, qui avoit deux filles nompareilles en beau-

té, il se sceut si bien contenir, que l'honneur des filles inviolablement gardé, il empescha aussi qu'aucun tort ny déplaisir ne fut fait en la maison. Laquelle je soûtiens luy avoir servy de camp, auquel il combatit tous les assauts de la chair, éguillonnée par la beauté de ces filles, lesquelles nature avoit doüées de toutes les perfections, que l'on pourroit s'imaginer. En la bataille qu'il avoit euë contre les ennemis, il en vainquit plusieurs, mais en celle-cy il obtint victoire de soy-mesme. Passons outre, & disons seulement un mot en passant, de ses faits les plus memorables, car de les décrire par le menu il ne seroit pas en ma puissance. Bresse conquise, bientost apres fut donnée la bataille de Ravenne, en laquelle il se comporta, comme sage & vaillant Capitaine. Or non seulement en Italie contre les Espagnols & autres tenans le party du Pape, mais en Picardie contre l'Empereur & le Roy d'Angleterre il fit preuve de son indompté courage, specialement pendant qu'ils tenoient Theroüenne assiegée. Car Bayard, quoy qu'il preveût le grand inconvenient, qui pouvoit advenir d'avitailler la ville avec petit

nombre de gens, neantmoins, de peur qu'il ne luy fust imputé à coüardise, il ne voulut empescher l'entreprise, mais se presenta le premier à l'execution, qu'il mit à fin honorable, & à la face des ennemis rafraischit Theroüenne d'hommes, d'argent, d'armes & vivres. Mais au retour les ennemis se presentant en bataille, & ses gens effrayez, prenans la fuite, luy seul demeura, aimant plûtost mourir que de commettre acte un si indigne: parquoy fasché d'un si grand desordre, apres avoir longuement combatu, il se rẽdit, & fut mené devãt l'Empereur Maximilian, qui le receut non comme prisonnier, mais comme un amy & vaillant Capitaine. Le Roy Henry d'Angleterre, entendant la venuë de Bayard, alla au devant, le prit par la main, & l'embrassa, comme si ç'eust esté un Prince, auquel Bayard dit qu'il estoit vrayement prisonnier, mais volontaire. Sous le Roy François premier, il ne manqua non plus de courage, que sous les autres Rois ses predecesseurs: car ce fut l'un de ceux, qui le premier, passa le détroit inaccessible des Alpes, pour surprendre Prospere Colonne, & depuis és premiers

faicts d'armes, executez au Milannois contre les Suiſſes, où ſe meſlant parmy eux, apres en avoir tué pluſieurs, fit braquer l'artillerie, dont s'enſuivit leur totale défaite. Pour cette cauſe le Roy François, qui l'avoit veu ſi vaillamment combatre, voulant faire Chevaliers ceux qui l'avoient ſuivy en cette bataille, avant que d'en créer aucun, appella Bayard, & luy dît. Mon amy, je veux aujourd huy eſtre fait Chevalier par vos mains, & ce dautant que le Chevalier qui a combatu à pied & à cheval en pluſieurs batailles, eſt tenu & reputé le plus vaillant & digne de tous les autres. Or eſt il ainſi de vous, qui avez vertueuſement & en pluſieurs batailles & rencontres combatu contre pluſieurs Nations & remporté la victoire. Ainſi donc Bayard fit le Roy Chevalier, avec les ceremonies lors accoûtumées. Peu apres ſuivirent les divorces contre Charles-le-Quint, eſleu Empereur, lequel dreſſa une puiſſante armée, pour aſſaillir la Picardie du coſté de Moſon & Meſieres, auquel lieu le Roy envoya Bayard, où eſtant arrivé, il trouva la ville de Meſieres fort foible, ce neantmoins il fit une

telle diligence pour reparer les murs, réveillant les ſoldats & pionniers par ſon exemple à faire leur devoir, qu'en peu de jours tous les rempars furent parachevez. Le Comte de Naſſau arrivé prés Mezieres, envoya un trompette au Capitaine Bayard, pour le ſommer de rendre la ville à l'Empereur: auquel il fit réponſe, que devant que de quitter la ville qui luy avoit eſté baillée en garde, il eſperoit faire un pont des corps morts de ſes ennemis, par deſſus lequel il pourroit ſortir. Cette réponſe aſſeura tellement ſes ſoldats, & épouventa les ennemis, que, ſe voyās hors d'eſperance de pouvoir prendre la ville, ils firēt leur retraite & leverent le camp, dont Bayard fut fort priſé, dautant qu'il avoit en teſte une forte & puiſſante armée, & qui eût par-aventure fort ébranlé le Royaume de France, ſi ce valeureux Capitaine ne leur eût montré quelle eſtoit la courageuſe hardieſſe du Bayard François. Ainſi Bayard ce voyant, & la ville delivrée des Allemans, marcha devant Moſon, qui incontinent ſe rendit à luy, ſans aucune reſiſtance. Ce fait il s'en vint trouver le Roy, qui le receut fort humainement,

& lors luy donna en memoire des nobles gestes par luy executez, l'Ordre de Chevalier de Saint Michel. Mais quoy, s'il avoit mis fin à une entreprise, il ne demeuroit pourtant pas oisif, mais se trouvant aux endroits necessaires, l'on eust dit qu'il estoit tout ensemble en divers lieux, cherchant toutes les occasions de rendre service à son Prince. Ce fut environ ce temps que survinrent nouvelles guerres au Milannois, où s'achemina Bayard, qui s'y fit toûjours paroistre tel qu'il estoit, tant aux prises des villes, qu'aux batailles & rencontres, sçavoir courageux & hardy, comme il montra fort bien à Rebec, lors qu'il pensa estre surpris par l'armée Imperiale. Car encore que Bayard fust malade, & eût pris medecine, neantmoins oyant la venuë des ennemis & donner l'alarme au village, monta soudain à cheval, & soûtint l'effort des ennemis, pendant que le reste de ses gens s'assembloient pour se retirer au camp. Mais la fortune estant du tout contraire en Italie aux desseins des François, Monsieur de Bonnivet Admiral & Lieutenant general, delibera de se retirer honnestement. Ce que voulant faire,

pour en oster la connoissance aux ennemis, il demeura sur la queuë pour soûtenir le faix, où il fut blessé au bras d'une arquebuzade, & à ce moyen contraint de se retirer, laissa la charge du reste de l'armée & de la retraite au Capitaine Bayard, lequel demeurant derriere pour soûtenir l'ennemy, fut aussi blessé d'une arquebuzade au travers du corps : & combien qu'il fust persuadé de ses gens de se retirer, neantmoins il ne le voulut faire, disant n'avoir jamais tourné le dos à l'ennemy. A la fin apres la perte de son sang & avoir repoussé l'ennemy, il se fit descendre par un sien Maistre d'Hostel, qui ne l'abandonna jamais, & se fit coucher au pied d'un arbre le visage tourné vers l'ennemy, où le Duc de Bourbon, qui retournoit de la poursuite de nostre camp, le fut trouver, & le voyant, commença la larme à l'œil à luy dire, qu'il avoit grande pitié de luy de le voir en tel estat, pour avoir esté si vertueux Chevalier. A quoy Bayard, ne pouvant quasi plus respirer, fit réponse : Monsieur vous ne devez avoir pitié de moy, car je meurs en homme de bien, mais de ma part

j'ay pitié de vous, vous voyant armé contre voſtre Prince, voſtre patrie, & voſtre ſerment. Ils eurent pluſieurs autres propos enſemble, & le Duc retiré avec infinis regrets, peu de temps aprés Bayard rendit l'ame à Dieu, & fut baillé ſauf-conduit à ſon Maiſtre d'Hoſtel, pour faire porter le corps en Dauphiné, d'où il eſtoit natif, ce qu'il fit, & fut enſepulturé au Convent des Minimes de Grenoble, qui avoit eſté édifié par ſon Oncle. Il fut de ſtature haute, de couleur blanche, charneure maigre, les yeux noirs & vifs, liberal envers un chacun, juſte en ſes actions, diſcret, ſage & hardy. Au reſte qui deſirera ſçavoir plus au long de ſes geſtes, liſe les Autheurs qui en ont traité plus amplement. Il fut tué l'an mil cinq cens vingt-trois. C'eſtoit le perſonnage, lequel rencontroit le mieux à propos du monde, & qui ne ſe daignoit arreſter ſeulement ſur l'effort de ſon épée, mais auſſi ſur une prudence & ſageſſe admirable. Dont je feray preuve par quelques diſcours par luy dits, qui ne reſſentent que leur gravité Philoſophique. François de Stritinghen Colonel de l'armée de l'Empereur, ayant

ayant aſſiegé Mezieres, manda au Capitaine Bayard, qu'il eût à ſe rendre avec la place. Auquel Bayard fit réponſe, que le Bayard de France ne craint point le Rouſſin d'Allemagne. Qui eſt une alluſion ſur ſon nom, fort gentille, & encore de meilleure grace, parce que ce nom de Bayard eſtoit tellement renommé, que les Eſpagnols diſoient communément, qu'en France il y avoit beaucoup de Griſons, mais bien peu de Bayards. Et comme il tâchoit de modeler les Cours des Rois & Princes par ſes exemples vertueux, auſſi par remontrances & advertiſſemens il leur faiſoit entendre ce qu'il eſtimoit eſtre de ſa charge. Et parce qu'il n'y a aucune choſe qui difforme davantage les Cours des Princes, que les pernicieux conſeils & advis de ceux qui ſont à la ſuite des Grands, il avoit accouſtumé de dire, qu'il n'eſt point de plus grande peſtilence auprès des grandeurs que l'audace & la puiſſance, accõpagnées d'ignorance. Laquelle il accomparoit à une maladie, qui cacochimie les parties eſſentielles de tout le corps civil. Et à ce auſſi ſe doit rapporter la ſubtile réponſe qu'il fit à un qui

luy demanda quelles possessions & biens devoit laisser un Gentilhomme à ses enfans : rien autre chose (dit-il) que la sagesse & vertu, qui ne craignent la pluye, ny la tempeste, ny force d'hommes, ny justice humaine. Paradoxe, qui sembloit étrange à ce pauvre Gentil-homme, qui avoit le cerveau tellement morfondu, qu'il luy estoit impossible de pouvoir savourer, sentir & gouster le suc d'une si excellente sentence. Pour ce, répondit-il au Seigneur Bayard, qu'il voyoit bien les biens & les richesses mondaines, mais qu'il ne pouvoit penetrer jusques au secret de la sagesse, laquelle il estimoit estre plûtost quelque sterile & nuë imagination, participant des idées de Platon, ou des transcendanteles speculations, que la realité de quelque chose qui eût existence. Ha, repliqua Bayard, ce n'est pas merveilles si ne pouvez transpercer un tel secret; puis que vos yeux sont attachez à la terre, il est impossible, que puissiez voir autre chose que ce qui est terrestre. Si l'humeur cartilagineuse ne vous éblouissoit la subtilité cristalline, vous ne seriez que trop soudain, prompt & habile pour comprendre du premier

coup ce que je viens de dire ; voulez-vous sçavoir à qui je puis vous accomparer ? à ceux qui ont la veuë si courte qu'ils ne la sçauroient étendre plus loin que leur nez. Vous avez donné telle place à vos foles mondanitez, que vostre perspective est tellement accourcie, que vous ne sçauriez choisir ce qui est tant soit peu éloigné de vos yeux. O sage & prudent advertissement d'un vray Caton Romain, ou d'un Athenien Aristide ! Aujourd'huy, si jamais il y eût besoin, aurions-nous affaire d'un second Terrail, pour deterrer les corps de plusieurs, qui se voulans équipper de Noblesse, se laissent miserablement tomber tous vifs dans les entrailles de la terre. D'où vient que ce n'est pas merveilles, s'ils ne peuvent découvrir ce qui est digne de leur estat & profession. Hé bon Dieu, comment le sçauroient-ils ? Ils ont les paupieres des yeux emplastrées & si fort encimentées, qu'on ne sçauroit les leur dessiller. De leur parler de la vertu, des lettres & de la sagesse, ce sont propos de melancolie, propres à côtenter ceux qui ne sont pas bouffis de grandeur : ce sont discours de Philosophes. Hé, qui

estoit Bayard ? Ie ne veux entrer icy en comparaisons, si oseray-je bien tant m'asseurer de la debonnaireté des plus indiscrets, qu'ils demeureront d'accord avec moy, que ç'a esté l'un des valeureux & hardis guerriers qui ayent esté en nostre France, ils le trouveront ennemy des lettres ? Donc puis qu'il estoit de vostre rang & ordre (ô Noblesse Françoise) agguerroyez-vous sous sa discipline militaire : déchirez-moy cette taye, qui vous offusque la veuë, & que doresnavant on reconnoisse, que vous estes affranchis de la servitude, où la tyrannie de l'ignorance vous avoit rendu esclave. Prenez le patron de vôtre vie, de vos mœurs & déportemens sur le Capitaine Bayard, lequel ne trouverez point avoir esté du rang de ceux qui sont maquignons des vices des Grands, ou lesquels se font accroire ne voir les grandes & grosses montagnes de leurs malversations, ou qui font la sourde oreille, pour n'entendre les plaintes qui leur sont faites, qui en un mot ont le bec & la plume tellement gelée, qu'ils ne peuvent pincer, attacher ou gratter ceux qui ne meritent que trop d'estre galez. Que s'il y a au-

cuns qui ſoient inexcuſables, ce ſont ceux, qui poſſedans les oreilles des Grands Potentats, connivent, font la caigne, ou plûtoſt la canne, ne daignent toucher au vif la partie cacochymiée. Ceux qui ſont ſi peureux devroient prendre mire ſur ce Sieur du Terrail, qui, quoy qu'il éclataſt aſſez pour la verité, n'a point toutefois eſté déſappointé de la grace & faveur de nos Rois François.



ARTHVS GONFFIER,
SIEVR DE BOISY.

ARTHVS GONFFIER.

SIEVR DE BOISY.

CHAPITRE X.

CE ne fut jamais que les Rois & Princes, qui ont voulu gouverner leur peuple paisiblement, ne se soient accostez de personnes honorables, bien advisez & rompus aux affaires, lesquels ils reveroient comme Maistres, & entre les mains desquels ils remettoient quasi toute la charge des affaires. Ce que sceut tres-bien dire Theopompe Roy de Sparte, qui le premier introduisit les Ephores, & les méla au gouvernement avec les Rois : lequel comme sa femme luy reprocha un jour,

qu'il laisseroit à ses enfans l'authorité & puissance royale, moindre qu'il ne l'avoit euë de ses predecesseurs, il répondit, Je la leur laisseray beaucoup plus grande, dautant qu'elle sera mieux asseurée. Aussi ne fut jamais trouvée bonne la presomption de ceux, qui, sans communiquer avec personne, pensent seuls commander en une Republique, qui fait que le plus souvent venans à bâtir leur puissance sur une base, qui n'est pas bien affermie, ils sont ébranlez & tombent en ruine. Cela ne seroit que trop évident, quand on considereroit l'exemple des ancestres, lesquels se rapportans au conseil d'hommes sçavans, justes, experimentez, & veritables, & non de flateurs, rapporteurs & babillards, ont sçeu regner paisiblement avec honneur & reputation. La memoire en est si fraische par tout le monde, & nommément en nostre France, que partie avec joye, on se souvient, partie avec tristesse on déplore, tantost l'heur, tantost le malheur & cause des guerres, qui sous le regne de François premier du nom, ont enflammé non seulement ce riche & invincible Royaume, mais quasi toute

la

la Chreftienté & tout le Monde. Mais qui en voudra fçavoir les caufes premieres, il faut rechercher entierement les Seigneurs qui gouvernoient ces deux jeunes Princes, lefquels nourris & experimentez aux affaires, & defirans l'avancement, honneur & grandeur de leurs Maiftres, ils les entretenoient en chofes qui concernoient la vertu. Par tels Seigneurs j'entens le Seigneur Arthus Gonffier d'une part, qui avoit conduit la jeuneffe de François premier: & d'autre part Antoine de Croy Seigneur de Chieures de la maifon de Croy, ordonné Gouverneur à Charles d'Auftriche. Car tant que ces deux Seigneurs eurent la Sur-Intendance des affaires de leurs Princes, ils profpererent, & eurent paix enfemble, confirmée folemnellement au traité de Noyõ, lieu ordonné pour cet effet. Mais pour quelques occafions l'execution & entiere confirmation du traité ne s'eftant promptement enfuivie, pour quelques diffimulations qui commençoient à paroiftre derechef entre ces Monarques Chreftiens, tant pour raifon des guerres paffées, tréves violées, & reftitutions non faites, que pour les pra-

tiques & grandes menées faites pour l'élection d'un Empereur, à cause du deceds de l'Empereur Maximilian, lesdits Seigneurs de Boisy & de Croy s'assemblerent derechef à Montpellier, pour adviser à une paix finale entre leurs deux Maistres, & vuider tous les differens d'entr'eux & leurs alliez. Mais apres estre convenus ensemble pendant quelques jours, & avoir si bien acheminé les affaires, qu'on en esperoit bonne issuë, ledit de Boisy (duquel je vous represente cy-devant la vraye figure) demeura malade d'une fiévre continuë, de laquelle il deceda à Montpellier au mois de May, ce qui fut cause que les choses commencées ne prirent fin, comme l'on s'attendoit, & à cette occasion s'en retourna le Seigneur de Chieures en Espagne sans rien conclurre. Cette mort fut cause de grandes guerres : car s'ils eussent achevé leur conference, il est certain que la Chrestienté fut demeurée en repos pour lors. Ioint aussi que ceux qui manierent depuis les affaires n'aimerent pas le repos de la Chrestienté, comme faisoient les Sieurs de Boisy & Chieures. Considerez aussi que ceux qui sont

ordinairement abbayans à l'entour des Rois, & masquez d'un fard de flatterie & hypocrisie, taschent seulement de dire ce qu'ils estiment leur devoir plaire, & non profiter, n'ayans autre intention, sinon de satisfaire à leur particuliere & privée commodité : bannissant totalement la verité d'alentour de la Cour des Princes. A la mienne volonté que les Rois & Princes pensassent bien à ce qui fut dit au feu Roy François premier, & au dire de luy : Car comme il fut à la chasse, & eût si longuement poursuivy la proye, qu'il se fut égaré de tous ceux de sa suite, & à cette occasion contraint pour la nuit, qui l'avoit surpris, de se loger en la cabanne de bien pauvres païsans, qui ne le connoissoient pas, il demanda à ces pauvres gens ce qu'on disoit du Roy, à quoy ils firent réponse, que le Roy estoit un bon Prince, mais au demeurant que, pour ne vouloir prendre garde à ses affaires, il se reposoit de beaucoup de choses sur aucuns de ses familiers, qui ne valoient pas pour toute monnoye un pycotin, & par ce moyen passoit legerement plusieurs affaires de

grande importance, & les autres il les mésprisoit. Le Roy ne répondit aucune chose pour lors, mais le lendemain au poinct du jour, ses Gardes estant arrivées, & plusieurs Seigneurs aussi, s'adressant à eux, il leur dit ces mots : Depuis que vous estes tous entrez à mon service, je n'avois entendu une seule parole veritable de moy jusques à hier au soir. Aussi se plaignoit un autre Prince, de ce que la verité estoit ordinairement celée aux Rois. Or pour revenir à cet experimenté Seigneur de Boisy, jamais la grandeur de ses mœurs & advisez conseils ne s'évanouïra tant que la France durera, se sentant revivre en sa lignée, sçavoir de Messieurs de Boisy, qui sont six enfans masles ses neveux ou petits, qui maintiendront le rang & splendeur de leurs devanciers, & continueront l'affection que leurs ancestres ont toûjours constamment portée au salut de la France, & nommément le Seigneur de Boisy, la vertu & integrité duquel fut tellement prisée par le Roy François premier du nom (vray juge & estimateur des gens de mise & de vertu) qu'il daigna l'honorer de l'estat de Grand-

Maistre, qui est l'un des premiers estats de la maison Royale, dautant que celuy, qui jouït de telle dignité & sur-Intendance sur les Officiers de la maison du Roy, c'est à luy à faire dresser tous les ans l'estat d'icelle maison, d'appointer ou desappointer les moindres Offices, selon que la chose le requiert : c'est à luy d'avoir les clefs de la maison du Roy, prendre égard aux Gardes, leur donner le mot, les asseoir & leur commander : & en somme nul, estant aux gages du Roy en sa suite ordinaire, se peut dispenser, émanciper ou licentier de l'obeïssance du Grand-Maistre. Ce que j'ay bien voulu particulariser, non point tant pour envie que j'aye de surhausser la dignité de Grand-Maistre, laquelle je reconnois estre la premiere du Palais, que pour faire un contrepois de l'excellence de cet estat avec celuy auquel sa MAJESTÉ daigna le conferer, le reconnoissant sur tous autres digne d'une telle & si honorable charge. Mais ce qui le rend d'autant plus recommandable est celuy entre les mains duquel estoit consignée telle Grande-Maistrise, lequel daigna bien s'en dépoüiller pour en revestir ce re-

douté de Boisy. Ce n'est pas que je vueille attribuer quelque insuffisance au Seigneur de la Palisse, au contraire je l'en voudrois davantage priser de ce qu'il n'a point fléchy à mécontentement, encore qu'il ait quitté un tel & si avantageux estat: où (peut-estre) plusieurs testes plus volages que sages & prudentes eussent bien visé. Mais ce grand de Chabannes reveroit tant la volonté de son Prince, & le merite de celuy qui luy devoit succeder, que liberalemét il quitta sa Grande Maistrise. Au lieu de ce, sa Majesté le fit Mareschal de France, où il se comporta fort genereusement, ainsi que j'ay ailleurs touché. Vn poinct reste, & sur lequel je ne puis assez me rassasier d'entonner la voix de cet heroïque Seigneur de Boisy, c'est qu'il avoit une telle hardiesse à découvrir les méseances, lesquelles il remarquoit en autruy, qu'il sembloit que l'integrité Catonienne fut écheuë par moyens extraordinaires dans le sein de ce hardy Chevalier, qui (comme l'on dit) n'estoit point sac à Diable, mais s'il appercevoit quelque démarche, soudain il la montroit si manifestement, que

force eſtoit à ceux qui avoient manqué ou de ſe retirer en arriere & reprendre ce droit chemin, ou bien de rougir de honte. Pluſieurs qui ſe font entendre d'eſtre de ces grands ſages mondains, trouveront mauvaiſe telle liberté de parler, qui n'eſt le plus ſouvent recompenſée que d'une rigueur d'épée, qui a eſté pour cette occaſion repreſentée par les Peintres & Sculpteurs au goſier de la Verité.



CHARLES DE BOVRBON.

CHARLES DE BOVRBON.

CHAPITRE XI.

DEvx diverſes conſiderations ſe preſentent devant mes yeux, qui fort long-temps m'ont tenu en branſle, ſans pouvoir me reſoudre de ce que je devois faire du portrait du Seigneur de Bourbon. La premiere eſt, parce qu'il n'a pas eſté conſtant, ferme & aſſeuré au ſervice, protection & party de ſon Seigneur & Maiſtre, comme il eût bien eſté à deſirer. Qui a fait que pluſieurs l'ont eu en fort mauvaiſe reputation. L'autre eſt que la grandeur, multitude & excellence des actions, par leſ-

quelles il s'est fait paroistre, ne pourroient me permettre, que sans trop grande méconnoissance je les glissasse sous silence. Fort long-temps je suis demeuré en suspens, si je devois le rayer du nombre des Hommes Illustres. D'alleguer toutes les occasions qui le firent tomber en la fosse du mécontentement, il n'est pas icy besoin ; puis que je ne fais estat icy de justifier son innocence, & aussi qu'un chacun peut bien apprendre de nos Historiens, qu'il estoit malcontant pour quatre principales raisons. La premiere est, parce qu'il se voyoit hors de credit & grace qu'il avoit envers le Roy, & que Guillaume Gonffier, Seigneur de Bonnivet, Admiral de France, possedoit paisiblement l'oreille de sa Majesté. La seconde est, dautant qu'il appercevoit que le Comte de Saint Paul & le Duc d'Alençon estoient preferez à luy en la conduite des armées. La troisiéme, pour un démenty que luy donna le Roy François, parce qu'il avoit fait quelque rapport au Roy Louis douziesme de ce nom. La quatriesme est celle, qui a esté plus exaggerée par les Historiens Estrangers, qui de vray n'avoient pas

trop bien foüillé au cabinet des François : ce n'eſt pas toutefois qu'ils n'ayent entendu l'occaſion de la retraite mieux que les François, puis que le Seigneur de Bourbon eſtoit des leurs. Elle eſt donc fondée ſur ce, qu'il n'eſtoit admis aux affaires ſecrettes, ny reſpecté ſelon que ſa grandeur meritoit pour quelque mal-talent, que Louyſe mere du Roy, avoit conceu contre luy de ce qu'il avoit dédaigné la priere qui luy avoit eſté faite du mariage d'entre elle & luy. Tel reffus avoit tellement en-aigry ſon cœur à l'encontre de ce Seigneur, que ſous la recherche d'aucuns droits anciens, qu'elle pretendoit, elle luy demandoit la pluſpart de ſes Terres & Seigneuries pardevant Meſſieurs du Parlement de Paris, tellement qu'apres avoir veu que le Roy ne remedioit aucunement à cela, eſtant fort indigné, prit l'an 1524. le party de l'Empereur Charles V. avec lequel il ſe confedera, comme auſſi avec le Roy d'Angleterre, ſuivy de pluſieurs grands Seigneurs & Gentils-hommes de France. Il y en a quelques-uns qui ne treuvent

pas fondement ſur cette raiſon, faiſans fondement ſur ce que le Duc de Bourbon porta toûjours, meſme quand il fut hors de France, un grand honneur à la mere du Roy, & elle de ſa part reſpecta tant le Conneſtable, qu'elle envoya vers luy le Comte de Saint-Paul, pour le prier de ne ſe point faſcher du procés intenté contre luy, à cauſe du Duché de Bourbonnois : qu'elle luy faiſoit offre, que s'il ſe marioit avec quiconque ce fuſt, & en eût des enfans, elle luy cederoit lors & quitteroit tous ſes droits & pretentions qu'elle pourroit avoir aux Terres & Seigneuries par elle querellées : & qu'au cas qu'il ne ſe vouluſt remarier elle luy en laiſſeroit l'uſufruit durant ſa vie. Ie veux que les conditions fuſſent beaucoup plus avantageuſes qu'elles ne ſont, il y avoit toûjours au bout ce qui picquoit le cœur de ce vaillant Prince juſques au ſang, lequel ne ſe pouvoit contanter, qu'ainſi à credit on vint courir ſur luy. C'eſt ce qui me fait croire, que les mécontentemés qu'il avoit ſenty & goûté en Cour n'eſtoient point pour peu de choſe, ou contre ſa Majeſté, eſt que, pour ſe venger du tort qu'il pretendoit

luy eſtre fait, il prit avis d'abandoner ce Royaume. S'il eut eu affaire à partie, qui n'eut eu plus grandes aiſles que luy, il n'eſt pas croyable que ſans ſe bouger de ſon lieu, il ne luy eut fait teſte. Mais puiſqu'elle eſtoit (ce luy ſembloit) trop bien appuyée, il delibera la matter hors des barrieres & enclos de France. Ha! que ſi le Roy eut voulu ſe jetter entre deux, & moyenner un bon & aſſeuré accord, que les affaires des deux parties ſe fuſſent beaucoup mieux portées. Ce ſeroit folie de preſumer, que le premier deſſein que fit noſtre Charles tendit à ſe bander immediatement contre le Roy & le Royaume, l'accord qui devoit eſtre fait entre l'Empereur, l'Anglois & le Bourbonnois, juſtifie aſſez du contraire, puis que par iceluy eſtoit expreſſément porté, entr'autres conditions que le Duc de Bourbon ſeroit remis en ſes terres, pays & ſeigneuries, & que reconnoiſſant l'Anglois pour Roy de France, il luy en feroit hommage : toutefois fut par apres rompu, pour le refus que fit ce Prince de faire hommage à l'Anglois, & luy accorder que ſa pretention eſtoit juſte ſur le Royaume de France. Mais quand il ſe ſeroit

encore plus mal porté qu'il n'a fait envers son Prince, pour cela ne doit-on me taxer & reprendre de ce que je le mets icy au rang des Hommes Illustres, puisque Plutarque n'a point fait de difficulté d'exalter plusieurs, qui n'avoiét entant qu'en eux avoit esté procuré que la totale ruine de leur païs : & entr'autres il celebre Alcibiades, qui avoit causé une infinité de maux & desolations à ses Citoyens d'Athenes, car de déplaisir qu'il eut d'avoir esté condamné par eux sous fausses charges & informations, il fit bien sentir qu'encore qu'ils l'eussent condamné par contumace à mourir, que cette mort civile & imaginaire n'avoit la force de luy éteindre sa vie naturelle : premierement, en quittant la charge qu'il avoit, fit perdre aux Atheniens la ville de Messine, laquelle ils tenoient pour gagnée à cause des intelligences qu'ils avoient au dedans, lesquelles furent découvertes aux Sarragossois par le moyen du mécontentement d'Alcibiade. En apres s'estant retiré vers les Lacedemoniens, qui auparavant dilayoient de secourir les Siracusains, les fit bander contre les forces d'Athenes, lesquelles ils rom-

pirent ſous la conduite du Capitaine Gylippe. Pour de plus en plus accroiſtre la playe, dont il avoit déja commencé de cicatrizer ſon pays, ouvrit les moyens au peuple de Lacedemone, pour pouvoir empieter ce que les Atheniens tenoient en Grece. Et pour le comble du mal-heur, leur conſeilla de fortifier dedans le territoire meſme d'Attique la ville de Decelée. Ce qui briſa & mit au bas la puiſſance d'Athenes autant ou plus que nulle autre choſe : bref il rongna tellement les aiſles à ſon ingrat païs, qu'il eſtoit impoſſible à Athenes de pouvoir plus demeurer épanduë, comme elle eſtoit auparavant. Pour tout cela Plutarque n'a point laiſſé de publier ſes loüanges autant que de nul autre guerrier & illuſtre perſonnage. De là je veux inferer (ſans trop m'arreſter toutefois au rapport de la comparaiſon, qui pourroit eſtre aſſez difficile à examiner) que pour quelque deſmarche que Charles de Bourbon pût avoir fait à l'encontre de ſa patrie, je ne puis l'enſevelir au cercueil d'oubly, que je ne ſemblaſſe luy envier, tant la courageuſe hardieſſe, dout il s'eſt employé

pour ce Royaume, que sa magnanimité & vaillantise qu'il a fait retentir par tout le Royaume. Et à dire la verité il n'eut sceu faillir, qu'il ne se fut employé à grandes choses, estant sorty de Gilbert de Bourbon, Comte de Montpensier & de Claire de Gonzague, fille de Ferry Marquis de Mantouë. Ce fut ce Gilbert, qui laissa d'assez beaux témoignages de ses valeureux exploits, tant en Bourgogne qu'en plusieurs autres endroits où ses charges l'appelloient. Ce fut luy qui accompagna le Roy Charles VIII. à la conqueste du Royaume de Naples, honoré d'estre Capitaine de l'avantgarde de l'armée. Tel devoir fit il en cette charge, que le Roy, apres avoir rendu sous son obeïssance le Neapolitain, pour Lieutenant & Vice-Roy ne voulut y laisser autre que son Gilbert de Bourbon, qui apres avoir rangé sous l'authorité du Roy Charles S. Severin & autres places d'importance, fut mené à Baye, où il deceda l'an de salut 1496. Son corps fut porté à Pouzzole, ville éloignée de Naples environ deux lieuës, où François son fils, frere de nostre Charles estant arrivé, & apres avoir par un fort

long-

long-temps arresté sur le tombeau de son Seigneur & pere, fut tellement saisi de regret, qu'il ne pût partir de là sans y rendre son ame à Dieu : d'autres ont toutefois dit que ce fut Louise leur sœur, qui avoit esté jointe par mariage avec Louis de Bourbon, Prince de la Roche-sur-Yon, mere de Louis de Bourbon, premier Duc de Montpensier : de Susanne de Bourbon, femme du Seigneur de Rieux (mere de Louise, femme de René de Lorraine, Marquis d'Elbeuf) & de Charles de Bourbon Prince de la Roche-sur-Yon. De sorte qu'ils veulent que ce François soit mort sans hoirs, l'an 515. en la bataille des Suisses à Marignan, où il se montra fort courageux. Son frere Louis mourut cinq ans apres la mort du pere à Capouë, d'une fiévre pestilentielle, ayant par l'espace de fort longues années continué le service à sa Majesté, qui si heureusement avoit commencé par son pere. Suivant les traces heroïques des siens nostre Charles se voüa aussi au service de son Roy, qui le prit tellement à plaisir, que l'an 1516. daigna l'honorer de l'estat de Connestable, non point tant pour le degré, ou pour la

Royale consanguinité il pouvoit aspirer, que pour la vertu & magnanimité qui reluisoient en ce digne Seigneur. Et comme son pere soûtenoit le party du Roy de France contre l'Empereur, aussi du commencement faisoit son fils, repoussant d'une telle vistesse l'Empereur Maximilian, qui taschoit de surprendre le Duché de Milan, qu'il fut contraint tout honteux de tourner bride & s'enfuir. A d'autre qu'au Connestable on ne peut attribuer l'honneur d'avoir chassé cet Empereur hors du Milannois. Car Maximilian quand il vid qu'il ne pouvoit rien gagner pour avoir assiegé Milan, estant batu de faute de vivres, il fut bien contraint de lever son siege : mais pour cela ne laissoit d'endommager l'Italie, comme il montra par le saccagement, destruction & pillage qu'il fit faire des villes de Bergame & de Lande. Si ce Connestable ne l'eut escarmouché de la façon qu'il fit, il faisoit bien son compte, que tenant la campagne, il pourroit à petit feu miner ceux qui tenoient pour le Roy. Courageusement aussi s'opposa-il au Roy d'Angleterre, qui poursuivoit Theroüenne. Sur luy il prit

Hesdin, & battit de telle façon le Château, qu'à force de canon & artillerie il le remit entre les mains du Roy de France. A la bataille aussi de Giradadda montra-il bien la generosité de son cœur viril, és rencontres ne se tenoit des derniers, avec une telle prudence commanda à toute la Noblesse Françoise, dont il estoit Chef, que la victoire demeura de son costé. En plusieurs autres expeditions se trouva-il, où fort vaillamment il maintint le pouvoir du Roy, du recit desquels je me deporte, puisque le desastre enviant l'heur des François, ne leur a pas seulement ravy l'appuy & protection, qui estoit asseurée sur la bravoure de ce vertueux & magnanime Prince, mais l'a fait bander & eslever contre leur splendeur & authorité: de Connestable François, le rendit partisan de l'Empereur Charles-le-Quint, qui reputa à tres-grand heur d'avoir de son costé un si redouté Capitaine, lequel pouvoit beaucoup par son credit envers les François, & par la generosité de son cœur indomptable, surmontoit tous les plus espouventables efforts de son ennemy. O malheureux & mauvais mécontentement

qui au grand dommage de la France luy as surpris son principal bastion? Si ce Prince s'est rendu redoutable durant le temps qu'il a maintenu la Couronne de France, il s'est rendu encore plus effroyable depuis qu'il eut pris le party des Imperialistes. Il n'est besoin de representer les heroïques exploits qu'il fit à Pavie, nostre pauvre France pour la pluspart s'en ressent encore par trop: la prise du Roy François I. du nom, servira de témoin sans reproche: le siege de Marseille n'ébranla point peu les François, qui en demeuroient privez sans le secours qui y survint inopinément. Le cœur me saigne de reparler de nos ruines, pertes & dissipations, j'aime mieux representer les actions qu'il a faites en Italie. Il commença d'attaquer Florence, pour avoir provisions, vivres & munitions, ce qu'il fit de telle sorte, qu'il tira de cette ville bonne somme de deniers, dont il donna la meilleure part aux Lansquenets, qui pour n'avoir receu leur solde, avoient failly peu auparavant à le tuer. De là par l'advis du Duc de Ferrare, il s'achemina à Rome, où apres avoir long-tempsraudé par la Toscane, il

arriva en fort grande diligence le cinquième jour de May, l'an mil cinq cens vingt-ſept, ſe logea en la prairie, qui eſt auprés de Rome, & la matinée ſuivante, ſur le poinct du jour, eſtant deliberé de vaincre ou de mourir, fit donner l'eſcalade ſi forte, que la ville fut gagnée par l'Empereur. Ce n'eſtoit pas des guerriers fraiſez, guindez, gauderonnez & mignons, qui ſe tiennent loin des coups, luy-meſme des premiers ſe preſenta à l'eſcalade de la ville, armé & équippé de la façon que je vous le repreſente, & alors fut atteint d'un fauconneau au droit de l'aiſne, dont il mourut peu de temps apres, & fut enterré à Cayette, l'une des principales villes & forteresſes du Royaume de Naples, où j'ay veu ſon coffre élevé en haut prés la voûte de la Chapelle de la Roque, avec pluſieurs bannieres & étendarts & des teſtes de Lyon. A ſa loüange ont eſté compoſez beaucoup d'Epitaphes, deſquels je veux icy propoſer premierement celuy qui y fut mis en Latin par un Alemand ſur ſon tombeau.

AVCTO IMPERIO, SVPERATA ITALIA, DEVICTO

GALLO, PONTIFICE OBSESSO, ROMA CAPTA,

CAROLI BORBONII HOC MARMOR CINERES CONTINET.

C'est à dire, *Ce marbre contient les cendres de Charles de Bourbon, apres qu'il a accreu l'Empire, surmonté l'Italie, gagné les Francois, assiegé le Pape & pris Rome.* Il y a un autre Epitaphe en Italien, qui passe bien plus outre, & éleve sa dignité beaucoup plus haut. Voicy comme il a esté tourné en François.

D'assez assez a fait Charlemagne le preux,
Alexandre le Grand, de peu fit grande chose,
Mais de neant a fait plus que n'ont fait les deux.
Ce Charles de Bourbon, qui cy-dessous repose.

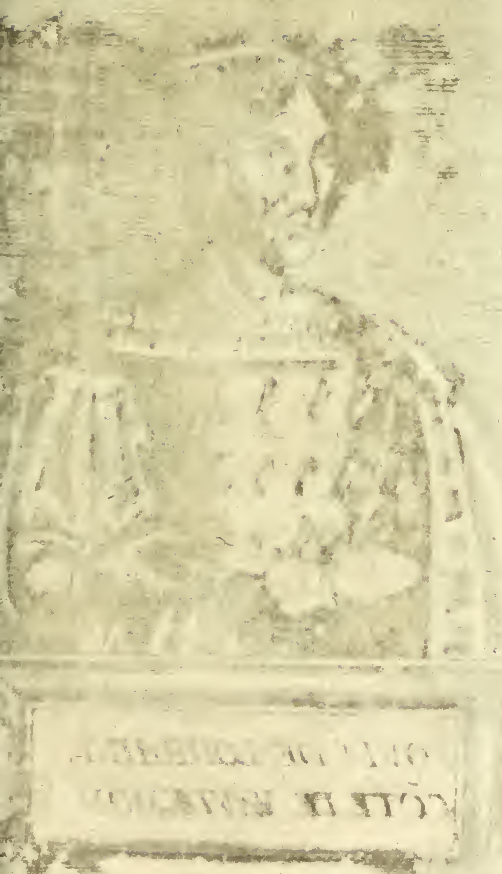
Les Historiens remarquent en luy une generosité vrayement heroïque, qui l'a fait avec un tres-grand heur venir à bout de ses affaires. C'est qu'il estoit

courtois, liberal au possible aux soldats, lesquels il aimoit beaucoup mieux gagner par ses presens & liberalitez, que les laisser acharner sur le pillage de quelques dépoüilles. Il estoit doüé d'un maintient si doux, affable & gracieux, qu'il n'y avoit cœur si endurcy, lequel il ne fit à peu prés venir au point qu'il pretendoit. Ha que s'il eut continué à répandre par tout le Royaume les effets de ses vertus, il eut fait un grand bien pour sa patrie, & eut eternisé le renom de son excellence, pour estre prisé par tous les gens de bien. Il n'eut perdu les Duchez de Bourbonnois, Auvergne & Chastelleraud : les Comtez de Clermont en Beauvoisis, Forests, Montpensier, Gien, la Marche haute & basse de Clermont en Auvergne, Comté-Dauphin dudit pays : les seigneuries de Beaujolois, Annonay & Roche : Vicomtez de Carlat & Murat, les seigneuries de Marignant en Provence, Bourbon Lancy en Bourgogne & plusieurs autres Places qui ont esté retranchées de son tronc. Il avoit épousé Susanne, fille unique & heritiere de Pierre II. de ce nom, Duc de Bourbonnois & d'Anne de France, fille du Roy Louys XI.

de laquelle il n'eut aucuns enfans, & pour ce le Comté de Montpensier & autres places qui appartenoient aux enfans de Gilbert de Bourbon, écheurent à la ligne de Louise de Bourbon, femme de Louis de Bourbon, Prince de la Roche-sur-Yon, dont sont issus les enfans que j'ay déja cy-dessus remarqué, parce que de tous les enfans de Gilbert, ne restoient que ce Charles & sa sœur Louise. Ie sçay bien qu'il y a plusieurs Escrivains, qui se sont ébatus à examiner la vie de cet heroïque Seigneur d'autre façon que je n'ay fait, & que d'autres trouveront d'une perilleuse consequence, que je me sois étendu si au long & au large, pour celebrer les loüanges de ce Duc de Bourbon: attendu qu'on sçait tres-bien qu'il y a eu Arrest qui s'est ensuivy à l'encontre de luy. Ce que je confesseray tres-volontiers, & reconnoistray davantage que le jugement de la Cour de Parlement a esté plus qu'équitable, pour apprendre à ceux qui laissent le party de leur Prince, combien l'aune de telle felonnie peut valoir. Mais que de cela on puisse inferer que sa memoire doit estre condamnée, & tenuë à tout jamais detestable,

ble, je ne vois point qu'il y ait juste occasion. S'il estoit ainsi, je pourrois soûtenir qu'il n'y a maison ou famille, peut estre en Angleterre qui ne soit degradée du poinct d'honneur, puis qu'à peine aucunes se peuvent vanter de n'avoir passé sous la rigueur du glaive de justice. Cela fait qu'encore que je confesse librement que Monsieur de Bourbon ait grandement failly par la saillie qu'il fit au prejudice de la fidelité qu'il devoit à la Couronne de France, ce neantmoins j'estime qu'on peut encore celebrer ce qu il avoit fait ou pour ce Royaume ou pour le party des Imperialistes. Joint qu'il touche à Seigneurs, qui seroient bien marris de permettre qu'il y eut aucun, qui pour estre fideles au Sceptre Gaulois, osa les devancer. Je n'ay point voulu reprendre la reintegrande d'Alcibiades, crainte que j'avois que s'il y avoit aucun partisan contraire à la Maison de Bourbon, qu'il ne me flâqua au nez la resipiscence de cet Athenien, qui reconnoissant sa faute, fit encore plus de bien à sa patrie, qu'il ne luy avoit porté de dommage. Et à dire la verité, si la vertu est prisée pour soy-mesme, il ne semble qu'on doive

l'attacher à l'objet ſur lequel elle eſt déployée, autrement ce ſeroit vouloir luy donner à credit la diverſité des changemens & volages impreſſions, que le Cameleon prend des couleurs qui luy ſont oppoſées. Ce que je veux eſtre toûjours pris (comme j'ay déja dit) ſans prejudice du devoir qu'il ne pouvoit dénier à la France, & duquel il s'eſt retiré aſſez mal à propos, ainſi que le peut montrer le diſcours que j'ay propoſé cy-deſſus.




LOVIS DE LORRAINE,
CÕTE DE VAVDEMONT.

LOVYS DE LORRAINE, COMTE DE VAVDEMONT.

CHAPITRE XII.

SI je voulois entonner les loüanges, qui peuvent estre prises de la Maison qui a donné source à ce genereux Prince, duquel je represente le porttrait naturel au vif & semblable à celuy que Monsieur le Duc de Lorraine, m'ayant mandé pour le voir, & celuy de Godefroy de Buillon, m'a asseuré estre le sien qu'il a en son cabinet, je pourrois ramentevoir les heroïques proüesses de René, qui captiva te lement le cœur des Neapolitains, que dans l'année mil quatre cens quatre-vingt-neuf,

s'ennuyans de la domination du jeune Alphonſe, l'interpellerent de ſe venir emparer de ſon Royaume, lequel luy eſtoit acquis tant par legitime ſucceſſion, que par l'accord & conſentement d'eux tous. I'aime beaucoup mieux reprendre ſa ligne plus prochaine, parce que je ſemblerois vouloir le parer des plumes qui furent arrachées à René, lors qu'il vouloit s'en impatroniſer par l'Arreſt de trois Iuges, qui fut tel, que non ſeulement Anjou & Provence, mais encore Naples & Sicile appartenoient au Roy de France. Qui fut cauſe que le Roy Charles VIII. du nom, entreprit à cet effet le voyage de Naples. Ce n'eſt pas que je ſois deuëment adverty que Yoland, mere de René II. nonobſtant cet Arreſt, ne laiſſa à prendre apres la mort de ſon pere René I. le titre de Reine de Sicile, comme au ſemblable René II. de ſe faire nommer Roy de Sicile & Ieruſalem, ſi bien qu'il fit appeller ſon fils aiſné Antoine, Duc de Calabre, & porta toûjours les armes d'Anjou my-parties avec les ſiennes. Ie ne prens plaiſir à m'embaraſſer en tels diſcours, qui ne ſerviroient que bien peu

à l'illuſtration de noſtre Prince Lorrain. Ioint auſſi que je trouve que René apres avoir fait ſa paix avec le Roy Louis XII. du nom, qui ſucceda au Royaume de France à Charles VIII. du nom, aſſiſta au couronnement d'iceluy Louis. Donc pour venir au poinct, celuy duquel eſt dreſſée la preſente hiſtoire, naſquit d'iceluy René, lequel mourut à la chaſſe, apres avoir regné trente-cinq ans Roy de Ieruſalem, Sicile & Arragon, Duc de Lorraine vingt-cinquiéme & deuxiéme de ce nom, de Calabre & Bar, fils de Ferry Comte de Vaudemont & d'Yoland d'Anjou fille de René d'Anjou, Roy de Naples & de Sicile. Ce René eut de ſa femme Philippes, ſœur de Charles Duc de Gueldres, douze enfans, deſquels moururent ſept en jeuneſſe, & ainſi laiſſa ſeulement cinq fils, à ſçavoir Antoine qui ſucceda à ſon pere aux Duchez de Lorraine & de Bar, & au Marquiſat du Pont. Claude Duc de Guiſe, Pair de France, Baron de Iainville, qui eſt ſeigneurie de tout temps en la Maiſon de Lorraine, affectée avec le Comté de Vaudemont, aux enfans Lorrains,

Gouverneur de Champagne & Bourgogne, qui épousa Antoinette de Bourbon, fille du Duc de Vendosme, de laquelle il eut ces Seigneurs, qui avec grand heur ont fleury en cette France, & ont pour la plufpart laissé posterité, qui se ressent toûjours du tronc, duquel elle est partie. Iean qui fut Cardinal du titre de Saint Onuphre, & pour ses rares vertus possedoit paisiblement le grand Apolon Gaulois, c'estoit un Prince autant genereux, liberal & entier que je connus. De ce puis-je porter asseuré témoignage pour l'avoir connu tel, auquel je dois attribuer la cause de mon premier voyage Levantin. Le quatrième fut Louis, qui est celuy auquel la presente histoire est voüée: le cinquiéme fut François Comte de Lambesque & Orgon, qui mourut au mois de Fevrier en l'année mil cinq cens vingt-quatre, à la journée de Pavie, suivant le party de France. Si j'avois deliberé de dresser icy la liste des gestes, dits & faits de chacun d'eux, faudroit beaucoup amplifier ce present discours; je me contenteray de proposer le plus succinctement qu'il me sera

possible quelques heroïques proüesses de ce genereux de Vaudemont. C'est luy qui fit le voyage de Naples avec le Seigneur de Lautrec, & fut étably General des Lanquenets, qui avoient esté amenez par ce redouté Bandech, la vaillance duquel a apresté si belle matiere à nos Historiographes de deviser à credit. Son Lieutenant fut le sieur Gruffy, qui conduisoit avec une prudence inestimable ses compagnies. De son costé aussi le sieur de Vaudemont ne manquoit à executer de poinct en poinct sa charge, tant il avoit en son cœur une vraye & noble generosité empreinte. Sur tout il avoit cela, qu'il estoit fort heureux en ses entreprises, desquelles il chevissoit à son honneur. De là toutefois ne voudrois-je permettre qu'on inferast que je veux luy ravir quelque poinct de sa proüesse & magnanimité, puis que je pretends au contraire que si bien luy a dit l'heur, les efforts qu'il a faits, n'ont point esté rebouchez par quelque mesadvanturé desastre. D'une infinité de témoignages me suffira de ramentevoir les vaillances qu'il exploita au siege de Saverne,

pour tenir escorte au Duc Antoine, son frere aisné, auquel estoient écheuës, outre ce que j'ay cy-dessus touché, par la mort de Charles Duc de Gueldres, frere de sa mere les Duchez de Gueldres & Zuphlen. C'estoit le Prince le mieux nourry qu'il est possible de penser, & qui avoit fait grands services au Roy Louis XII. du nom, l'avoit suivy au voyage de Gennes, & encore estant Duc, l'accompagna à la guerre contre les Venitiens l'an mil cinq cens quinze. Il espousa à Amboise Madame Renée, sœur de Charles Duc de Bourbon, Connestable de France: & l'année mesme il accompagna le Roy François à la journée de Marignan contre les Suisses, & deux ans apres il tint avec le Pape septiéme du nom, le François Dauphin de France, qui nasquist l'an mil cinq cens dix-sept. Ce bon Duc se trouva troublé par quelques broüillons, qui susciterent le peuple de Saverne à se bander contre leur Seigneur, sous voile de religion. Alors le Duc Antoine fut bien entrepris, voyant qu'il ne pouvoit esperer secours du Roy François I. & Charles-le-Quint, parce

qu'ils estoient empeschez à Pavie. Au mieux qu'il pût se prepara, pour dompter telle Nation rebelle : manda à tous les Gentils-hommes de son pays, qu'ils eussent sans delay à le venir trouver, bien montez & équippez, établît des Capitaines de gens de pied, pour lever jusques à cinq mil Lorrains. Ses freres s'y trouverent accompagnez de la meilleure compagnie de Gentils-hommes qu'ils pûrent. Et entr'autres nostre Comte de Vaudemont, qui fut étably Colonel de l'Infanterie. A la premiere bataille, qui fut livrée en un village, nommé Lupescin, il donna preuve tres-asseurée de sa proüesse. Là avec Claude de Guise son frere il déchargeoit si rudement, qu'il ébranla fort la compagnie des ennemis, qui se voyans avoir avantage sur luy, repoussoient les Lorrains de la palissade. Ensuite fut redoublée la bataille plus chaude & dangereuse qu'auparavant. A la fin Monsieur de Vaudemont, sautant à grande force avec la pique, passa outre les barrieres, & entré dedans le village, soûtint l'escarmouche vaillamment, tant que son frere le Duc de Guise, qui avoit

pris la cavalerie, ayant gagné plusieurs fossez & tranchées à l'entour du village, & rompu plusieurs hayes, vignes, buissons & espines entrelacées, vint secourir son frere, lequel avoit déja esté pour la troisiéme & quatriéme fois abbatu à terre parmy les blessez. Pour couronner le reste de ses actions, je le vais representer devant Naples, non point avec les comportemens qu'il tenoit à l'encontre des Imperialistes, dautant qu'ils sont assez connus par les histoires, qui en ont esté suffisamment dressées, mais affligé d'une maladie pestilentielle, qui emporta cet heroïque Seigneur, lequel fut enterré à Naples en l'Eglise de Sainte Claire, élevé dans un cercueil ou grand coffre de bois, posé cõtre la muraille du Temple, sous un drap de velours noir, autour duquel estoient ses armes fort magnifiquement posées. Il n'y a pas longtemps que feu Monsieur le grand Prieur de France qui estoit de la Maison de Lorraine, estant allé à Naples, ayant veu que ce drap estoit fort usé, pour reconnoistre la vertu de ce jeune Prince, y fit mettre un autre drap de velours

neuf, beau & riche à mervei le. D'Epitaphe n'y en a quasi point autrement, sinon qu'on y peut lire ce nom de LOVIS DE VAVDEMO T, avec quelques bannieres. Depuis toutefois fut mis bas ce coffre dans une Chapelle, pour ne contrevenir au Concile de Trente.

IEAN ET PIERRE DE BVEIL, THOMAS FELTON, ET AVTRES SEIGNEVRS.

CHAPITRE XIII.

IAvois bien bonne envie de passer sous silence le discours des faits des Seigneurs & Chevaliers, ausquels est particulierement voüée cette Histoire, puis que ceux qui leur appartiennent n'ont tenu aucun compte de me secourir, tant de leurs portraits, que des memoires & instructions de leurs vies, encore que je les en aye fort affectionnément prié, si le merite de leurs vertus ne m'eût contraint à passer outre. I'en ay déja dressé un chapitre particulier d'autres, qui par leurs proüesses se sont acquis fort bonne part entre les gens de re-

nom. Ie commenceray par ces guerriers, Iean de Bueil Seneschal de Beaucaire & Pierre de Bueil son frere, qui donnerent une tres-asseurée épreuve de leur vaillance au siege de Bergerac, à la défaite qu'ils firent des Anglois, commandez par Thomas Felton, vaillant Capitaine Anglois, qui estoit pour lors Seneschal de Bourdeaux, lequel pensant par son embuscade attraper l'un de ses freres, se trouva si rudement chargé, que des siens la plus-part servit pour engraisser les champs Aquitaniens, bien peu se pûrent sauver sous le benefice de leurs esperons, les autres éprouverent l'humanité Françoise, & entr'autres le Capitaine Felton, qui fut pris. Comme telle victoire ne peut estre attribuée à autres qu'à ces deux freres, aussi la reddition de Bergerac, d'Aymes & de Sauvenac, comme pareillement de celles de Sainte-Foy & de Chastillon, assises prés la riviere de la Dordonne, ne doit estre appropriée à nul autre, attendu que ceux qui tenoient bon dans ces villes pour l'Anglois, voyans que le bonheur en vouloit de telle façon à la magnanimité de ces deux freres, ne

oulurent ſe mettre à l'épreuve de la ictoire, qu'euſſent derechef pû gaŋner ceux qui portoient encore leurs uiraſſes vermillonnantes du ſang des Anglois. Que diray-je de ce grand & heroïque Mareſchal de France Louys de Sancerre, lequel a fort bruſquement fatigué les ennemis du nom Fran-çois, accompagné des Seigneurs de Coucy, de Montauban, de Chaſteau-Gyron, du Bellay, de Villiers, de la Jaille, de Rochefort, de Clermont, de Mathefelon, de Maulny, & pluſieurs autres, qui ont pour la Couronne de France pluſieurs fois expoſé & leurs vies & leurs biens? La proüeſſe du Conneſtable Yvain de Galles, des Seigneurs Antoine de Laval Seigneur de Bois-Dauphin, Richard de Malidort, Thibault du Pont, Iean de Ver, Guillaume de Laignac & des Seigneurs de Duras, de Languras, de Mucident & de Roſan Gaſcons, meriteroit bié eſtre exaltée, mais cela meritoit un particulier diſcours, & ne pourrois-je en venir à bout, ſans m'engager en une grãde longueur Et puis que preſque d'une meſme nichée avoit eſté éclos Charles de Duras, dit de la Paix, icy je

ne l'oublieray, quoy qu'il n'ait esté des mieux affectionnez au party François, dautant que la proüesse de nos ennemis, participant à la vertu, ne peut estre ensevelie au tombeau d'oubly. Entre plusieurs de ses valeureux exploits, je ne veux icy employer que la diligence, qu'il fit à tirer secours de Louys Roy de Hongrie, tant pour s'emparer du Royaume de Naples sur la Reine Ieanne, que pour venger les morts d'André son Oncle & de Charles de Duraz: Il reüssit si bien que le Neapolitain luy demeura, encore que la Reine eût pris party en France, & que Otthon Duc de Brunsvik, troisiéme époux d'icelle Ieanne, eût armée à Naples, mais elle n'estoit assez forte pour tenir teste aux efforts de ce Hongrois. Cette conqueste est de tant plus glorieuse, qu'Othon fut pris, toutefois apres relasché, mais la Reine fut penduë, par l'advis du Roy Louys, pour expiation de l'assassin qu'elle avoit fait commettre en la personne de son premier époux André. Je sçay bien que ses haineux trouveront étrange que je prise les faits de ce Charles, & nommément la prise de la Reine, attendu que l'on

trou-

trouve par la confeſſion meſme de l'Enchanteur, lequel fit le coup que ce fut par moyens illegitimes, qu'il gagna le Chaſteau de l'Oeuf. Cela fait que, ſans m'arreſter à ſa juſtification, je prendray route vers le Chevalier Guy Torel, Vice-Roy de Sicile pour Louys, fils de la Reine Ieanne. Ce grand guerrier paſſa de ſi prés Jacques de Candolle, l'un des principaux Chefs de la Gendarmerie du Roy Lancelot, qu'il le défit, le prit priſonnier, & par compoſition eût la ville de Naples. Que s'il y a eu entrepriſe hazardeuſe, & qui merite de faire celebrer un Capitaine, c'eſt celle du Chevalier Guarin, Seigneur de Fontaines, lequel voyant le ravage que faiſoit l'Armée Angloiſe, qui marchoit ſous la conduite du Duc de Clarence en l'année mil quatre cens vingt, fit une aſſemblée de quelques gens tant à cheval qu'à pied, en deliberation de leur courir ſus: Mais comme il eût appris qu'il avoit affaire à trop forte partie, il aima mieux ſurſeoir, que par une temeraire indiſcretion joüer au hazard une ſi bonne trouppe de guerriers. Ainſi qu'il eſtoit en doute de les aſſaillir ou de reculer, nouvelles

fleuve de Pescaire, apres la défaite du Capitaine Bracchius. La mort de Sforce fut grandement regrettée, parce qu'il estoit reputé pour celuy lequel tenoit en bride tant le Roy Alphonse que Bracchius. Mais l'armée que mit en campagne Philippes Maria, fils du Viscomte Galeas, repara la brêche d'un tel desespoir. Aussi c'estoit le Seigneur le plus fin, subtil, accort & rusé dont on ait oüy parler. Il vint à chef des Tyrans, qui se faisoient Seigneurs des villes du Duché de Milan: recouvra Come, Bergame, Bresse, Plaisance, & subjugua Cremonne. Iean-Iacques Marquis de Montferrat, craignant sa puissance, luy rendit, sans se faire guerroyer, Verseil, Alexandrie & Ast. Philippes aussi remit sous sa main Genes. Sur le declin de son âge il changea de naturel, & se lascha la bride à plaisirs deshonnestes, se laissa tellement maistriser à ses conceptions, que pour un soupçon, il tua sa femme Beatrix, qui luy avoit apporté quatre cens mil escus: Enfin ayant perdu la veuë, mourut d'un flux de ventre l'an quatorze cens quarante sept. La défaite des Anglois qui fut faite à Neufvy fera

encore sortir une belle bande de guerriers, & entr'autres les Seigneurs Iean du Bellay, & Ambroise de Lore, qui, secondez du Seigneur de Fontaines, duquel j'ay cy-dessus parlé, emporterent la victoire sur les Anglois en l'année mil quatre cens douze. Mais bien peu de temps apres le Seigneur Guerin fut tué en la bataille, qui fut donnée à Creant, où l'on tient que les François receurent du pire, puis qu'ils avoient perdu celuy qui estoit le vray support du Royaume de France. Mais la défaite des Anglois, qui fut faite à la Broissiniere, redressera le courage des François, dautant que de compte fait il y en eût quatorze cens, qui demeurerent étendus sur le carreau, & bien quatre cens qui furent mis en fuite, le reste tomba entre les mains des Seigneurs François qui s'estoient armez pour dénicher ces Estrangers de Normandie. C'est-là où firent preuve de leur courageuse hardiesse le Comte d'Aumale, les Seigneurs de Laval, d'Aussigny, Louys de Thyomorgan, Iean de la Haye, & plusieurs autres Chevaliers & Escuyers, lesquels caresserent de si bonne grace les Anglois, qu'ils leur

apprirent que le plus ſouvent eſt battu celuy qui agaſſe ſon ennemy. Ainſi ces Anglois ſe haſtans d'aller à la proye, devinrent eux meſmes proye paiſible aux François, leur donnans témoignage de leur victoire mal imaginée. Or comme Mars eſt alternatif, & balance tantoſt ça tantoſt là, la malheureuſe journée de Vernoil, gagnée par les Anglois en l'année mil quatre cens vingt-quatre, défit une fort belle bande de Chevaliers François, entre leſquels on a remarqué Meſſire Antoine de Sourches, Seigneur de Malicorne, qui vendit bien cherement ſa mort aux Anglois, ſur leſquels il deſchargeoit, comme ſur plaſtre. Que ſi on doit priſer les martiaux exploits des Seigneurs de Luce, de Tuce, de la Vardin, de la Frelonniere, de Thoüars, & autres, pour avoir chaſſé l'Anglois de la ville du Mans, le ſage conſeil de Meſſire Robert le Maçon, Seigneur de Huylle ſur Loyr & de Trefves doit eſtre grandement priſé, pour avoir empeſché que l'on ne levaſt le ſiege de Troyes avant que d'en avertir Ieanne la Pucelle : dautant que ce delay fut cauſe, que la ville fut renduë au Roy, qui en

desesperoit entierement. A la ville de Laval les Seigneurs de Fouchet, de Hommet, Bertrand de la Ferriere, & Iean de Champ-Chevrier apprirent aux Anglois, quelle estoit la generosité & courageuse hardiesse des François, dautant qu'ils emporterent la ville, quoy qu'ils fussent en beaucoup moindre nombre : mais cela ne leur est que coustumier, comme le montra le Sieur de Lore, qui gagna sur l'Anglois la ville de Beaumont, encore que pour un homme qu'il avoit, les Anglois fussent quatre, mais ce n'est pas le nombre qui rend la force, mais la vaillance des combattans tels qu'estoient ceux qui s'estoient incorporez avec le train du Sieur de Lore, à sçavoir les Capitaines Foucaut & de Saint Aubin, les Seigneurs de Clarembaut, de la Grezille, de Champagne, & de Brochessac, & plusieurs autres. Assez ne sçauroit estre estimée la force, gentillesse, & courageuse prudence de l'Admiral Continy, laquelle il a déployé en maints endroits pour le salut de la Republique Françoise. A la prise de Cherbourg il fut transpercé d'un coup de coulevrine, & son corps

rendu sans ame, dont le Roy fut grandement fasché, si substitua en sa place le Seigneur de Bueil pour la grande experience, qui estoit en sa personne, dont il avoit donné tres-asseurée preuve en plusieurs rencontres pour le service de la Couronne de France, comme ont fait aussi les Comtes d'Angoumois, de Longueville, de Ponthieure, & de Dunois. Les Seigneurs de la Rochechoüard, & de la Rochefoucaut, ainsi que cy-apres je discoureray, & notamment aux chapitres d'Antoine de la Rochefoucaut, & de Iean Pic Prince de la Mirande. A ceux-cy je ne feray point de difficulté de joindre Guillaume le Blanc, Chevalier Hongrois, lequel avec le Cordelier Iean Capistran, chargea d'une grande vistesse la furie Turquesque. Le bon-heur en voulut tellement aux Chrestiens sous la conduite de ce Capitaine Blanc, qu'aucuns Historiens n'ont point fait de difficulté de laisser par écrit, qu'en un an ils emporterent sur eux huit vingts Villes, & quatre cens Chasteaux, & en ce faisant mirent au fil de leurs cimeterres plus de deux cens mil Turcs. Icy j'aurois bien grande envie de faire retentir

le

le los de ce valeureux & martial guerrier, Pierre de Rohan, Seigneur de Gié, Mareſchal de France : mais la multitude de ſes heroïques exploits m'eblouït la veuë. Que ſi je penſe m'arreſter à conſiderer quelle fut ſa proüeſſe en pluſieurs rencontres fort hazardeuſes, je ſuis rappellé par les effets de ſa grande prudence, qui ne ſçait ſi elle ſurpaſſoit ſa hardieſſe. Ne fut-ce pas par ſon moyen que le meſme accord qui eſtoit entre les Princes & grands Seigneurs du Royaume de France, à cauſe de la grande authorité qu'avoit Madame de Beaujeu en ce Royaume pour le gouvernement de la perſonne du Roy Charles huitiéme, fut aſſoupy, & leurs affections unanimement réincorporées au ſalut de la Couronne. En combien de rencontres s'eſt-il trouvé, quel devoir a-t-il fait à ſon Prince : l'Italie mieux que nulle autre nation le peut bien reconnoiſtre. Et pour ce, meſme les Auteurs Italiens ont contraints d'admirer l'excellence d'un ſi redouté Seigneur. Du temps auquel noſtre France eſtoit doüée d'un Octavien de Saint Gelais, Philippes de Luxembourg Cardinal, & Georges

d'Amboise, grands Reformateurs des Monasteres, & sur tout des quatre Mendians, ausquels ils retrancherent les rentes qu'ils avoient pour les adnexer aux Eveschez & Abbayes, dont plusieurs ne leur sceurent grand gré. Quant au Cardinal d'Amboise, il a esté en tel credit envers le Roy, qu'il fut estably Lieutenant du Roy Louys douziesme du nom de là les Monts, où il eût bien à demesler pour avoir affaire à bien forte partie: si apprit-il aux Florentins leur leçon. Il est taxé d'ambition par aucuns, parce (disent-ils) qu'il visoit à estre Pape, & pourquoy n'y eût-il pas aspiré, luy qui estoit du bois duquel on les faisoit, & en tel credit envers le Roy, qu'il suivoit presque toûjours son conseil? Ce qui faisoit que se confiant en sa grandeur, il prenoit souvent la hardiesse de donner de luymesme une forme & resolution aux affaires. Ie ne puis icy taire la belliqueuse hardiesse du Seigneur d'Aubigny Escossois, si souvent employé pour les affaires de France en Italie, tant sous le Roy Charles huitième du nom, que sous Louys douziesme. Sous Charles il remua les mains en la Romagne,

fit teste au Duc de Calabre, & finalement fut estably grand Connestable de Naples, & Gouverneur. Sous Louys il eust la conduite de l'armée que le Roy envoyoit à l'entreprise du Royaume de Naples, occupé par Federic d'Arragon, lequel avec ses partisans, il rangea au petit pied, brûla les villes des Colonnois, enfin fut défait & pris par les Espagnols, à cause de la trop grande ardeur, qui le menoit, pour l'esperance qu'il avoit de la victoire. Avec luy je ne feray point de difficulté de mettre au nombre les sieurs d'Imbercourt & Prosper Colonne, quoy que cet Italien ait suivy le party contraire: mais puis qu'ils se sont entre-aiguisez les uns les autres pour s'entre-guerroyer, ce seroit trop grande indiscretion de disjoindre. Que si le Seigneur de Monte-Jean n'avoit fait assez retentir le bruit de ses proüesses, je voudrois volontiers le couler icy par silence, dautant que le hazard de sa prison me remet en memoire la memoire de ce vavaleureux Chevalier Bayard. J'aime mieux faire revivre ce grand René, bâtard de Savoye, Comte de Beaufort & de

Villars, Grand-Maistre de France, & Gouverneur de Provence, duquel sont issus ces enfans le Comte de Tende, Honoré, Marquis de Villars, & qui depuis pour ses tres-dignes vertus, a esté honoré par le Roy Charles neufième du nom, de l'estat d'Admiral de France: pere de cette tres-vertueuse Princesse Madame la Duchesse du Maine. Les filles de ce René furent Madame la Comtesse de Brienne & Madame la Connestable de France, que si je voulois déduire les exploits de ce Seigneur, il n'y a plume, papier ny ancre, qui peut y suffire: non plus qu'au discours des proüesses des Sieurs de Mōtpesat Rieux, de Brion, de Vasse, de ce grand guerrier Louys de Nevers, du Vidame de Chartres, de Bussi d'Amboise, du Duc de Longueville, de Ferry de Vaudemont, du Seigneur de l'Escut du Capitaine l'Orge, Seigneur de Montgommery, du Capitaine Paulin, dit le Baron de la Garde, & quelques autres Seigneurs qui auroient besoin de la faconde & eloquence de plusieurs Cicerons, pour publier le merite de leurs loüanges. Pourtant je serois bien marry de couler ou la nompareille pru-

dence d'Antoine du Prat Chancelier de France, ou la courageuſe hardieſſe de Monſieur de Deſſé, qui avoit eſté choiſi par le Roy, pour eſtre ſon Lieutenant general en la guerre d'Eſcoſſe, comme perſonnage excellent en toutes choſes dignes de loüange, lequel avoit déja donné preuve aſſeurée de ſa proüeſſe au ſiege de Landrecy, à Boulogne & autres lieux. De fait les perfections requiſes à un Chef de guerre, reluiſoient en ce Seigneur, l'humanité ne luy manquoit, attrempée toutefois d'une telle gravité, qu'elle ne panchoit aucunement du coſté de ces niaiſes facilitez, qui rendent contemptible le commandement de ceux, qui (comme l'on dit) ne ſçavent tenir leur rang. Il avoit cela, que jamais il ne laiſſoit ſes ſoldats oiſifs, mais comme il eſtoit actif. pareillement vouloit-il qu'ils fuſſent en perpetuelles actions. Crainte auſſi qu'il avoit qu'ayãs les bras croiſez, ils ne ſe miſſent à murmurer ou à penſer à choſe qui eût degeneré à la fidelité de leur devoir. Au ſiege d'Edimton il montra bien aux Anglois quel eſtoit l'effort de ſon pouvoir. Il les chargea ſi bien, que la Reine

doüairiere fut remise en son ancien estat & dignité. D'un tel restablissement a-t-on accoustumé d'en attribuer l'honneur au Chef, ce que je ne voudrois luy refuser, à la charge que l'on n'en frustre les membres, & ceux qui sous la conduite du Seigneur de Dessé, dompterent les Anglois. Autrement on feroit tort au Seigneur d'Andelot, qui ayant esté estably Colonel de l'Infanterie Françoise, envoyée aux marches d'Escosse, n'espargna corps ny biens, pour rendre bon & loyal service, qu'il devoit au commandement de son Prince. Ce fut prés de luy que fut blessé le Chevalier Bonnivet, fort regretté d'un chacun. Le Comte Reingrave n'oublia ruse ny industrie, laquelle il s'avisa estre propre pour le devoir de sa charge. Avec ses Allemans il estoit toûjours sur la queuë des Anglois. On eût dit, voyant le Seigneur Pierre Strozzi, que l'Escosse fust un Royaume, qui hereditairement luy fust acquis, avec telle ardeur il donnoit sur l'Anglois. La promptitude & vistesse du Seigneur de la Chapelle Biron est grandement à priser, pour les continuelles atteintes qu'il donnoit à l'ennemy. Pour cette occasion

le Roy Henry II. du nom, cependant qu'il entendoit à y faire paſſer plus grãde force, y dépeſcha ce valeureux Chevalier avec un nombre de Gentilhommes, pour éviter par ce prompt & ſoudain ſecours que les Eſcoſſois ne tombaſſent dans l'inconvenient qu'ils avoient encouru par pluſieurs fois de ſe perdre par faute de conduite, lequel comme perſonnage d'excellente & admirable vertu, encore qu'il trouvaſt l'Eſcoſſe en un merveilleux trouble, aſſaillie & en grande partie occupée par les Anglois, ſi donna-il tel ordre à garder le reſte contre les ennemis, que du jour qu'il entra en Eſcoſſe, les Anglois trouverent toujours depuis non ſeulement, qui leur fit teſte, mais encore qui rompit & empeſcha leurs deſſeins. Que dirons-nous de Charles d'Amboiſe, Seigneur de Chaumont, neveu du Cardinal d'Amboiſe, lequel pour ſa digne ſuffiſance, proüeſſe & experience, fut établi Lieutenant du Roy Louys douzieſme du nom, en tout le Duché de Milan? Que s'il fut avancé en cet honneur, auſſi ne ſe monſtra-il pas nonchalant à y bien executer ſa charge. De fait, apper-

cevant que les traitez d'accord passez avec Maximilian, estoient rompus, il entra en grande défiance à cause de telle nouveauté, pour ce il sollicita le Roy de pourvoir soigneusement à son propre danger. Quel devoir fit-il d'envoyer soudainement quatre cens lances au secours des Florentins, troublez par les partisans de la maison de Medicis? Il ne se contenta pas d'avoir depesché en Normandie son Heraut, pour commander non seulement au Vittelloze, à Iean Paule, à Pandolfe, & aux Ursins, mais semblablement au Duc de Valentinois, qu'ils se déportassent d'offenser les Florentins, luy-mesme en fit une grande instance au Pape, & menaça avec paroles fort injurieuses, Iulien de Medicis & les Agens de Pandolfe & du Vittelloze, qui estoient en sa Cour. Contre les Venitiens, quel devoir fit-il? Ne prit-il pas sur eux le Polesme de Rovigue, la Tour Marquisane, qui est assise sur le rivage de l'Adice devers Padouë? Estant venu à Castel-Balde, il eût à la premiere semonce les villes de Montagnage & Este. Il pressa tellement les Vicentins, qu'ils furent contraints de se ranger à sa mer-

cy, laquelle je tiens devoir eſtre plûtoſt loüée pour ſa benignité, que pour l'heur de la victoire, ce qui ſera aiſé de reconnoiſtre, ſi on fait contre-poids de la rigueur, dont le Prince d'Hanhalt Lieutenant de l'Empereur Maximilian vouloit les accabler, avec l'humanité de ce Seigneur François, auquel l'Alemand defera tel honneur, qu'ils furent receus avec compoſition fort honneſte. Pourſuivant ſa pointe contre les Venitiens, il dreſſa ſi bien le ſiege devant Legnague, qu'il l'emporta, non ſans un grand honneur, pour la grande difficulté qu'il y avoit de pouvoir l'aborder. Il talonna de ſi prés à Boulogne le Pape Iules deuxiéme, que quoy qu'il fût meilleur guerrier qu'Evangeliſte, ſi fut-il neceſſaire d'envoyer Iean Pic, Comte de la Mirandole, pour moyenner la paix entre le Roy de France & l'Egliſe. Iamais ne ſeroit fait, qui déchiffrer par le menu tous les faits de ce vaillant & genereux Seigneur, lequel finit ſes jours à Correge, oppreſſé d'une maladie, qui ne le tint que quinze jours. Ie ne veux oublier ce grand Chevalier Pierre de Navarre, lequel prit & déconfit le Duc d'Arty

à Rutiliane: il fut tellement obstiné à la bataille de Ravenne, que bien peu s'en fallut qu'il n y perdist la vie : de fait il fut fait prisonnier, avec Fabry ce Colonel, le Marquis de la Palude, celuy de Bisonte, le Marquis de la Pesquiere, & autres Seigneurs & Barons, & honorables Gentilshommes, tant Espagnols que du Royaume de Naples. Telle captivité le fit entrer en la solde du Roy François I. parce que le Roy d'Arragon, mal-contant de luy, pour raison de ce qu'on luy attribuoit en grande partie le mal-heureux succés de cette journée, n'ayant jamais voulu payer sa rançon, qui estoit de vingt mil ducats, & laquelle le feu Roy avoit donné au Marquis de Rothelin, pour le recompenser en partie des cent mil écus qu'il avoit payez en Angleterre. I'avois bien envie de celebrer icy la renommée du Seigneur Iean de la Valette, Grand-Maistre de Malthe, qui soûtint le siege avec peu de forces contre Dragut Ray, accompagné de soixante mil Turcs: comme aussi le Seigneur Romegua, qui mourut à Rome en l'année mil cinq cens quatre-vingts & deux, lequel a esté appellé le fleau des Turcs. Mais

je ſens deſormais ce diſcours par trop s'enfler, & que le continuant, il pourroit ennuyer le Lecteur. Nous ſonnerons retraite au milieu de noſtre carriere, prians ceux qui trouveront, que nous devions diſcourir, ou avons legerement paſſé ſur la vie de ceux qui leur touchent, qu'il leur plaiſe nous ſecourir des memoires & pourtraits, que nous mettrons en noſtre ſeconde Edition, avec promeſſe de les décharger du blâme, lequel par leur coulpe, faineantiſe, & trop écharſe taqu nerie ſe ſont acquis ceux qui par nous interpellez ont fait ou la canne ou la ſourde oreille.



ODET DE FOIX, SIEVR DE LAVTREC.

ODET DE FOIX.

SIEVR DE LAVTREC.

CHAPITRE XIV.

LEs Atheniens furent jadis peuple fort inconſtant, ingrat & peu reconnoiſſant les biens receus de leurs Capitaines & Gouverneurs naturels, & au contraire flateur des tyrans, Rois & Princes étrangers, leſquels ils nommoient Dieux, leur faiſant ſacrifice & jeux ſolemnels, encore qu'en leur cœur ils leur ſouhaitaſſent mal & dommage. Et de cette façon de faire uſerent-ils envers Demetrius, le ſurnommant Iupiter, & appellans leurs Deputez vers luy, non Ambaſſadeurs mais Theores, du nom de ceux qu'ils eliſoient pour enquerir quelque choſe de l'Oracle des Dieux,

& outre ce luy donnerent le surnom de preneur de villes, combien que luy-mesme eût perdu son Royaume. Mais moy desirant faire paroistre quel, & combien grand & belliqueux Capitaine fut Odet de Foix Seigneur de Lautrec, duquel je vous represente icy la figure au naturel, je pourray quant & quant sans m'éloigner de la verité luy attribuer ce titre de preneur de villes & vainqueur de Provinces. Et afin de ne parler par cœur, il me semble bon confirmer ma proposition par un succint, mais tres-veritable discours de ses faicts d'armes & genereuses entreprises. Entrons donc en matiere, & commençons à la noble race de Foix, dont il a pris origine, & qui a produit tant de personnes illustres en vaillance & sagesse, qu'encore de jour à autre s'en presente la memoire devant nos yeux par les anciens monumens, qui nous en restent au Royaume François, duquel ils ne se sont jamais alienez, mais plustost se sont voüez à la defense, protection & augmentation d'iceluy. Or en ce voyage que fit en Italie Gaston de Foix Duc de Nemours, comme Lieutenant & Gouverneur general, pour

reprimer la temerité du Pape Jules second, homme plus martial que divin, Odet de Foix ſon proche parent fit ſon apprentiſſage, & montra en la bataille de Ravenne que le cœur ne peut mentir au beſoin. Car ſuivant de meſme affection que ſon General & Capitaine, les ennemis tournez en fuite, il eût ſans doute paſſé par les meſmes picques de la mort que l'autre, ſinon que reſervé à faire plus grands ſervices au Royaume, il fut pris à rançon par un Capitaine Eſpagnol nommé Gourdon, lequel peu de temps apres le remit en liberté. Luy donc pluſtoſt réveillé & encouragé par cette premiere atteinte de fortune qu'épouvanté, delibera de pourſuivre l'heur, qui s'offroit és guerres qui commencerent alors entre les Rois de France Louis douziéme & les Venitiens, leſquels pour ſembler ſages & temporiſans, ne cherchoient qu'à ſemer diſcorde entre les Rois, & mettre tout en combuſtion pour s'agrandir & enrichir de la miſere des autres. En cet exploit d'armes, Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, ville ſituée dans le pays de Gaſcogne, montra les premiers coups d'eſſay de ſa vertu,

laquelle devoit un jour commander és mesmes lieux aux armées & seigneuries Italiennes. A ce commencement donc luy fut donnée une compagnie de cent hommes d'armes, & fait en mesme temps Gouverneur en Guyenne. Apres le deceds du Roy Louis douziéme son oncle maternel, le Roy François parvenu à la Couronne, ayant fait preuve de la prudence de ce belliqueux Seigneur, au voyage qu'il fit au Royaume de Navarre, luy le tint prés sa personne, & l'employa aux affaires d'importance. Aussi au voyage qu'il dressa pour le recouvrement de Milan, Lautrec ayant combatu vaillamment contre les Suisses, au jugement mesme du Roy emporta l'honneur de la journée de Marignan. A cette cause il fut commis pour conquester les villes du Milannois, & pour cet effet passa jusqu'à Bresse, laquelle il assiegea & battit si furieusement, qu'elle fut renduë au Roy. Ce fait, il fut solicité par le Pape Leon d'envoyer des forces pour reprendre le Duché d'Urbin sur Francisque Marie usurpateur d'iceluy, à quoy il ne faillit, & y envoya pour Lieutenant du Roy Messire Thomas de Foix, Seigneur de Lescut

Lescut son frere, lequel fit telle diligence, qu'en peu de jours il mit ledit Duché en son obeïssance. Ces choses considerées, Charles de Bourbon Connestable, auquel avoit esté commis le gouvernement du Milannois, s'en voulant retourner en France, le Roy ne sceut choisir personne plus capable pour administrer telle charge, que le sieur de Lautrec, lequel il laissa Gouverneur de Milan & son Lieutenant general en Italie. Donc ayant pris l'armée en main, il delibera parachever ses conquestes commencées, pourvoyant és endroits plus necessaires, ordonnant les Capitaines aux villes & lieux de defense, bref il n'obmit chose qui fût de son devoir : Seulement fut-il repris de s'estre montré trop affectionné, recherchant un grand nombre de partiaux & conjurateurs de Milan, qui furent par luy exilez. On luy met aussi à sus que trop facilement, & sans meure deliberation, il fit mourir quelques nobles du pays, incité à ce faire par leur riche dépoüille, octroyée à son frere le Mareschal de Foix. Neantmoins il soûtint avec peu de compagnies l'effort de l'Empereur, du Pape & autres Poten-

tats d'Italie, juſques à ce que contraint par l'importunité des Suiſſes, de les aſſaillir à la Bicoque, perdit & la compagnie & le Duché de Milan, le reſte de ſes compagnies ſe retirans en France. A cette cauſe ſe voyant abandonné, ſes entrepriſes rompuës, ſon armée ruinée, & les Venitiens qui déja ſe faſchoient de ſoûtenir le reſte de ſon armée en leur païs à faute de payement, ſe retira en France. Si le Roy luy fit un mauvais accueil, & s'il ne voulut parler à luy, il ne s'en faut étonner, comme à celuy qu'il eſtimoit avoir par ſa faute perdu ſon Duché de Milan. Toutefois le Seigneur de Lautrec ſe voulant juſtifier, trouva un jour le moyen d'aborder le Roy, & ſe plaindre à luy du mauvais viſage que ſa Majeſté luy portoit. A quoy le Roy fit reſponſe qu'il en avoit grande occaſion, luy ayant perdu un tel heritage que le Duché de Milan. Lautrec reſpond que ce n'avoit eſté luy, mais ſa Majeſté, veu que par pluſieurs fois il l'avoit adverty, que s'il n'eſtoit ſecouru d'argent, il connoiſſoit qu'il n'y avoit plus d'ordre d'arreſter la gendarmerie, laquelle avoit ſervy dix-huit mois, & juſques à l'extremité, ſans

deniers. Ie laiſſe le ſurplus de ce propos. Par ce que deſſus eſt dit, on peut voir ſi juſtement on luy pouvoit imputer la perte dudit Duché, s'eſtant mis en tout devoir de le conſerver. Et pour plus ample preuve de ſa diligence, je mettray en avant le peu d'effort que puis apres y ſceut faire Monſieur l'Admiral Bonnivet, lequel ſe voyant ſans eſperance d'y rentrer, fut contraint s'en retourner, quelques intelligences qu'il ſe dît avoir au Milannois. Neantmoins pour laiſſer paſſer ce mauvais contentement, fut d'avis ſe retirer en ſon gouvernement, où eſtant eſpouſa peu apres la fille du ſieur d'Orval, frere d'Henry d'Albret Roy de Navarre. Toutefois comme c'eſt la coûtume de ne connoiſtre la vertu, ſinon és temps perilleux, & lors que le danger eminent contraint de la rechercher; Auſſi ſceut-on par apres que pouvoit valoir ledit ſieur de Lautrec, car lors que les affaires de France ſembloient la menacer d'une ruine totale, le Roy & les grands Seigneurs du Royaume, qui reſtoient de la bataille de Pavie, eſtans priſonniers és mains des Imperiaux, le Seigneur de Lautrec fut rappellé, pour derechef

prendre les affaires en main, & par son meur avis pourvoir aux inconveniens qui pourroient advenir. De fait, amassant ce qui restoit des compagnies, de prime arrivée surprit la ville de Genes, & mit en son obeïssance tout le païs de là les Monts, prit Pavie de force, & conquît le Duché de Milan, lequel du depuis par les conventions de la Ligue, appellée Sainte, il remit és mains de François Sforce. Pendant que ces choses se faisoient p r luy, le Duc de Bourbon enorgueilly de la victoire conquise à Pavie sur les François, s'estoit avancé avec les Lansquenets sur les terres de l'Eglise, en intention de surprendre Rome, & contraindre le Pape de luy faire finance, ce qu'il accomplit, sans que toutefois il en eût autre profit, sinon que luy-mesme fut tué au siege de Rome, laquelle fut par ses gens prise & pillée & le pape Clement detenu par les soldats. Mais aussi-tost que le sieur de Lautrec fut adverty d'un tel desastre, se delibera donner secours au pape, & s'achemina à cet exploit. Or cependant qu il sejourna quelque temps à Boulogne, les Imperiaux voyans la bonne fortune, craignans perdre leur butin,

& qu'ils fussent contraints mettre le Pape en liberté, le mirent à rançon. Ainsi donc le sieur de Lautrec passant à Rome, poursuivit jusqu'au Royaume de Naples l'armée Imperiale, remit Rome en l'obeïssance du Pape, & se fit publiquement renommer pour restaurateur & confortateur de l'Eglise Chrestienne. Poursuivant donc ses brisées il reconquît en bien peu de temps la plus grande partie des Villes, Chasteaux & Forteresses de la Poüille & du Neapolitain, & enfin assiegea le camp des ennemis prés Troyes, esperant les avoir facilement la corde au col. Mais quelquefois nos avis ne reüssissent à telle fin que nous esperons, aussi en ce cas se trouva-il deceu, attendu que l'ennemy délogea sans bruit: il ne laissa pourtant de luy donner la chasse jusques dans Naples, laquelle il assiegea, & sans doute l'eut facilement emportée, si les inconveniens de la fortune envieuse de ses prosperitez ne l'eussent trompé. Quel plus heureux fait d'armes, quelle plus victorieuse conqueste, quelle avanture plus remarquable, que celle qu'il pratiqua sur mer contre les assiegez, les contraignant de combatre,

& prenant prisonniers les principaux Capitaines des Imperiaux ? Mais, ô aveugle & inconstante fortune, ainsi qu'il eut ordonné que l'on les amenast en France, & eussent esté pour ce faire baillez à Philippin d'Orie, le Seigneur André d'Orie, lequel déslong temps pour quelque mécontentement cherchoit les occasions de se revolter & endommager le Roy, retint les prisonniers à Genes, au grand desavantage des affaires du Seigneur de Lautrec: car estans bien-tost apres delivrez, furent ceux qui luy brasserent les menées, dont il se trouva si empesché, qu'il fut contraint (quoy qu'au reste invincible) y succomber : parce qu'iceluy d'Orie, combien qu'il fut commis par le Roy pour luy donner secours, au contraire encouragea & favorisa les ennemis, tant de sa personne que par autres moyens à luy possibles. Ainsi l'armée de Lautrec se mattant & debilitant petit à petit, tant par faute de payement que par la mortalité qui l'endommageoit, il fut contraint mander au Roy qu'il luy envoyast gens & argent à son secours, ce que n'ayant sceu impetrer à sa volõté, il n'entreprit aussi davantage

ſur l'ennemy. Parquoy à la fin de Iuillet mil cinq cens vingt-huit, la mortalité ſe renforçant dans ſon camp devant Naples, en moins de trente jours de 25000. hommes de pied, n'en demeura pas quatre mil, & de huit cens chevaux n'en demeura pas cent. Et meſmement y mourut ledit Seigneur de Lautrec, le Comte de Vaudemont, le Prince de Navarre & autres, le nombre deſquels je laiſſe pour n'eſtre pas long. Le Roy ayant receu les nouvelles de la mort de Lautrec, s'il en fut faſché il n'eſt beſoin de le décrire : car vous pouvez eſtimer quel ennuy ce luy fut d'avoir perdu un tel perſonnage. Auſſi pour luy faire honneur tel qu'il meritoit, outre ceux que l'on a de couſtume faire aux Lieutenans du Roy, ſa Majeſté luy fit faire ſon Service à Noſtre-Dame de Paris, où aſſiſterent en deüil tous les Princes du ſang, comme ſi c'eût eſté pour un fils du Roy. Ce qui a donné cauſe à l'erreur de ceux qui dans la vie du Roy François premier, qui a eſté conjointe aux Chroniques Françoiſes de Carion, ont eſcrit que ſon corps fut amené en France. Il fut pareillement ordonné au Conſiſtoire du Pape, du

consentement de tous les Cardinaux, & au Capitole de la ville par l'avis de tout le peuple Romain, que de là en avant tous les ans & à perpetuité luy seroient faites obseques solemnelles, son tombeau dressé en l'Eglise de Saint Jean de Lateran, & outre en signe d'honneur, seroient faites à jamais processions & supplications publiques, comme pour le liberateur & conservateur de leur ville, vies, biens & liberté. Acte certainement digne de la gravité & generosité d'une Republique Romaine, & qui devroit faire honte au Prince d'Orange, ennemy de Lautrec, lequel par envie & indignation, ne luy voulut decerner droit de publique sepulture. Encore tient-on que quelques soldats Espagnols, poussez d'une insatiable & maudite avarice, serrerent & enterrerent son corps en une cave, esperans que quelqu'un le racepteroit avec grand prix de deniers. Mais enfin comme la vertu est toûjours resplandissante & aimée mesme des ennemis, un signalé & gentil Chevalier Espagnol nommé Ferdinand de Consalve, Cordoüan, neveu de Louis de Consalve, surnommé le Grand, émeu de l'indignité

dignité du faict rachepta les os de ce guerrier trépassé, & vingt-huit ans apres sa mort luy fit dresser, à ses propres coûts & dépens, un monument sepulchral de marbre, digne de la magnanimité du vivant & de la memoire du defunt, contre lequel il fit graver l'Epitaphe qui ensuit.

ODETTO FVXIO LOTRECO, FERDINANDVS CONSALVVS LVDOVICI FILIVS CORDVBAS, MAGNI CONSALVI NEPOS, CVM EJVS OSSA, QVAMVIS HOSTIS, IN AVITO SACELLO, VT BELLI FORTVNA TVLERAT SINE HONORE JACERE COMPERISSET HVMANARVM MISERIARVM MEMOR, GALLO DVCI HISPANVS PRINCEPS.

Voila un faict digne de la vertu des nciens, & peu se trouvent de pareils xemples entre les Chrestiens, sinon ue l'on veüille honorer le Capitaine, equel estoit soigneux d'octroyer les roits de sepulture aux Romains ses nnemis tuez en guerre. Or si quittans oute particuliere affection & propre

passion nous voulons peser avec une juste balance les faits de ce Capitaine & fortuné guerrier, nous le trouverons accomply de toutes les bonnes parties, qualitez & vertus requises en un chef de guerre, telles que sont la rigueur, justice, pourvoyance, diligence & ferme asseurance és dangers, veu que jamais aucune difficulté, nul peril & desavantage le sceurent empescher de ses entreprises encommencées. Seulement il a esté accusé de cette faute, digne certainement de reprehension és Capitaines & chefs de guerre, sçavoir que se fiant trop en son propre avis & conseil, méprisant celuy des autres, deffendoit & maintenoit son opinion si asseurément & opiniastrement, que pour estre estimé avoir usé de prudence militaire, taschoit de le conserver par une trop affectée volonté & constance. Toutefois il s'étudioit de recompenser telle infirmité par une liberalité tres-necessaire & recommandable en l'homme guerrier, ne refusant chose quelconque à ceux qu'il voyoit bien affectionnez au service de son Roy. Sa justice a toûjours esté si bien maintenuë, que

pluſtoſt il a eſté repris d'une trop grande ſeverité & rigueur, excedant quaſi les limites d'une juſte equité, que d'une avarice & convoitiſe, juſques-là que pour eſtre eſtimé juſte il ſe laiſſa envelopper d'une ſanguinolente effuſion de ſang humain, lors qu'à la ſolicitation d'aucuns partiaux condamna quelques Milannois aux ſupplices ignominieux de mort : combien que ceux qui en ont eu certaine connoiſſance en attribuent la cauſe à ſon frere le ſieur de Leſcut, lequel ſevere de ſon naturel, imprimoit telles affections en l'eſprit du ſieur de Lautrec, homme paiſible & humain de nature. Au reſte en toutes avantures ce de Lautrec a ſurpaſſé ſes deux autres freres, ſçavoir Thomas de Foix Seigneur de Leſcut & Mareſchal de France, qui mourut à la journée de Pavie, & André de Foix, ſurnommé d'Aſparault, lequel du commencement fut aſſez bien fortuné au voyage qu'il fit pour reconquerir le Royaume de Navarre, detenu par les Eſpagnols, ce qu'il fit en moins de quinze jours : mais par mauvais conſeil ayant donné congé à ſon armée, ſe trouva ſurpris, & tant battu

de l'ennemy, qu'il en perdit la veuë. Voila ce qu'en bref je puis dire de ces trois vaillans Capitaines, la memoire desquels ne pourra jamais perir, estant gravée par fondement en celle de la posterité par leurs faicts valeureux & vaillances incroyables. Et pour ce, je prieray ceux qui se veulent avancer au service du Roy & du Royaume, de considerer que non à plaisanter, baller & suivre les delices de la Cour, ils se sont acquis telle reputation, mais par labeurs infinis, assidu exercice, volonté fervente & prompte obeïssance. Si est-il taxé de ce qu'il s'arrestoit par trop sur l'apparence de ses opinions, qui est d'une fort perilleuse consequence, princicipalement quand un chef de guerre adore tellement ses conceptions, qu'il met en arriere tout l'avis que les autres luy baillent. Plus suffisante preuve ne sçauroit-on trouver, qu'en ce qui advint au Seigneur de Lautrec, qui se trouva alenty pour une telle fausse impression qu'il se donna, que les Imperiaux avoient perdu cœur pour la victoire, que Philippin Dore obtint sur eux en mer. De fait, les Neapolitains estoient fort ébranlez, pour la crainte

qn'ils avoient de la faute de vivres, puis qu'ils demeuroient orphelins de la Seigneurie de la mer. Ce qui entretenoit en telle verdure cet heroïque Capitaine, eſt qu'on ſurprit un brigantin, avec lettres des Capitaines adreſſées à l'Empereur, par leſquelles ils luy faiſoient entendre qu'il avoit perdu la fleur de l'armée, qu'il n'y avoit pas du grain dans la ville pour plus d'un mois & demy, qu'il falloit faire les farines à forces de bras, que les Lanſquenets commençoient à faire quelque tumute, qu'il n'y avoit point d'argent pour les payer, & qu'il n'y avoit plus de remede aux affaires, ſi une ſoudaine proviſion de ſecours & de deniers ne venoit tant par mer que par terre. Cela fit, qu'encore que l'ennemy fut le plus fort, jamais on ne pût faire entrer au cerveau du ſieur de Lautrec, qu'il ſoudoya des Chevaux-legers, pour oppoſer à ceux des Imperialiſtes. Au contraire permettoit-il que la pluſpart des gens de cheval François demeuraſſent répandus dans Capouë, dans Averſe & dans Nole. C'eſtoit bien loin de croire le conſeil de ceux qui luy conſeilloient de ſoudoyer ſept ou huit mil

hommes de pied, tant pour le supplément de l'armée, que pour estre plus puissante. Je ne fais point de doute, que toutes ces considerations ne soient fort gentilles, bien prises & encore de meilleure grace, mais si c'estoit affaire à les mettre en espreuve, c'est là où les plus sublimes se trouveroient bien entrepris. De ma part j'ay regret d'oüir quelquefois cajoler quelques-uns, qui discourent beaucoup des exploits guerriers, mais ce sera à credit & autant à propos, que faisoit Phormiõ devant Annibal. S'ils eussent eu une armée, telle que le sieur de Lautrec sur les bras, & se voir dénuez de deniers, je m'asseure qu'ils n'eussent pas si long-temps tenus bon allencontre de l ennemy. Et pleutà Dieu, que ceux qui ont commandement en guerre, sceussent bien se modeler au moule de cet heroïque guerrier, qui quand bien qu'il auroit esté surpris à cette fois, ne devroit pourtant perdre la g oire qu'il s'est acquise par le passé de vertueux & excellent Capitaine.





ANTHOINE DE LEVE,
ESPAGNOL.

ANTOINE

DE LEVE, ESPAGNOL.

CHAPITRE XV.

SANS occaſion n'a pas eſtê recherché par aucuns, qui eſtoit plus requis à un Capitaine & vaillant guerrier, ou la proüeſſe & force, ou bien la prudence & ſageſſe. D'une part & d'autre ceux qui ſe plaiſent à repaiſtre leurs eſprits en ſpeculations, ont dequoy debattre, diſputer & controoller. Mais puiſque ce ſont les ſyllogiſmes & gentilleſſes de Dialectique, qui peuvent découvrir la verité de ce faict, nous aurons recours aux exemples des anciens & heroïques guerriers, afin que

nous puissions de leurs gestes tirer ce qui sera necessaire & propre, pour resoudre cette difficulté. De nier que la diligence & addresse, qu'un Capitaine a de sçavoir bien manier les armes, ne le fasse grandement redouter, seroit parler en Clerc d'armes, & vouloir trop manifestement declarer une trop grande lourdise ou impudence, puisque les histoires nous representent une infinité de guerriers, qui par leur épée seule se sont fait faire place par tout, ont empieté les Empires, dominations & seigneuries. Mais aussi de vouloir dépoüiller le Capitaine de prudence, seroit vouloir oster le Soleil du monde. Car encore que la belliqueuse force serve de beaucoup pour obtenir la victoire, si faut-il que toûjours le meur & rassis jugement guide le tout. Pour preuve de mon dire, je pourrois icy faire un long recit de plusieurs batailles, qui estans bien prés d'estre perduës, ont à la fin esté gagnées par ceux qui ont sceu à propos user de ruses de guerres suffira pour entrée de mettre en teste ce vaillant & redouté Capitaine Annibal, qui par la faute de ses guides s'estoit luy-mesme enfermé & livré à la

mercy de Fabius Maximus, qui connoiſſant le païs mieux qu'Annibal, faiſoit eſtat que c'eſtoit proye, qu'il tenoit déja priſe au piege. Partant luy ſerra le pas par où il pouvoit ſortir de cette vallée où il eſtoit entré avec quatre mil hommes de pied, qu'il y ordonna, & diſpoſa le reſte de ſon armèe ſur les croppes des montagnes, ſi bien l'entoura qu'il ne pouvoit aller çà ny là, que ce ne fuſt avec la défaite de ſon armée. Apres il chargea la queuë de l'armée Carthaginoiſe, la mit tout en deſordre, & il y en euſt bien huit cens de tuez. Annibal voyant le danger, où il eſtoit, & le peu de moyens qu'il y avoit de pouvoir reſiſter, apres avoir encouragé ſes ſoldats, délibera d'affiner ſon ennemy par une telle ruſe: C'eſt qu'il fit choiſir environ deux mille bœufs, de ceux que l'on avoit pris au pillage, & leur fiſt attacher à chaque corne des flambeaux, ou des fagots de ſauls, & des javelles de ſerment, & ordonna à ceux qui en avoient la charge, que la nuit quand il leur hauſſeroit un ſigne en l'air, ils miſſent le feu à ces fagots, & chaſſaſſent les bœufs à l'encontre des coſtaux, vers

endroits que Fabius faisoit garder, pour luy empescher le passage. Ce qui fut fait & dés que les soldats Romains virent une telle bande de flambeaux, pensoient que ce fussent les ennemis, qui eussent déja gagné bien avant sur eux, & qu'ils les vinssent charger. Apprehension soudaine, qui leur fit abandonner la garde, & quitter la place à Annibal, qui menoit déja à grande force son armée pour s'emparer de ces détroits, puis se dégager : poursuivant sa pointe alla charger les Romains. Il y a infinis autres témoignages, lesquels pour brieveté, je couleray sous silence, puis que la raison nous enseigne, que tout ainsi que l'hõme, quelque fort & robuste qu'il soit, ne peut exploiter actes genereux, s'il n'est principalement guidé & gouverné par la raison. Autrement faudroit priser davantage la force des lyons, ours & autres bestes brutes, que celle des hommes : & pour encore plus clairement le verifier que telle est la verité, je representeray icy un Capitaine Espagnol, qui a par sa seule prudence aussi bien qu'Annibal, Marcellus, Cesar, Pelopide & autres Chevaliers martiaux exploité plusieurs magnifiques & émer-

veillables gestes belliqueux. Seulement avoit-il l'esprit & la langue à commandement, qui le fissent estimer, du reste de son corps il estoit tout paralytique. Et pour raison de cette paralysie il se faisoit porter coûtumierement à ses serviteurs en une chaire, ou marchoit dans une litiere. Quant aux ruses & finesses de guerre il ne cedoit à personne, comme il a fait paroistre par plusieurs expeditions, où il s'est si bien comporté, qu'il s'en est acquis une gloire à jamais perdurable. Ce que témoigne fort bien Antoine Vulpius par ces vers.

Quum semper vincas, totis licet artubus eger

Consilio, non vi, vincere, LEVA, doces.

Et sans doute, quelque impotent, maleficié & perclus de ses membres qu'il fust, si de petit compagnon & simple soldat qu'il estoit, s'est-il sans force ou adresse corporelle si bien avancé, que sur tous ses compagnons il s'est fait par plusieurs grandes victoires qu'il a obtenuës. Et sur toutes autres est memorable le recouvrement qu'il a fait de Pavie, pendant que Mon-

sieur de Lautrec estoit devant Naples. Il sceut si bien épier les commoditez, que de nuict, alors qu'on ne s'en doutoit point, il fit écheller cette ville par trois endroits, la prit d'assaut, & avant que les soldats à peine y pûssent prendre garde, il s'en rendit maître, prit prisonnier un fils de Ianus Fregose, & Pierre de Lungene, qui avoit la charge de la garder avec quatre cens chevaux & mille hommes de pied des Venitiens. Apres poursuivant sa pointe, il alla à Piagras, l'assiegea ; & enfin, sans avoir beaucoup attendu de coups d'artillerie, la mit sous la puissance de l'Empereur son Maistre. Icy je particulariserois, comme il se comporta en son gouvernement de Milan, si nos Histoires n'estoient pleines de repoulses qu'il a faites à l'encontre du Comte de Saint Paul, de Iacques de Medicis, & de tous ceux qui vouloient se bander contre le party des Imperialistes. Pour encourager ses soldats, & les rendre de plus en plus affectionnez à ses commandemens, il leur abandonnoit le pillage des villes & places que l'on prendroit : & par ce moyen les aiguillonnoit d'autant plus à

faire leur devoir, & à s'oppoſer aux forces des adverſaires. On le taxe de quatre choſes, d'ambition, de trop grande affection envers ſon Maiſtre, d'avarice & de coüardiſe. De nier qu'il ne fuſt fort convoiteux d'honneur, on ne peut, attendu que c'eſt l'habit, duquel ſont couſtumierement reveſtus telles gens, que ce vaillant Capitaine, qui euſt eſté reputé d'un cœur failly, & du tout baſanné, s'il n'euſt, comme l'on dit, eſté tranſpercé du deſir d'atteindre au point d'honneur. Si cela eſt à loüer ou à blâmer, ce n'eſt icy le lieu d'en pouvoir à plaiſir diſputer : je ſçay bien que ſans l'aiguillon de gloire & loüange pluſieurs, qui pour leurs genereux & heroïques faits ſont par tout celebrez, ne ſe fourreroient aux dangers la teſte baiſſée & virilement. De luy ſçavoir pareillement mauvais gré de l'ardeur, qu'il avoit à ſouſtenir le party de l'Empereur, ſe ſeroit luy faire tort. Car, ſans entrer à la cauſe de la guerre, qu'il menoit, il ne pouvoit, ou autrement, ſe fuſt-il montré laſche & déloyal, qu'il ne s'employaſt de tout ſon pouvoir à maintenir ſa querelle. Et de fait,

il avoit le plus souvent ces propos en sa bouche, qu'il ne falloit regarder à aucune chose pour aggrandir & conserver tant son honneur que la dignité de l'Empereur. Qu'en cela il ne se soit par trop licentié, on ne peut le revoquer en doute. Si pour avoir amassé quelque chose & l'avoir serré plus soigneusement qu'aucuns n'eussent voulu, on veut dire qu'il ait esté avaricieux, je m'y accorderay : mais qu'il ait ravy à autruy ce qu'il ne devoit, jamais on ne le pourra prouver. Reste la coüardise qu'on luy impose, parce qu'il se sauva en la journée de Ravennes. S'il falloit ainsi inferer, il faudroit accoupler en cette cordele le Vice-Roy & Cavagial, qui se sentans trop foibles, firent beaucoup mieux de se retirer, que de se mettre & le reste de leurs gens à la derniere épreuve & trop éminent danger de leur vie. Cela eût esté plûtost reputé à temerité qu'à hardiesse & vaillantise. Apres avoir exercé plusieurs actes de proüesses, cet heroïque Capitaine âgé de cinquante ans alla de vie à trépas l'an mil cinq cens trente-cinq, de dépit & regret qu'il eût d'avoir failly à l'entreprise de Marseil-

le, dont l'Empereur fut fort faſché, pour avoir perdu un ſi expert & fidele Lieutenant, comme eſtoit cet Eſpagnol, la mort duquel, encore que pluſieurs autres eſtiment que ce fuſt à cauſe de la peſte, découragea Charles Quint de pourſuivre plus avant le complot de Marſeille, qu'il penſoit déja tenir ſeurement, pour en avoir eu promeſſe du Marquis de Saluces.



ALBERT PIE, PRINCE DE CARPY.

ALBERT PIE, PRINCE DE CARPY.

CHAPITRE XVI.

POVR accompagner cette vive image du tres-vertueux Prince & Comte de Carpy, Albert Pie, laquelle t'eſt icy repreſentée, l'ayant tiré de ſa ſepulture, élevée en cuivre dedans le Temple des Cordeliers de Paris, deux ans auparavant qu'il fuſt brûlé, j'oſeray, à juſte occaſion, le mettre au nombre des exemples de ceux qui ont couru les traverſes de la diverſe fortune, laquelle ſe plaiſt tantoſt à exalter, tantoſt à abbaiſſer les actions mondaines, afin que les hommes mortels reſolus en cette perſuaſion & connoiſſance de ſa mutabilité & inconſtance, apprennent

& considerent, que bien souvent la vertu & prudence sont contraintes faire joug & caller la voile aux flots orageux & circonvalation de la fortune. Il nasquit de nobles parens, & estoit issu de de race tres-ancienne, laquelle de pere en fils a tenu par longue succession la Principauté de Carpy, ville située en la vallée de Montirone, anciennement appellée *Campi Nacri*, combien qu'auparavant elle eût tenu le gouvernement & domination de Mutine. Dés sa jeunesse, au milieu des delices & affluence des biens & honneurs, il appliqua son esprit à l'estude des bonnes lettres & sciences tant divines qu'humaines, soigneux aussi d'apprendre les bonnes & vertueuses mœurs. Il fut d'une haute & bien composée stature de corps, puissant de nerfs, & propre à manier les armes, d'un esprit vif & subtil, d'un courage grand, incomparable & d'affaires d'importance. Nulle science, tant difficile fut-elle, nulle gentillesse & art se peut presenter à son esprit, que facilement il n'en eust parfaite intelligence & asseurée connoissance. Car il estoit tres-prompt à comprendre d'un jugement rassis &

temperé, admirable à tous, pour sa tres-heureuse memoire, doüé d'une si éloquente grace de parler, qu'en toutes disputes & compagnie où luy fust demandé son advis & opinion, soit qu'il fust émeu de courroux & de haine, ou moderé, il pouvoit gagner l'affection des assistans, & leur persuader toutes choses par son éloquence affectée. Perfections, certes, tres-loüables aux grands Seigneurs, qui aiment les vertus, & au contraire honteuses & blasmables à ceux qui les rejettent & demeurent du tout ignorans. Par sa prudence singuliere & bonté il s'acquist la grace & faveur des plus grands Rois & Empereurs du monde: sçavoir, de François premier du nom Roy de France, & Charles cinquiéme Empereur des Romains: joint qu'en un conseil se trouvoient peu de personnes semblables à luy, pour resoudre promptement un affaire d'importance. Il estoit vaillant au fait de la guerre, & en temps de paix gracieux & accort. Sous quatre pu ssans Rois, & autant de Papes il a eu charge d'Ambassade, de laquelle il s'est si loyalement, prudemment & diligemment

acquitté, qu'il s'agist une grande reputation. Mais tout ainsi que de son temps la dissension irreconciliable & occulte animosité des Rois & Princes fut cause de plusieurs troubles & guerres, estant contraint de prendre le party des uns ou des autres, il estima pour le meilleur choisir & suivre la partie de ceux ausquels Alphonse d'Est Marquis de Ferrare estoit ennemy, avec lequel dés long-temps il avoit contention sur la possession de ses biens paternels. Donc en la compagnie de Christophe d'York, Cardinal Anglois, Ambassadeur de son Roy Henry, & de Hierosme Viche Ambassadeur du Roy des Espagnes; cet Albert, au nom de l'Empereur, & en son propre nom, pour avoir esté dénué & chassé de Mutine signifia la guerre audit Alphonse & aux François, desquels estoit chef un Seigneur d'Amboise. Mais une fortune succedant & favorisant aux affaires d'Alphonse plûtost qu'à la vertu & prudence d'Albert Pie, fut cause que parmy le trouble des Rois & publiques calamitez, Pie se trouva embroüillé, dénué & dépossedé de ses biens. Car le Pape Clement septiéme ayant esté pris

captif par les Capitaines de Charles de Bourbon, tué au ſac de Rome, Albert Comte de Carpy, lors eſtant prés Clement, & mis en liberté ſe retira en France, où eſtant arrivé, il entendit que l'Empereur par ſon authorité & jugement l'avoit dépoüillé de la Principauté en faveur de ſes adverſaires. Or pour comble de malheur & affliction, il eſtoit ordinairement tourmenté des gouttes, qu'il ſupportoit en grande douleur, mais peu luy continua cette patience Chreſtienne : Car la contagion moiſſonnant le peuple dedans Paris, il ne s'en pût ſauver ny garentir. Il mourut donc à Paris, non fort âgé, toûjours eſperant par le moyen des armées Françoiſes eſtre remis en ſon patrimoine. C'eſt celuy lequel devant que de mourir, commanda & voulut eſtre vétu de l'habit de Cordelier, mourir dedans, & eſtre enterré, croyant que ſous l'habit monachal il y avoit quelque vertu cachée pour ſauver les hommes, ce qui donna occaſion à Clement Marot, qui vivoit de ſon temps de le brocarder, diſant qu'il ſe fiſt Moine apres ſa mort. Le Cardinal Rodolphe Pie ſon neveu de par ſon frere, lequel peu

de temps apres, le Pape Paul pour sa prudence, vertu & authorité avoit receu au nombre des Cardinaux, en memoire de son Oncle, fit élever un sepulchre & statuë de cuivre, qui se voit encores aujourd'huy au Convent des Cordeliers, toutefois beaucoup endommagée de l'ardeur du feu, principalement l'or duquel elle estoit dorée, & contre ledit sepulcre sont ces mots écrits:

ALBERTO DE SABAVDIA CARPENSIVM PRINCIPI, FRANCISCI REGIS FORTVNAM SEQVVTO, QVEM PRVDENTIA CLARISSIMVM REDDIDIT, DOCTRINA FECIT IMMORTALEM, ET VERA PIETAS CÆLO INSERVIT VIX. ANNOS. XLV.

C'est à dire, *A Albert Pie de Savoye, Prince de Carpy, qui suivit la fortune du Roy Francois. Lequel sa prudence a rendu tres-renommé, sa doctrine a immortalisé, & sa vraye pieté a rangé au Ciel, a peine aagé de cinquante-cinq ans.*

Mais il s'estoit bien auparavant

dreſſé un plus durable, excellent & digne monument, lors que refutant les opinions de Luther, il prouve les poincts de noſtre foy, & auſſi éloquemment que gravement il contredit aux opinions particulieres, qu'Eraſme, non conſtant en la foy, avoit ſemées en quelques ſiens Opuſcules. Le livre eſt imprimé à Paris par Badius l'an mil cinq cens trente-un, auquel an il deceda, ſur le trépas duquel & impreſſion de ſes œuvres fut composé alors ce diſtique.

Hos tibi cana fides PIVS ægris flatibus hymnos
Hæc ſibi, ceu moriens, iuſta canebat Olor.

Autre diſtique ſur luy-meſme.

Dignus honore PIVS quiſquis proſequutus Eraſmum,
Interiore PIVS fervet amore Dei.

Ce genereux Prince pour faire preuve de ſa vertu choiſit cet Eraſme, auquel à la verité on ne peut dérober cet honneur, qu'il ne fut l'homme doüé dautant de graces & perfections que nul autre de ſon âge, mais auſſi ſe faiſoit-il accroire pluſieurs choſes qui eſtoient de ſi

mauvais gouſt à l'appetit du Comte de Carpy, qui ſe mit à le rembarrer: d'autre coſté Eraſmé ne le laiſſoit ſans recharge aſſez vive, comme pourront voir ceux qui daigneront prendre plaiſir de lire l'Epiſtre Parenetique de noſtre Albert à ſon Hollandois, & la réponſe que reciproquement par dupliques & tripliques qu'ils ſe ſont faits. Il a composé pluſieurs autres Livres, qui ſont, Des Moines, Des Ceremonies de l'Egliſe, du Parement des Temples, de l'Adoration des Images, du Service & Veneration des Saints, des nouveaux Theologiens, de l'authorité des Eſcritures, du Myſtere de la Trinité, des Charges des Eveſques, de la Primauté de S. Pierre, des Traditions Humaines, du Vœu de Continence, de la Virginité & Celibat, du Mariage, de la Confeſſion Sacramentale, de la Guerre, & du droict d'icelle, du Serment & Menſonge, & pluſieurs autres, qu'il ſeroit trop long & ennuyeux de ſpecifier icy. La lecture pourra aiſément deſſiller les yeux d'ignorance de ceux qui ſeront ſi bien adviſez que s'ébattre à leur lecture.

PHILIPPES



PHILIPPES DE VILLIERS,
D.er GRAND M.re DE RHODES

PHILIPPES DE VILLIERS, DERNIER GRAND MAISTRE DE RHODES.

CHAPITRE XVII.

POVR entendre l'origine & premiere inſtitution de l'Ordre des Chevaliers de Saint Iean de Ieruſalem, composé des trois Eſtats de Religieux, qui repreſentent l'Egliſe, obligez aux vœux de pauvreté, & font le ſervice ordinaire de Chevaliers, qui repreſentent la Nobleſſe & des ſervans d'armes, qui repreſentent le tiers Eſtat; il faut noter que quelques marchands Melphitains du Royaume de Naples, ou ſelon les autres, Iean Hyrcane, fils de Simeon, fon-

derent, & firent bastir un Hospital à Hierusalem, pour y retirer les pauvres Chrestiens Pelerins qui y alloient de toutes parts de la Chrestienté en voyage: Auquel ils establirent & fonderent des Moines pour les servir. Depuis, comme les Rois de Hierusalem se virent oppressez de la guerre que leur faisoient le Souldan, les Turcs & autres Infideles, desquels les forces augmentoient de jour en jour, de façon qu'il estoit tres-mal-aisé de pouvoir plus longuement resister à de si puissans ennemis, ils adviserent avec le Conseil de tous les autres Princes Chrestiens, qui avoient fait le voyage d'outre-mer, pour tirer quelque bon secours, de dresser & establir quatre Ordres militaires, comme Saintes Confrairies & Compagnies de gens-d'armes: & à chacune ils donnerent un nom & titre des plus fameuses & devotes Eglises de Hierusalem. Ayans par cette œuvre digne & excellente certaine confiance, que ce titre Saint & Religieux augmenteroit & aiguillonneroit davantage l'affection de bien faire à ces Compagnies, & les obligeroit dautant plus à mieux faire leur devoir, & vivre sous plus étroite

discipline militaire, comme certainement les Romains, autant, sinon plus religieux que nation de la terre, ont toûjours estimé que le Sacrement militaire estoit le vray & necessaire moyen pour regler les gens de guerre. Ils établirent donc ces quatre Ordres, c'est à sçavoir les Chevaliers de Saint Iean, les Teutoniques, les Templiers, & les Chevaliers du Sepulchre, ausquels les Rois donnerent les titres de l'Hospital de Saint Iean, qui est celuy qui avoit esté dressé par ces marchans Melphitans : de l'Eglise de Sainte Marie, dont ont esté appellez les Teutoniques Marians, du Temple & du Sepulchre ou Latins, qui eurent pour premier Grand Maistre & Gouverneur un grand Seigneur François nommé Arthus : du Temple & du Sepulchre. En l'Eglise de Sainte Marie, on tient que l'Empereur Charles le Grand, apres qu'il eust delivré les pauvres Chrestiens de l'oppression du Souldan d'Egypte, donna l'Ordre de Chevalerie du Saint Sepulchre à tous ceux qui l'avoient accompagné à ce voyage d'outre-mer, l'an de salut huit cens & dix, & les honora de plusieurs privileges, dignitez

& prerogatives. Ce qui n'est fort difficile à croire, attendu que (comme j'ay remarqué cy-dessus en la vie de cet Empereur Charles) il n'est point couché, au moins que j'aye pû voir, aux registres anciens, qui sont à Hierusalem, des Empereurs, Rois, Princes & Grands Seigneurs, qui avoient fait le voyage de la Terre-Sainte. A chacune de ses quatre Compagnies, on ordonna un Capitaine General, & furent appellez Grands-Maistres. Or avant que je parle du devoir, qu'ils ont fait à la Chrestienté, je suis d'avis de dire icy en peu de mots quel est le Formulaire de la reception des Cheualiers du Saint Sepulchre, quelques oraisons dites, le Chevalier, qui doit estre receu, se prosterne à genoux devant le Gardien, qui l'interroge de ces poincts, à sçavoir, s'il est de noble race, ayant moyen de vivre & s'entretenir de ses biens & revenus, sans trafic; & finalement s'il est affectionné à l'Eglise Chrestienne, pour garder les charges & conditions du serment, accoustumé d'estre presté par tous les Chevaliers du Saint Sepulchre. Premierement d'ouïr Messe tous les jours en devotion s'il est possi-

ble, & que la commodité s'y preſente. Secondement, quand il ſera beſoin d'expoſer ſes biens & vies lors & quand la guerre ſera declarée univerſellement contre les Infideles, meſme d'y envoyer homme exprés, ſi en propre perſonne il ne peut luy-meſme s'y trouver. En troiſiéme lieu, d'étendre toutes ſes forces & pouvoir, pour défendre & maintenir l'Egliſe de Dieu des perſecutions de ceux qui ſe banderont à l'encontre d'icelle. En quatriéme lieu, de ne ſe lier à guerres injuſtes, gages & gains illicites, ou d'entrer au deüil, ſi ce n'eſtoit pour exercice militaire. En cinquiéme lieu, de procurer la paix entre les Chreſtiens, défendre & accroiſtre la Republique, défendre les veuves & orphelins : ſe retirer de juremens execrables, parjures, blaſphemes, rapines, uſures, ſacrileges, meurtres, yvrogneries, lieux ſuſpects, perſonnes infames & des vices de charnalité, & ſe rendre devant le Createur autant irreprehenſible que faire ſe pourra. Apres que ces articles ſont propoſez, le Chevalier répond, qu'il eſt iſſu de noble & ancienne race, & qu'il a dequoy ſe paſſer des moyens qu'il a. Ces ſolemnitez para-

chevées & acquittées, le Gardien le reçoit au nombre des Chevaliers du Saint Sepulchre, suivant les ceremonies qu'icy je passeray sous silence, crainte d'estre trop long. Donc reprenant le propos, duquel nous a éloigné cette extravagante digression les Gouverneurs de ces quatre Compagnies sont appellez Grands-Maistres, lesquels depuis leur Institution firent un tel devoir à la guerre & exploits militaires, qu'ils s'acquirent bien-tost apres la principale gloire de toutes les victoires, que les Chrestiens eurent contre les Infideles. Qui fut cause que les Rois donnerent à ces Grands Maistres les plus honnorables degrez & charges, tant aux affaires de Conseil, que de la guerre. Mais depuis que les Rois & tous les Chrestiens furent contraints d'abandonner & quitter Ierusalem & toute la Terre Sainte aux soldats victorieux, la race des Rois fut éteinte avec la Royauté, les quatre Ordres militaires se retirerẽt avec leurs Grands-Maistres aux païs de la Chrestienté, où la pieté & devotion des Princes & des peuples leur avoient donné des biens & des commoditez : comme les Marians ou Teutoniques en Allema-

gne : où ils entreprirent la guerre contre les Tartares & Infideles, qui menaçoient l'Allemagne & de la Chrestienté. Quant aux Chevaliers de Saint Iean de Hierusalem, ils se retirerent aussi en Chrestienté, & estans déja arrivez à Naples, ils trouverent les Rhodiots, qui estoient venus implorer le secours des Potentats Chrestiens. Par eux ils eurent advis certain, que les Turcs Infideles avoient conquis conquis l'Isle de Rhodes, avec six autres en l Archipel sur l'Empereur de Grece, pour lors tant embroüillé de guerres civiles, qu'il n'avoit moyen du monde de les pouvoir secourir & moins recouvrer les Isles conquises sur eux par les Infideles. Qui fut occasion que le Seigneur Guillaume de Villaret, Grand Maistre de l'Ordre de S. Iean de Hierusalem, François de nation, grand Zelateur de la Chrestienté, se voyant encores une bonne & grande compagnie de Chevaliers tous braves, vaillans, des plus vieux & aguerris soldats, avec quelques secours de gés & de navires que le Roy de Naples luy bailla, persuadé dudit Roy, du Pape & autres Potentats, entreprit courageusement de les aller secourir, ayant en-

cores deux ou trois Chasteaux dans l'Isle à sa devotion. Au moyen desquels par la grace de Dieu il sceut conduire ses desseins avec tel heur & felicité, qu'apres avoir fait la guerre deux ans, il conquist sur les Infideles toute l'Isle de Rhodes (& pour ce les siens furent dits Rhodiens) & les six autres Isles de l'Archipel, lesquelles les successeurs Grands Maistres ont prudemment & heureusement gardées & gouvernées par l'espace de deux cens ans ou environ, avec toute authorité souveraine, les reconnoissans de Dieu & de l'épée. Et c'est la vraye Histoire, tant de la source & origine de ces quatre Ordres militaires, qu'aussi des moyens par lesquels Rhodes revint en la puissance des Chrestiens & sous l'authorité du Grand-Maistre de Hierusalem. Ce qui n'a pas esté bien consideré par le docte Vadian, qui écrit que le Roy Godefroy les secourut, & leur donna cette Isle de Rhodes, apres l'avoir conquise. Cela est fort mal entendu à luy & à tous autres qui l'ont voulu maintenir, veu qu'on void plus clair que le jour, qu'il n'y avoit en ce temps de Roy Latin en Hierusalem, & que ce Godefroy y

estoit mort deux cens un an auparavant que les Hospitaliers missent pied en l'Isle, comme on void par la supputation des temps, si ce n'est qu'on voulust reculer en arriere, & parler de Geofroy de Lusignan. Vous avez eu depuis cent ans en ça d'excellens personnages Grands-Maistres de Rhodes, qui ont vaillamment & Chrestiennement resisté à la fureur & rage des Ottomans, ont servy un long-temps d'effroy aux Mammelus d'Egypte & de Bude, aux Turcs, ayans déja empieté la Grece, ainsi que pourront faire foy les Cariens, Lyciens & Chypriots, qui ont esté preservez, garentis & delivrez de la servitude & captivité des Infideles. Entr'autres un nommé Pierre d'Ambusson, qui commandoit en cette Isle : issu d'une maison fort signalée en France, lequel ayant affaire à un fin, rusé & puissant ennemy, tel qu'estoit Mahemet second du nom, aussi par ses ruses, adresse & prudence il empescha si bien les desseins de cet adversaire de pieté, qu'avec une petite poignée de gens il tint si bon dans la ville, qu'à sa barbe elle fut fortifiée, remparée, flanquée, fossoyée & envitaillée de ce qui

luy sembloit estre necessaire, pour faire la perterrade à Mahemet, qui fit livrer plusieurs assauts & ennuys à ces pauvres Rhodiots. Mais la principale honte, perte & défaite luy tomba sur le nez. Ce fut ce Grand-Maistre qui repoussa fort vaillamment Bajazeth & Selim, lequel avoit un frere nommé Zizime, qui se retira à la misericorde des Chevaliers, estant poursuivy de ses freres pour le faire mourir, lequel Zizime, ayant receu le Saint Baptesme, écrivit deux tres-beaux livres. Le premier intitulé, l'abus du Seducteur Prophete Mahemet. Le second est l'histoire des Scythes & vie des Turcs, desquels ils sont descendus, qui depuis ont esté traduits de langue Turque en la Grecque vulgaire, & les ay veu entre les mains de l'Evesque de Rhodes, nommé Valentin, natif de Samos. Or pour revenir à la prise, il faut sçavoir que la mort de Fabrice Carectan, Italien, Grand-Maistre de l'Ordre des Chevaliers Croisez, survint environ l'an mil cinq cens dix-sept, & non mil cinq cens vingt-sept, comme veut Munster (lequel est mesme reformé par son refondeur, au ving-sixiéme chapitre du

secõd Tome de sa Cosmographie, quand il dit, que Philippes de Villiers fut receu pour successeur l'an mil cinq cens & vingt, auquel il feint sa mort) qu'apres le deceds du Grand-Maistre Carectan, Philippes de Villiers, issu de l'Isle Adam en France, luy succeda, & perdit la ville l'an mil cinq cens vingt-deux, ainsi que nous monstrerons plus distinctement. Donc si-tost que Solyman fut Empereur de Grece, & eust pris Bellegrade en Hongrie, il fit une armée navale, par le conseil & advis de ses quatre Bacchas (qu'ils appellent entr'eux *Vesir-baccha*, c'est à dire, Cõseiller *Baccha*, *Bach*, en leur langue signifie chef ou teste) & du *Mophthy*, qui est comme leur Pape, pere, protecteur & declarateur de leurs loix, ensemble du *Nassangibassy*, qui est le Chancelier du Grand Seigneur, où fut par tel conseil conclu que Solyman mesme iroit en propre personne, & s'acheminerоit à Rhodes pour y aller recevoir la possession & Seigneurie. Ce qui donna bien à penser au Grand Maistre, lequel connoissant qu'il avoit la guerre sur les bras, il fut question de faire provisions, & envoyer lettres au Pape, aux Rois &

Potentats de la Chrestienté, mais ce fut en vain, dautant que les Princes Chrestiens prenoient plus de plaisir de s'entre-miner l'un l'autre, que de se joindre ensemble pour abbattre les cornes de leur commun adversaire. Ce qui donna plus d'affaire à ce Grand Maistre, fut que le Turc luy fit entendre qu'il vouloit avoir l'Isle Rhodienne. Ce bon Pere, Protecteur de son Ordre, sçachant que de Dieu seul dépendoit le salut, sauve-garde, protection & défense de leur Ville & de leurs vies, fit faire une procession generale pour recevoir l'ennemy. Apres laquelle fut adverty, qu'un nommé André de Merail Portugais, Chevalier dudit Ordre, vouloit trahir la ville, & la rendre entre les mains de l'Infidele, dautant qu'il n'avoit esté preferé en l'élection de Grand-Maistre au Seigneur de Villiers. La trahison découverte, il fut incontinent mis à mort. Cependant le Turc approcha ses forces si prés, qu'il se trouva sur le terroir Rhodien, & incōtinent dépescha son *Beglerbey*, qui est le Capitaine general de la marine au Grād Maistre le défier, & pousser les Rhodiots, ou de quitter l'Isle, & s'en aller avec

tous leurs biens, armes & joyaux là où bon leur sembleroit, ou la tenir de luy, & luy en faire l'hommage, sans qu'il demanda aucun tribut d'eux, ou qu'il voulut les empescher en leur religion & façon de vivre. Et là où ils refuseroient ce party, deslors leur denonçoit une guerre la plus cruelle que mortel adversaire puisse faire à son ennemy. Ce vertueux & magnanime Philippes de Villiers tint peu de compte de telle bravade Turquesque, mais il prit matiere de se preparer de plus grande gayeté de cœur qu'auparavant à repousser & soûtenir le choc Mahometan. Or estoit le camp ennemy de deux cens mil hommes, six canons, pierriers de bronze, lesquels depuis j'ay veu à Constantinople, chassans la pierre de trois pieds & demy de tour en rondeur, & quarante-deux autres grosses pieces de fonte, & quelques autres plus moyennes, avec diverses sortes de machines de guerre. Ce qui estoit conduit par un *Topgibassi*, Capitaine de l'artillerie, car *Top*, en leur langue signifie canon. Je laisse à part les assauts, batteries, mines, contre-mines & toutes autres choses, desquelles l'homme se peut aviser pour as-

saillir ou pour se defendre, veu que rien n'y fût épargné d'un costé ny d'autre. De la part de ceux du Seigneur de Villiers il n'y eut espece d'engin à feu oubliée, & n'y manquoient pots, grenades, traits, arbalestes, lances à feu, cercles, oranges, pelottes & carreaux à feu. Mais tout cela n'estoit que prolongement de la misere de Philippes de Villiers & pour les siens assiegez, qui ne sceurent obtenir aucun secours des Princes Chrestiens. A la fin le grand Maistre ayant perdu plusieurs de ses Chefs, & luy blessé de plusieurs coups, qu'il avoit receus, la ville estant toute foudroyée de canonades, les munitions leur estant faillies, le peuple contraignit le grand Maistre & Chevaliers d'accepter les conditions que le Turc avoit presenté. Donc finalement la paix fut accordée, & la ville renduë par le sieur de l'Isle Adam, Chevaliers & Rhodiots au Turc. Lequel en fit dépescher patentes signées tant pour les uns que pour les autres, & la ville fut renduë, ayant esté le siege devant prés de neuf mois, le jour de la Nativité de Nostre-Seigneur. Auquel jour & à mesme heure que les Turcs entrerent à Rhodes, le

Pape Adrien allant alors à la procession generale qui se faisoit à la Chapelle Papale, suivant l'ancienne coûtume, incontinent qu'il fut entré, cheut une grosse pierre de marbre du haut de la Chapelle, qui tua le Capitaine de la garde des Suisses en la presence du Pape & des Cardinaux. En ce mesme temps il arriva plusieurs autres prodiges, lesquels je me deporte de proposer, encore qu'ils semblent estre dignes qu'on les declare, puisqu'ils ont esté avantcoureurs & asseurez temoins du piteux desastre qui menaçoit la Chrestienté par la perte d'une place si importante qu'estoit Rhodes. Or retournant à mon propos, toutes choses asseurées d'une part & d'autre, *Achmeth Bacha*, vint querir le Seigneur de l'Isle-Adam, & luy fit entendre que le Grand Seigneur desiroit de le voir & parler à luy. Ce venerable vieillard, duquel je vous represente icy le portrait, tel qu'il a esté pris en sa Chapelle du Temple à Paris, & tel qu'il se fit tirer un an devant mourir, qui voyoit bien que c'estoit un commandement auquel il ne falloit faire le retif, y alla peu accompagné & vestu de deüil. Dés que le Turc le vit, ne pût

tenir son cœur, qu'il ne tomba en tristesse. Le grand Maistre de son costé s'approcha la larme à l'œil, & s'abaissa les genoux à terre, pour luy faire la reverence & luy baiser la main. Soliman courtois & affable le leva, luy faisãt dire par le Truchement que c'estoient choses humaines & ordinaires aux grands Seigneurs, que de conquerir & perdre villes & seigneuries. Que ce qu'il en avoit fait n'estoit point tant pour haine qu'il eut à luy & au nom Chrestien, comme pour donner seureté aux siens voyageans de Grece en Egypte, Afrique, Asie & en ses Isles Cyclades, lesquels estoient grandement inquietez par les Chevaliers Rhodiens. Luy offrant au reste grands dons, presens & estats, s'il vouloit demeurer à son service. Il n'y eut fard, emmiellement ou persuasion qui sembla propre à Solyman pour chatoüiller l'oreille de ce grand Maistre qu'il ne fist, jusques à exaggerer le peu de devoir qu'avoient fait les Princes Chrestiens à secourir les Rhodiens assiegez. Presumant, que veu qu'ils n'avoient tenu compte de luy durant le siege, qu'il seroit induit à les laisser & se retirer du costé de Solyman, qui luy promettoit

promettoit beaucoup. Mais ce magnanime chef des Croiſez s'excuſa ſur l'infirmité de ſon âge, telle que le Turc n'en eut eu ſceu tirer grand ſervice. Auquel tout net il declara, qu'il aimoit mieux mourir ſous la rigueur de la captivité, que de faire banqueroute au devoir de la Chreſtienté, au ſerment de la Croiſade & à l'integrité du nom François dont il eſtoit extrait. Ce vainqueur prit ſi grand plaiſir aux paroles de ſon priſonnier, qu'il luy permit ſon retour à Rhodes, luy fit tout plain de courtoiſies, & donna à chacun de ceux de la ſuite de ce grand Maiſtre une robe d'écarlate. Apres quelque temps il alla voir juſqu'au logis de ce digne Seigneur lequel ſe preparoit pour s'en retourner: ce que ce ruſé Solyman découvrit, & par ce joüant au double, delibera de luy en preſter d'une. Partant luy fit dreſſer embuſcade ſous la charge d'Ortogut, qui y perdit ſes peines, parce que la tempeſte tracaſſa tellement & les uns & les autres, que le corſaire Ortogut, apres avoir eſté long-temps ſur les attentes, penſant attraper les Chreſtiens, fut contraint s'en retourner, ayant appris qu'ils eſtoient arrivez à bon port juſ-

ques en Candie. Où noſtre Philippes fut fort bien receu, comme à Sicile & à Rome, où le Pape Adrien luy fit fort bon & honorable accueil, & donna la Cité de Viterbe pour la retraite des Chevaliers, ils ſe tinrent là juſqu'à ce que l'Empereur Charles V. du nom, les inveſtit de la ſeigneurie de l'Iſle de Malthe. Ce grand Maiſtre ayant là arreſté les courſes des ſiens, mourut le 21. jour du mois d'Août, en l'an 1534. & de ſon âge 75. ayant pour la defenſe de la Foy porté les armes 40. ans, & eſté Chef de cet ordre treize ans ſix mois & huit jours. Il eut pour ſon ſucceſſeur ſon Maiſtre d'Hôtel Pierrin du Pont, Commandeur de ſainte Euphemie, pour lors demeurant en Calabre. Or puiſque le diſcours de la vie de ce grand Maiſtre nous a mené juſques au declin de cet ordre en la ville de Rhodes, il ne ſera point impertinent de faire ſur la fin de cette hiſtoire la ſupputation du temps que ces Chevaliers croiſez ont tenu cette Iſle, qui eſt telle, que ſous la conduite du grand Maiſtre Guillaume de Villaret, l'année de ſalut 1308. environ la my-Août ces Croiſez mirent le pied par force dans cette Iſle de Rhodes, la-

quelle ils ont tenu avec les Islettes qui l'avoisinent jusqu'en l'année 1522. en laquelle elle fut renduë à Solyman : si bien qu'ils l'auroient tenu environ l'espace de 214. ans, avec telle felicité, que par leur moyen ils rendoient les Chrestiens paisibles possesseurs de ce qu'ils avoient le long de la mer, & en Grece & en la petite Asie. Ie n'ay pas voulu dire, qu'ils l'ayent tenu paisiblement, dautant qu'avec le nouveau Munster refondu j'eusse démenty la verité, qui nous montre que Mahomet II. du nom, en l'année 1479. s'attacha aux Rhodiens avec un nombre infiny d'hommes, & encore qu'il y perdit son temps, n'ayant rien sceu faire durant les trois mois qu'il y tint le siege, il leur donna bien des affaires. Déja auparavant le Souldan d'Egypte Abusac les molesta l'espace de cinq ans, tenant la ville presque sans cesse assiegée.


FRANÇOIS PISARRE.

FRANCOIS PISARRE.

CHAPITRE XVIII.

LA conqueste du nouveau monde est celebrée par plusieurs, qui se mirent seulement aux tresors, delices & precieux joyaux qui ont esté apportez de là. De ma part je signeray toûjours avec les autres, que cela rend telles conquestes grandement recommandables, mais aussi j'estime, que sans faire tort à ces tant renommez conquereurs, on ne doit attacher l'excellence de telles conquestes seulement à l'or, pierreries & richesses qui en ont esté tirées, mais qu'il faut y conjoindre ensemble la rareté des proüesses des Capitaines, qui ont hazardé leurs vies & honneurs, pour subjuguer & décou-

couvrir ces contrées inconnuës à nos peres Et à dire la verité, je trouve qu'une telle conjonction est fort seante, dautant que tout ainsi que la grande abondance d'or & opulence qui émailloit ces pays naturellement, n'a esté cherie & prisée par les Europeens, sinon deslors que l'odeur de leur or musqué a donné dans nostre flair : aussi la vaillance & heroïque magnanimité des Conquereurs fut demeurée ensevelie dans les vieilles masures d'oubly, si elle ne se fut tellement réveillée en ces pays, que l'Europe & les autres parties du monde sont embaumées de l'exhalation qui a esté engendrée par telles & si heureuses conquestes Ce n'est pas toutefois que je veüille dire que nos Europeens se soient habilitez par l'adresse des Americains, puisque je soûtiens au contraire que ces peuples ne leur ont servy que de carte, airain ou marbre, pour engraver l'immortelle memoire de leurs proüesses Et afin que je ne sorte point du sujet, où le present discours me retient, la hardiesse du courageux Pisarre (à vostre avis) si elle eut esté celebrée par tant de loüanges, si tant seulement il se fut accasé en Espagne : où je

ne feray point de doute, qu'il n'eut beau moyen de faire belle preuve de sa Noblesse, estant fils de ce tant renommé Gonzale Pisarre, qui fut Capitaine au Royaume de Navarre, quoy qu'aucuns ayent voulu se donner à entendre qu'il estoit son fils donné & illegitime, duquel il tint si peu de compte, qu'il l'envoya garder les pourceaux. Si advint (dit Hierosme Benzoni, apres quelques-uns, qui aussi mal advertis que luy, luy font tenir ce langage) un jour qu'une partie de ses pourceaux se perdit : de sorte qu'il n'osa plus retourner à la maison, & s'enfuit à Seville. De là il passa aux Indes avec le Capitaine Alphonse de Hoieda, qui s'en alloit Gouverneur en la Province d'Uraana. Si le conte n'est vray, la bourde est belle. Et m'ébahis comment le sieu Chauveton s'est laissé ainsi amuser à credit. Il pouvoit bien estimer que pour bien équipper la bourde, il falloit retrancher cette qualité de porcher. Mais laissans ces detracteurs, retournons à nostre Pisarre, l'entreprise duquel est bien autrement proposée par le mesme Autheur, qui remarque que Pisarre fit ligue & compagnie avec deux autres Espagnols,

demeurans en la ville de Panama, à sçavoir Diego d'Almagro, & un Prestre nommé Fernand de Luques. Dressent & équippent deux navires, sur lesquelles s'embarquerent Pizarre & d'Almagro, avec deux cens vingt soldats, l'an 1526. le Prestre demeura à la maison, & eussent mieux gagné les deux autres de faire de mesme, ils n'eussent pas esté étrillez dos & ventre, comme ils furent par les Indiens, qui les chargerent avec tout le renfort, qui de fois à autre leur fut envoyé de Panama. Ils furent si bien festoyez, qu'il n'y avoit que bien peu en la compagnie qui eussent envie d'en tâter davantage. De fait apres le departement d'Almagro, pour ramener nouvelles forces, Pizarre fut contraint par le commandement de Pierre de los Rios Gouverneur de Panama, de laisser retourner en Espagne ceux qui ne voudroient passer outre. Ce qu'il fit, & se trouva seul avec quatorze hommes à l'Isle du Cocq. Avec cette petite poignée de gens, tentant fortune, cinglerent l'espace de cinq cens mil, & décendirent en une terre du Peru, nommée Chira: où il n'y eut aucun de la compagnie qui y osast mettre le pied, fors un

un Candiot, qui découvrit de si grands tresors, que deslors Pisarre & ses gens mirent cœur en ventre encore mieux qu'auparavant. Cela fut cause que Pisarre retourna en Espagne, pour demander la conqueste & gouvernement du Peru, promettant d'augmenter de beaucoup les tresors & revenus de la couronne de Castille. Il obtint tout ce qu'il demandoit. Apres s'appresta, leva quelques soldats, & s'embarqua de là avec quatre de ses freres, à sçavoir Ferdinand, Gonzalle, Iean Pisarre, & Martin d'Alcantare. Ses compagnons n'eurent pas plustost éventé le dessein en Cour de Pisarre, qu'ils commencerent à s'entre-rechigner, & sur tout d'Almagro: qui fut toutefois à la fin appaisé par le Docteur Gama, qui radouba au mieux qu'il pût la sursaillie & fauxbon de Pisarre. Lequel secouru des forces de Dom Diego, s'embarqua avec cent cinquante soldats & force chevaux, vint moüiller à Colonchy, qui est un port de la Province de Guancanilichi. De là il passa en l'Isle de Puna, où il fit un pauvre eschec sur ces pauvres Indiens, quelque courtoisie qu'ils luy eussent sceu faire. Ceux de Tumbez

n'en eurent point de meilleur marché, il prit & pilla la ville, sur tout ce beau Temple du Soleil qui y eſtoit Atabalipa ſentant ces barbus entrez en ſon païs, commença à s'en mal edifier : il leur commanda de ſe retirer, ou on courroit ſur eux. Au contraire s'avançoient ils le plus qu'ils pouvoient, quelques comminations que ſceut reïterer ce miſerable Roy du Peru, & à la fin vinrent juſques devant Caſſiamalgue, où Atabalipa arriva avec grand triomphe & pompe tres-magnifique. Comme il fut arreſté au Palais, pour donner audience à un chacun, ſe preſenta un Religieux de la part de Piſarre, qui luy remontra le devoir qu'il devoit au Pape & pluſieurs autres chefs, que je tais pour brieveté. Il le rebroüa ſi ſauvagement, qu'incontinent les Eſpagnols lâcherent leurs artilleries, qui bourdonnerent de telle façon, que ces pauvres Indiens, qui eſtoient plus de vingt-cinq mil, étourdis du tonnerre & de l'henniſſement furibond des chevaux, ſe laiſſoient égorger, ſans faire reſiſtance que bien peu. François Piſarre fendant la preſſe, court droit à Atabalipa, qui eſtoit entouré de grand nombre d'In-

diens. On detailloit si dru cette foule, que le portoire d'Atabalipa commençoit déja fort à branler. Alors Pisarre s'avance, & tire ce miserable Roy par le bout de sa chemise, qu'il l'amene quant & quant. Avec lequel il convient de la rançon, qui fut payée & acquittée réellement : neantmoins contre la foy donnée (& en ce il est à tres-juste occasion par plusieurs, qui trouvent de fort mauvaise digestion qu'un Seigneur ou Capitaine fasse si peu d'estat de la parole qu'il aura jurée) le fit mourir, pour pouvoir plus aisément envahir ces pays. Ioint aussi qu'un chien qui est mort, ne mord ny ne jappe jamais. Apres la mort d'Atabalipa, il y en eut aucuns qui voulurent lever les cornes, & entr'autres Quisquis Capitaine general du defunt, mais ils n'eurent moyen de faire teste à Pisarre. Qui pensant se pomper en ces telles quelles victoires, trouva bien qui luy feroit tenir son eau. Ce fut le renouvellement de l'inimitié, qui avoit dés fort long-temps pris racine entre luy & Dom Diego Amalgro. Lequel ayant obtenu de l'Empereur Charles-le-

Quint, l'estat de Mareschal du Peru vouloit enjamber sur Pisarre, dont il s'en trouva mal, dautant qu'il falut qu'il quittât la partie, & si apres avoir raudé au pays de Chilé, qu'on supposoit estre tout garny d'écus, fallut qu'il laissast pour gage sa propre vie. Laquelle fut depuis mieux vengée que celle d'Atabalipa. Car Jean de Rada avec onze soldats bien dispos & deliberez de salarier François Pisarre (auquel son frere Ferdinand avoit quelque temps auparavant apporté nouvelles que l'Empereur luy avoit donné le titre de Marquis) des concussions & indignitez dont il oppressoit ceux qui estoient Almagristes, apres que ce Ferdinand eut fait étrangler & trancher la teste en prison à Dom Diego Almagro, qui seul l'avoit (comme l'on dit) rachepté du gibet; Passans au travers de la place, crioient, *vive le Roy, & meure le Tyran*. Puis se jetterent en la maison du Marquis Pisarre, où ils firent un terrible deluge de ceux qui vouloient empescher d'executer leur entreprise. Et à cette heure demeuroient le Capitaine François de Chiaves, qui gardoit l'entrée, le Docteur Valasques, Martin d'Alcanta-

ra frere aisné de Pisarre, & finalement nostre François Pisarre, qui apres avoir long-temps chamaillé, fut accablé des charges vives qu'on luy donnoit, & y en eut un entre les autres, qui n'ayant envie de guere le nourrir, luy jetta une estocade dans la gorge, dont il tomba roide & étendu par terre. Apres sa mort les Almagristes sortirent de là & éleverent Diego d'Almagro le fils au siege du Gouverneur de Peru, mais jusqu'à ce que l'Empereur y eut autrement pourveu. Qui avoient si bien enaigry tant les Perusiens que les Espagnols allencontre des Pisarriens, qu'il faisoit fort mal seur pour eux en ces païs-là. Partant Gonzale Pisarre se relegua doucement apres ses mines en la Province des Ciarches, où il faisoit assez bien ses affaires : Toutefois il en fut rappellé par ceux de Lima & autres conquerans du Peru, qui voyans les étranges deportemens de Blasco Nunez, qui avoit esté dépesché au Peru par l'Empereur l'an mil cinq cens quarante-quatre, unanimement prierent le Seigneur Gonzale de se declarer Gouverneur & Protecteur general du Peru. Ce qu'il ne pût leur refuser. Il leva des gens pour

s'oppoſer aux violences du Vice-Roy, & donna beaucoup d'affaires à ce Vice-Roy, qui par douceur ny par aigreur ne pût rien gagner ſur Piſarre. D'un coſté & d'autre ſe faiſoient des executions aux dépens des plus maladviſez, qui ſe laiſſoient attraper, meſmes le Vice-Roy Blaſco, pour gages, y laiſſa ſa vie à une lieuë de la ville de Quito, & fut tué par un eſclave du Licentiè Carvail, qui fut par ce moyen vengé de la mort du facteur ſon frere, lequel Blaſco avoit de colere dagué à Lima. Pour appaiſer ces troubles, l'Empereur depeſcha Pierre de la Gaſca en l'année mil cinq cens quarãte-ſix, avec deux Licentiez, Cienca & Rienterio. Ceux-cy ſceurent ſi bien joüer de la queuë du renard, ſe targuans au mieux qu'ils pouvoient de la peau du Lyon que Piſarre détruit avec ſes gens, fut pris par un Gentilhomme, nommé Villa-vicentio Sergent Major du camp de l'Empereur, puis remis entre les mains du Preſident Gaſca, qui apres luy avoir remontré de combien il s'eſtoit oublié, d'avoir levé les armes contre ſa Majeſté, le livra au Licentié Cianca, pour luy faire

son procez. Celuy-là le condamna comme traistre & criminel de leze Majesté, & le lendemain en executant le jugement donné allencontre de luy par ce Licentié, fut monté sur une mule bridée & seellée, les mains liées, & couvert d'une cappe, puis fut décapité à Cusco, & sa teste fut portée & attachée en la Cité des Rois sur un pillier de marbre, tout entouré de treillis de fer, avec cet écriteau, *C'est icy le chef du traistre Gonzale Pizarre.* Son corps fut ensevely en Cusco : & fut faite cette execution le neufiéme jour d'Avril mil cinq cens quarante-huit. Cela n'empesche point, que ce que j'ay dit au quatorziéme chapitre du vingt-deuxiéme Livre de ma Cosmographie ne demeure toûjours veritable, que Pizarre fuyant la fureur du Seigneur de Mendozze & autres Espagnols, perdit ses navires, dautant qu'encore que Dom Antoine de Mendozze n'ait esté envoyé en Mexico en titre & qualité de Vice-Roy que du temps de Ferdinand Cortez, & ait esté du depuis renvoyé pour gouverner le Peru, cela n'empesche point qu'il n'ait pû donner la chasse à ce Gonzale Pizarre,

dautant que si le Seigneur de Mendozze a esté Vice-Roy de Mexico en l'année mil cinq cens trente-neuf & és années suivantes, est-il hors de vray-semblance qu'il n'ait pû courir sur Pisarre, qui n'estoit point tellement attaché à ses mines, qu'il ne chercha toûjours proye nouvelle? Que si le discoureur du massacre qui fait d'aucuns François voyageans en la Floride eut eu de bonnes lunettes il n'eut fait l'illation cornuë, par laquelle il presume m'imposer quelque faux rapport. Mais peut-estre estime-il que je veüille dire que le Seigneur de Mendozze ait fait justicier Gonzale Pisarre: enquoy il se méprendra encore davantage, dautant que tout homme qui aura le cerveau bien rassis ne trouvera point que par les mots qui sont couchez dans le passage qu'il a extrait de ma Cosmographie, j'aye jamais entendu dire que Gonzale ait esté condamné par le Seigneur de Mendozze. De fait ces mots (*& qui fut exécuté avec le temps*) justifient assez que je n'ay voulu supposer que la prise de Pisarre soit escheuë au mesme temps qu'il fut chargé par le Seigneur de Mendozze, mais plûtost à veuë d'œil découvre-on que je ne

regardois à autre chose qu'à témoigner que Gonzale fut executé du temps de ce president Gasca. Encore est plus hardie l'impudence de ce nouveau discoureur, qui ayant, comme l'on dit, vescu toûjours le nez dans une bouteille, veut compasser à credit la distance des lieux, où je ne diray pas seulement, il ne donnera jamais atteinte en personne, mais peut-estre n'y penetra dans les cartes marines, desquelles il fait un si grand alleluya: Lesquelles s'il les eut bien veu, luy eussent appris que j'ay assez soigneusement observé quelle estoit l'et nduë tant de Mexico que du Peru, d'où s'il n'a la veuë par tr p troublée, il pourra découvrir qu'il s'est de beaucoup méconté de mettre d'entredeux entre le Peru plus de dou e cens lieuës. Ie ne daignerois le battre de ce, qu'aucuns ont si generalement amplifié les limites du Peru, qu'il pouvoit contenir de longueur quelques treize cens lieu s : Il ne fait que la particuliere description du Peru, qui au plus ne peut contenir que sept cens lieuës de longueur, comptant du Nord au midy, & cent de large, le prenant du Levant au Ponant, qui rabregera bien l'espace

qui est entre ces deux contrées. Mais afin que d'un coup je luy fasse toucher la lourde espaisse & grossiere absurdité où il s'est laissé glisser, je voudrois volontiers sçavoir de ce discoureur supposé à combien se peut rapporter l'espace, qui est entre cinq degrez jusques au vingtiéme, & alors il trouvera que puisqu à tout rompre c'est la distance qui est entre Mexico & Peru, qu'au plus ils ne sont éloignez trois cens cinquante lieuës l'un de l'autre, & par ainsi que la partie est bien enflée de chasser Mexico à douze cens lieuës du Peru. Ce que j'ay bien voulu icy dechifrer, pour montrer l'ignorance du personnage, qui quand ainsi seroit, & que son calcul ne fut faux ou fautif, n'auroit pas pource gain de cause : attendu que la consequence est fort cruë, de dire que je veüille faire que Gonzale Pizarre ait conquis Mexico, parce qu'il emporta des dépoüilles des Seigneurs Mexicains. Mais je vois bien ce que c'est, il fait son compte, que toute la conqueste qu'ont fait les Espagnols de ces pays, n'est que pour avoir butiné, comme aussi ceux qui ont mis en lumiere un petit Livret des tyrannies & cruautez per-

petrées par les Espagnols au nouveau monde, & supposent pour Autheur de ce livre Dom frere Barthelemy de las Casas ou Casans Espagnol de l'Ordre de saint Dominique, Evesque de la ville Royale de Chiappa, pour traducteur Iacques de Miggrode. Ce sont petits traits de fausseté, desquels se servent ceux qui craignans leur peau, n'oseroient sous leur nom faire entendre telles choses, & neantmoins font glisser ces impostures sous le nom de ceux qui ont raudé en ces pays-là, pour donner couleur, poids & authorité à telles ridicules niaiseries. Ie pourrois icy mettre en voye Hierosme Benzoni Milannois, lequel on fait gazoüiller, comme tesmoin oculaire des pays, où le pauvre homme jamais ne fut, & eut il eu bien affaire de raser tant de mers, joint que ce nom supposé a esté attiré d'un personnage, qui possible ne fut jamais: j'aime mieux retourner vers nos Espagnols, lesquels on delave tant, que le supposé las Casas fait porter parole à un certain Cacique, qu'il aime mieux aller en Enfer qu'en paradis, où on luy avoit dit qu'alloient les Espagnols decedez, afin de ne se trouver où telles gens seroient:

la cruauté deſquels on exaggere de telle façon, que ſelon la ſupputation qu'aucuns en ont fait, ils ont mis à mort plus de millions d'hommes, que jamais il n'y eut d'Eſpagnols, & détruit plus de pays que la Chreſtienté n'eſt grande trois fois. Ie ne fais point meſtier d'excuſer, pallier ou déguiſer les ſur-ſaillies qu'ont fait les Eſpagnols aux païs qu'ils ont conquis & nouvellement découverts, dautant que la verité me démentiroit, ſi je voulois dire autrement qu'ils ont tenu la voye la plus rigoureuſe. Mais que pour cela on doive tellement les clabauder, n'y a apparence. Meſme tout homme de bon jugement demeurera d'accord avec moy, que l'equité naturelle nous ſemond à repouſſer la violence par la force, puiſque l'on voit que les moindres animaux taſchent de ſe revanger, ſi on les veut offenſer, & partant que les Eſpagnols eſtans parmy une Nation farouche, rebelle, & qui n'avoit appris à s'humilier ſous le joug du Roy Catholique, ont eſté dans la neceſſité de ſe ſervir de la force pour faire plier ſous leurs loix ceux, qui trop reveſches vouloient tenir le col roide, & refuſoient d'obeyr au Roy.

Toutes les conqueſtes que firent les Romains & autres peuples, n'ont point eſté aſſaiſonnées d'une niaiſe felicité. La raiſon eſt, que pour donner la Loy à l'étrange, il falloit que les armes exploitaſſent ce que librement & de franche gayeté de cœur on ne pouvoit obtenir des peuples, qui ne ſe laiſſent volontiers ſubjuguer par douceur. Dautant que s'ils ont accouſtumé d'eſtre commandez & gouvernez, moyennant que ce ne ſoit par un Tyran, ou autre qui les gouverne mal & contre leur gré, il leur fâche de changer d'eſtat, pour la crainte qu'ils ont de tomber de fiévre en chaud mal. Que s'ils ne ſçavent ce que c'eſt d'obeïr, & qu'on leur vueille faire la Loy, l'affection, qui naturellement eſt emprainte au cœur de tous les hommes, les faiſoit ſortir hors des gonds de patience, lors que tant ny quant ils ſe voyent preſſez de faire quelque démarche, outre & par deſſus leur liberté ordinaire. Si donc les Eſpagnols ont eu affaire (comme telle eſt la verité) à gens indemptez, & qui n'avoient point ouy parler de la Loy, à laquelle ils ont eſté ſoûmis, c'eſt pourquoy on trouve mauvais qu'ils les ayent un peu plus rude-

ment chatoüillé qu'ils n'eussent desiré? Mais posé le cas que les Espagnols ayent encore plus asprement ravagé sur ces peuples découverts, le bien qu'ils leur ont fait recompense la perte dont ils pourroient les avoir endommagez. On sçait fort bien que la Sodomie, Idolatrie, & autres énormes impietez, avoiét la vogue en ces quartiers-là, avant que les Espagnols y eussent mis le pied. Aujourd'huy par la grace de Dieu, la lumiere de la Chrestienté qui y est parvenuë par leur moyen & ministere, a chassé telles & si pernicieuses corruptions, qui estoient suffisantes pour faire engouffrer au fonds des Enfers ces pauvres Barbares, qui indifferemment se veautroient en ces horreurs. De maniere que quand ric à ric on voudroit balancer les maux que les Espagnols ont fait en ce nouveau Monde, avec les biens qu'ils y ont apporté le juste bilan du profit emportera toûjours le costé des ennuys & traverses qu'ont receu ces Terre-Neuviers. Cela, dis-je, pour contenter le Lecteur aisé à persuader, non pas ceux qui ont toûjours dequoy contre-roller, & qui n'ont pû se tenir de me payer sur ces

allegations de telles repliques. Encore (disent-ils) que les Espagnols ayent servy pour éclairer ces pauvres Barbares, pourtant ne leur estoit permis d'user de telles & si violentes insolences. En apres ils se mocquent de ce que je dis, que par leur arrivée la Sodomie, Idolatrie & autres execrations ont esté bannies hors ces païs: parce (disent-ils) qu'ils ont fait Terre-nouvelle, & nouveaux habitans, apres avoir ou exterminé ceux qui y estoient les premiers campez & habituez, ou si bien matté, qu'ils ne peuvent respirer que par l'organe des Espagnols. Mais cela est fonder un procés sur la morsure d'une puce (comme l'on dit) & ne prendre garde au principal, dautant que quand bien il ne faudroit que parler naturellement & juger selon la raison humaine, les cruautez desquelles ces Barbares ont martyrisé les pauvres Espagnols suffisoient assez pour les en-aigrir davantage. Là-dessus je sçay bien, qu'on me dira, que si les Espagnols ne fussent allé chercher mornifle, ils ne l'eussent receu, mais aussi on ne me niera pas qu'il est loisible, par l'equité naturelle, mesmement de

montrer les dents à ceux qui nous veulent mordre, & que la méconnoiſſance a eſté grande en ces barbares de s'eſtre ainſi cruellement porté à l'endroit des Eſpagnols, veu le grand bien qu'ils leur portoient, qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les richeſſes qu'ils ont peu tirer de ces païs, quand meſme elles ſeroient cinq cens millions de fois centuplées. Ces diſcours ſembleront étranges à ceux, qui mal inſtruits, ſe donnent volontiers à entendre, que ce que les autres font, n'eſt jamais bien-fait, & que ce qu'ils font, quoy que ce ſoit fort mal à propos, eſt le mieux fait du monde. Ie ne le dis point ſans occaſion, dautant que ceux qui déchirent ſi fort les Eſpagnols pour leurs conqueſtes du Peru, ne balancent à meſme rigueur la découverte qu'ils publient du Capitaine Martin Forbisher. Comme ſi cet Anglois ſe fut hazardé en tels encombriers, pour l'envie qu'il eût de ramener ce peuple au troupeau Chreſtien. Il y avoit, & l'experience le leur a bien montré, la convoitiſe des treſors de cette contrée inconnuë, qui luy chatoüilloit tellement la cervelle, qu'il oublia l'apprehenſion de tous dangers pour attraper les richeſ-

ſes

ses de ses mines Septentrionales. Ie sçay bien qu ils confessent que le monde est tellement perverty pour ce jourd'huy, que sans esperance de gain il ne se trouveroit aucun, qui voulut naviger en ces païs si froids, & que Dieu se sert de l'avarice humaine pour apprivoiser ces pauvres barbares, les ranger & amener à la raison, & les dresser à toute civilité. Les moyens quels sont-ils ? N'est-ce pas la force, les coups d'arquebuses & autres violences, desquelles ils sont bien d'avis qu'on use à l'encontre de ces peuples revesches & indomptez, puis qu'il leur plaist, j'en su s tres-contant, mais aussi il faudra que, s'ils veulent, qu'on use de tel passe-droit envers eux, pareillement ils accordent aux Espagnols, qu'il leur a esté loisible de rembarrer ces Barbares, qui n'estoient pas seulement imployables, mais ils ont tres-cruellement martyrisé & sacrifié à leurs Idoles beaucoup de Chrestiens. Que si les Espagnols eussent esté les premiers, qui en un païs de conqueste eussent baissé les mains, je dirois qu'il y auroit apparence de les taxer, ils ont de si bons & beaux patrons, la raison est tellement évidente, que l'on ne sçauroit que d'une

malice deſeſperée, leur improperer à cruauté le carnage qu'ils ont fait de ces Barbares, deſquels il valoit mieux détraper le païs. que les laiſſant ramper ſur terre, ſouffrir & leurs idolatries & l'execration de leurs deteſtables cruautez. Mais où eſt-ce que nous a jetté cette deffenſe & protection des Eſpagnols? Il eſt maintenant temps que nous faſſions retraite, & mettions fin à cet Eloge, qui ſans y penſer, s'eſt trouvé outre-meſurément enflé. Le Lecteur paiſible, s'il luy plaiſt, excuſera cette prolixité, & croira que ce que je me ſuis ainſi laſché la bride, a eſté pour tout d'un coup ſatisfaire aux importunes calanges des adverſaires du nom Eſpagnol, afin que nous ne ſoyons contrains par cy-apres de tourner teſte à l'encontre de tels detracteurs, qui ce ſemble prendroient plus de plaiſir que la Barbarie & Infidelité regnaſt toûjours en ces marches-là que le Chriſtianiſme. Et neantmoins à les entendre diſcourir, l'on diroit qu'ils tiennent toute l'humanité & reformation, qui eſt neceſſaire dans leurs canoës. Si c'eſt à médire des Eſpagnols, ou de noſtre Piſarre, & de ceux qui ont voltigé

aux contrées Perusiennes, ils ne sont point chiches de brocarder, sans considerer que d'autant qu'ils veulent surcharger l'Espagnol, qu'il faut qu'ils s'afaissent & appesantissent sur ceux pour lesquels ils prennent plaisir de partialiser. Comme ils n'ont en bouche que la modestie & autres telles delicates gentillesses, je les prierois volontiers de prendre fantaisie de traiter de mesme douceur les Espagnols, dont ils ont usé envers leur Forbisher, qui, par faute d'avoir voulu suivre mon advis, s'est trouvé engagé en des combriers, d'où à peine a il sceu trouver moyen de se dépestrer. Mais il est temps que je quitte la chasse que je viens de faire apres ces estourdis, qui en leurs contoirs & cabinets se representent des Idées Platoniques. Que si c'estoit au fait & au prendre, ils se trouveroient bien empeschez. Qu'ils s'arment tant qu'ils voudront de leur supposé Benzoni, jamais ils ne l'emporteront, principalement devant ceux qui ont & bon nez & bonne veuë. Je sçay bien qu'ils me mettront en butte, que Pisarre a esté avily jusques à estre porcher, ce que mesmes les Historiens

Espagnols témoignent, mais s'il leur plaist de surseoir leur jugement, & prester leurs yeux & oreilles aussi-bien à ceux qui ont favorisé aux Pisarres, je m'asseure qu'ils ne ravaleront de telle sorte l'estat de ce vaillant guerrier, qui, quand ainsi seroit, que du commencement il auroit esté pauvre, vil & abject, s'est neantmoins surhaussé au plus haut sommet qu'ait pû atteindre aucun Capitaine de son Calibre.



ALPHONSE D'EST, DUC DE FERRARE.

ALPHONSE D'EST, DVC DE FERRARE.

CHAPITRE XIX.

IE regrette le temps, que tres-mal à propos plusieurs ont perdu pour s'enquerir des revolutions des Royaumes, dautant que s'ils eussent bien pris garde, que rien ne se fait sans la volonté, permission & ordonnance du Tout-puissant, ils ne se debattroient si indiscrettement de la Chappe à l'Evesque (comme l'on dit) les Historiens nous proposent une mer de témoignage pour la justification de mon dire, mais puis que le present discours nous fait voye pour aller sur la resolution de ce poinct,

je suis bien contant de faire un succinct recit de la suite des Seigneurs, qui ont commandé à Ferrare, dautant qu'il pourra grandement servir à verifier ce que je viens de dire, & sera planche pour découvrir l'excellence tant de la maison de Ferrare, que de celuy auquel cette presente Histoire est consacrée. Donc les Marquis d'Est, pendant que Ferrare fut sous l'obeïssance de l'Eglise (ce qui advint environ l'an onze cens seize, lors que mourut la Comtesse Mathilde) s'acquirent bien grand pouvoir en la ville, & finalement s'emparerent de la Seigneurie, à sçavoir, Albertazzo fils d'Azzo, le premier de tous. Auquel succeda Azzo second, en l'année douze cens dix ; & à celuy-cy tro s ans apres, Azzo troisiéme, l'an douze cens treize, où il y eust quelque interruption, par le moyen d'un Salinguerra & d'Azzolin, à la suscitation de l'Empereur Frideric deuxiéme de ce nom, mais il y fut remis & reintegré par la faveur du Pape Gregoire, environ l'an douze cens vingt-huit. Obizzo fils de Regnault luy succeda, comme aux Seigneuries d'Ancone, Modene &

& Regge, lequel alla de vie à trépas l'an douze cens nonante-trois. Azzo quatriéme son fils, qui luy devoit succeder, fut mis en prison par Frise son fils bastard, lequel fut tué du peuple l'an treize cens huit, & par ce moyen Ferrare retourna à l'Eglise. Mais Oppizo en fut de nouveau investy l'an treize cens trente-trois, par le Pape Benoist douziéme du nom, & mourut l'an treize cens cinquante-deux, laissant trois fils, Aldobrandin, Nicolas & Albert. A Aldobrandin, qui mourut l'an treize cens soixante-un, succeda son frere Nicolas, Prince tres-valeureux au fait d'armes, lequel fit de fort grands services au siege de Rome, mesme contre Bernabon Viscomte, sur lequel il gagna une grande bataille prés Monthiar au Bressan. Celuy-cy orna grandement Ferrare de plusieurs beaux & somptueux édifices : & ayant acquis une grande reputation icy-bas, quitta la mortalité, pour regner avec le Tout-puissant en immortalité, bon-heur & toute felicité, l'an apres l'Incarnation du Sauveur de tout le monde, treize cens quatre-vingts & huit. Et parce qu'il mourut sans

enfans legitimes, & habiles à succeder, Albert son frere luy fut subrogé, qui mourut aussi sans aucune lignée, l'an de grace mil deux cens quatre vingts & di. C'est pourquoy son frere bastard Nicolas luy succeda, encore que son bas-âge le reculast de telle charge & dignité, qui luy fut enviée par Azzon d'Est, lequel pretendoit la Seigneurie luy appartenir, pour estre né en loyal mariage: mais Nicolas fut maintenu en l'Estat par le secours des Venitiens, Florentins & Polonois, & Azzon pris & confiné en Candie. Nicolas devenu homme, cependant fit mettre à mort Ottobon troisiéme du nom, qui s'estoit tyranniquement emparé de Parme & de Resse, se saisit dudit Regge, & fit tout plein de belles choses en son téps. Entr'autres il restaura la forteresse de Fignarolo, où il fit attacher une grosse chaisne, qui traversoit le Pau jusques à la Stellata. Le Concile commença sous luy à Ferrare, du temps d'Eugene quatriéme du nom, mais pour raison de la peste, il fut transporté & arresté à Florance. Ce fut un Prince fort sage, prudent, magnanime, & de grand esprit. Et ayant épousé trois femmes, n'eût

n'eust enfans que de la derniere, fille du Marquis de Saluces, d'où furent procréez Hercules & Sigismond. Outre lesquels eust quatre bastards, Lionel, Meliade, Borse & Albert. Puis mourut à Milan l'an quatorze cens quarante, avec un tres-grand regret de tous ses sujets, apres avoir tenu la Seigneurie quarante-sept ans en fort loüable paix & tranquillité. Apres luy Lionel, un de ses bastards luy succeda, Prince d'un naturel deux, benin, sage & advisé & fort docte. Il redressa & élargit les ruës de Ferrare, & les pava de briques, édifia aussi le Monastere des Iacobins, qui s'appelle des Anges, où il est enterré, & fit tout plein d'autres beaux édifices, puis deceda l'an quatorze cens cinquante, apres avoir regné neuf ans, laissant un petit garçon de luy & de Ieanne de Gonzague sa femme, en fort bas-âge. C'est pourquoy Borse se mit en possession de l'Estat, dont il fut investy, à sçavoir, de Regge & de Modene, par l'Empereur Frideric troisiéme du nom, & de Ferrare, par le Pape Paul deuxiéme de ce nom, & en joüit pendant vingt & un an, avec un tres-grand bon-heur & felicité.

C'estoit un Prince gracieux, affable, magnifique, liberal, valeureux, & d'une grande entreprise & courage : dont tant qu'il vescut il fut en une merveilleuse reputation & credit envers tous les Princes & Seigneurs d'Italie. Soudain qu'il eust pris en main l'administration des affaires, il fit retourner les deux enfans legitimes, Hercules & Sigismond, que son predecesseur Lionnel avoit éloignez à Naples en la Cour du Roy Alfonse d'Arragon, il prenoit le pretexte de les faire nourrir en cette Cour-là, pour l s instruire à la vertu, mais en effet, c'estoit de crainte qu'ils ne le troublassent : & les fit élever fort soigneusement avec son neveu, fils de Lionnel, qui les luy avoit recommandé à l'article de la mort. Il édifia la Chartreuse du Parc, où il est enterré, & fit plusieurs autres meliorations à Ferrare & aux forteresses qui en dépendent. puis trépassa l'an quatorze cens soixante & onze, fort pleuré & regretté de tout le peuple. Ce fut le premier Duc de Ferrare. Hercules, l'aisné des deux fils legitimes, luy succeda à tout l'Estat, auquel il eust quelques traverses de Nicolas son neveu, qui fut à la fin

mis à mort, mais non du consentement d'Hercules. Ce Prince icy fut si valeureux, & pour cette occasion, l'an septiéme de sa domination, les Venitiens, Florentins & Milanois l'asseurerẽt chef de toutes leurs forces à l'encontre d'Alphonse, Duc de Calabre & Federic, Duc d'Urbin & trois ans apres s'estant separé des Venitiens, il se rangea au party de son beau-pere Ferdinand, Roy de Naples, & ceux de sa ligue. En dépit dequoy les Venitiens vinrent l'attaquer avec de tres-grandes forces tant par terre que par le Pau. Mais à l'aide des Princes & Seigneurs d'Italie, & mesme du susdit Alphonse, qui le vint secourir en personne, il s'en démesla bravement, les ayant par plusieurs fois rembarré avec un petit nombre de gens. En quoy il montra assez la vaillance de sa personne, joint les playes & blesseures qu'on y pouvoit voir. Car encore qu'il fust de moyenne stature, il estoit neanmoins si fort & si adroit, qu'à la luite, au saut & à la course peu se pouvoient comparer à luy, & au reste il estoit tres-exercé en toutes sortes de combats tant à pied qu'à cheval, & d'un

cœur invincible. L'appointement arresté entre luy & les Venitiens, il s'adonna du tout à la paix & religion, tres-soigneux du service divin, auquel il reforma & amanda beaucoup de choses : charitable & grand aumosnier sur tous les autres de son temps, si bien que tous les jours, en memoire & souvenance de la Cene de nostre Seigneur, il donnoit l'aumosne à treize pauvres, à chacun trois pains & deux livres de chair, avec un brocal de vin & une reale. En un mot ce fut un Prince tres-valeureux, magnanime, courtois, prudent & de bon conseil, & sur tout tres-constant en adversité autant que nul autre. Il aggrandit Ferrare, renfermant dedans une bonne partie du Parc, ce qu'on appelle maintenant Ferrare la Neuve, & la fortifiant d'une muraille & rempart merveilleusement haut & espais : & un fossé tres-profond, avec des boulevars & bastions fort prés l'un de l'autre; les principaux de la Ville, à son exemple, bastirent de belles maisons. Il édifia aussi le Monastere des Nonains de Sainte Catherine de Sienne, & commança l'Eglise de Nostre-Dame des Anges,

ſaquelle prevenu de mort, il ne peût achever, dautant qu'il mourut l'an quinze cens & cinq, apres avoir regné trente & un an en toute gloire & felicité, laiſſant de ſa femme Alienor, fille de Ferrand Roy de Naples, quatre fils, Alphonſe, Ferrand, Hypolite, qui fut Cardinal, & Sigiſmond, outre deux filles, Beatrice mariée à Louys Sforce, Duc de Milan, & Iſabelle à François, Marquis de Mantouë, plus un baſtard, appellé Iules. Alphonſe, comme l'aiſné, luy ſucceda, Prince tres-propre & bien entendu au maniement des affaires, & d'un eſprit merveilleux en pluſieurs choſes, meſme pour le faict de l'artillerie, dont il fit fondre grand nombre de pieces, & entr'autres de calibre démeſuré, qui, à cette occaſion fut appellée *lo Terremoto*. C'eſt à dire, tremblement de terre, qui a eſté cauſe qu'en ſon portrait, que j'ay eu du cabinet de Monſeigneur de Nemours, tel que je vous le propoſe, il eſt repreſenté s'appuyant ſur un gros canon, lequel j'eſtime eſtre celuy que j'ay veu eſtant à Ferrare. Avec ſon bon entendement il ſceut échaper de fort grands dangers, comme de la conjuration, con-

tre luy dressée par aucuns des siens, dés qu'il vint à la Seigneurie. Semblablement il se separa de l'entreprise que les Venitiens, liguez avec le Pape Iules deuxiéme du nom, avoient fait de le depossеder de son Estat, dont ils firent de tres-grands efforts. Mais ils trouverent qui leur sceut si bien faire teste, que quelques uns de leurs escrivains, & entr'autres le Cardinal Bembe n'ont point de honte de luy imposer perfidie. Mais telles calomnies ne peuvent en rien ternir l'honneur de ce grand guerrier, puis que l'on sçait bien que le dire est veritable, que celuy se sert du bec qui ne peut griffer des ongles. Ce bon Cardinal voyant que les forces de son Saint Marc n'ont pû dompter nostre Alphonse, a voulu essayer de joüer du plat de la langue, sans considerer, si faisant estat de blâmer un sien ennemy, il ne se liguoit pas à tort contre la verité. Laissant donc les abbayemens & médisances de ses adversaires, retournons à nostre Alphonse, lequel nous trouverons assailly & troublé en son Estat de plusieurs endroits. De fait, le Pape luy avoit déja osté Modene, Regge, Ru-

bere, Lugo, Bagnacavallo & autres places de delà le Pau. A quoy continua Leon dixiéme son successeur, mais non à jeu si descouvert, & Clement septiéme encore, neantmoins il trouva moyen de temporiser jusques au temps du Pontificat d'Adrien sixiéme du nom, avec lequel il se rappointa, & recouvra tout, fors Modene, qu'il eust aussi lors qu'iceluy Clement fut assiegé dans le Chasteau de Saint Ange par l'armée de Monsieur de Bourbon, sous l'Empereur Charles cinquiéme, lequel l'an mil cinq cens trente estant venu se faire couronner à Bologne, moyenna quelques accords & compromis, lesquels le Pape ne voulut tenir. Parquoy Modene demeura encore entre les mains de l'Eglise jusques à Paul troisiéme du nom, qui restitua Modene à Alphonse. Ce fut luy qui fit faire ce beau lieu de plaisance prés Ferrare en une Isle du Pau qu'on appelle Belveder. Il deceda l'an mil cinq cens trente-quatre approchant fort de son année Climaterique, de grande joye qu'il eust, tant de voir sa lignée si heureuse & avancée, que aussi parce qu'on luy rapporta nouvelles

de la mort du Pape Clement, qui devoit avoir pour successeur le Cardinal Farnese, son grand amy, faisant son compte de reparer les bréches qu'avoit fait l'inimitié de Clement. Ce qui fut tres-bien remarqué par celuy qui luy voüa cet Epitaphe.

Clementem postquam Medicem, cum tempora nuper
Tiara cingebat triplex,
Extinctum ALPHONSVS Dux audiit ilicet acri
Correptus ægritudine.
Illius mortem est properata morte secutus,
Funusque iunxit funere.
Præ luctu periisse, inquis, nimioque dolore,
Immo id quidem præ gaudio.

Il eust pour épouses trois femmes, Anne fille de Galeas Sforce Duc de Milan: Lucrece fille du Pape Alexandre VI. du nom, dont il eust Hercules II. Hyppolite le tres-magnifique Cardinal de Ferrare, dernier decedé. Dom François & Alexandre, qui mourut l'an mil cinq cens dix-neuf. Apres la mort de Lucrece il épousa Laure, Dame Ferraroise, mais sage & de gentil esprit, dont

il euſt les deux Alphonſes. Il eſt enterré au Monaſtere des Nonnains, dit du Corps de noſtre Seigneur. A ſa loüange ont eſté compoſez plusieurs beaux Epitaphes, qu'icy je laiſſeray pour éviter d'eſtre long. Hercules deuxieſme de ce nom, & quatriéme Duc de Ferrare, herita de tout l'Eſtat, & de Carpy encore, que ſon pere avoit acquis. Il euſt pour femme Renée fille du Roy Louys unziéme du nom, d'où ſont venus Alphonſe deuxiéme, à preſent regnant, & Ligny Cardinal, Prince orné d'autant de dons, graces & vertus, qu'on peut trouver en nulle autre part, benin, courtois, debonnaire, affable, gracieux juſques aux moindres, tres-magnifique & liberal: & trois Princeſſes les plus accomplies en beauté, bonne grace & toutes autres ſortes de perfections, que l'Europe ait produit de memoire: Anne (vray exemple des plus parfaites Princeſſes de noſtre temps) mariée en premieres nopces à feu François de Lorraine, Duc de Guiſe, & depuis à Jacques de Savoye, Duc de Nemours, Prince amateur des hommes vertueux, rares

& lettrez, comme je puis par seur & éprouyé témoignage de moy-mesme l'asseurer. Lucrece à present Duchesse d'Urbain, & Alienor, tous lesquels sont vivans encore.



PHILIPPES CHABOT,
ADMIRAL DE FRANCE.

PHILIPPES
CHABOT, ADMIRAL
DE FRANCE.

CHAPITRE XX.

PEv s'en a fallu que je n'aye passé sous silence la memoire de ce magnanime Seigneur, mesme tu vois (Lecteur) que je luy ay laissé passer son rang. Ce n'est pas que je ne sois deuëment informé du merite de ses vertus. Mais comme j'appercevois qu'il avoit esté aucunement disgracié en nostre France, je craignois que si je venois à discourir de ses faits, ou que je n'offensasse les oreilles, cœur & affection de ceux que j'estimois luy estre mal affectionnez, ou que n'osant lascher la

bride à mes discours, je pusse venir non seulement à encourir la mauvaise grace de ceux qui luy appartiennent, mais aussi à me défigurer par ces taches & rides, qui difforment la plus-part des Historiens, lesquels pour complaire aux uns & ne déplaire aux autres, ne font pas grande conscience de tordre le nez à la verité. De ma part, puis que la vertu doit estre prisée, mesme en nos plus grands adversaires, je me fusse reputé trop éloigné de mon devoir, si j'eusse pour ce sujet fait du muet. Ioint que je trouve qu'il rentra en la grace de son Prince: Que si Consalve est honoré par les Espagnols, & mesme par le Roy, qui luy défera toutes pareilles & semblables funerailles, qu'on a accoustumé de faire aux Rois, pourquoy ne reconnoistray-je ce courageux Admiral, qui s'est avec telle hardiesse employé pour la Couronne de France, extraict d'une maison non moins ancienne qu'illustre & excellente, pour les grandes alliances qu'elle a pris avec les plus insignes maisons de tout l'Univers? Ie ne veux point icy reprendre l'origine de plus haut que de *Ferry Boystel Stic Kel*, autrement

Chabot, Conneſtable de l'Empereur Frideric, ſurnommé Barberouſſe, lequel Ferry eſpouſa Adrienne, l'une des ſœurs dudit Empereur, & en eut deux enfans, Freben & Adrien, qui depuis furent envoyez par Henry III. du nom, fils de Conrad, ſucceſſeur de Barberouſſe, au ſecours du Roy Philippes II. contre les Anglois, qu'ils chaſſerent de la Guyenne & Poictou : à l'occaſion dequoy le gouvernement de Poictou fut donné à l'un, & celuy de Xaintonge à l'autre. Ce Freben eſpouſa Radegonde, fille de France, dont eſt iſſu Philippes, qui depuis fut conjoint par mariage avec Catherine de la Marche, ſeule heritiere, lequel pour eſtre né en France, laiſſa ce nom Teutonique *Stickel Borſtel*, qui eſt à dire pointe poignante, & prit le nom de Chabot. Donc le premier de cette noble race en France a eſté Philippes Chabot, qui a eu deux enfans, Brian, autrement Triſtan & Hugues, duquel Brian & Magdelaine d'Angouleſme eſt iſſu Gadifer. Celuy-cy eſpouſa Bonne, fille du Comte de Blois, & en eut entr'autres Meſſire Pierre Chabot, Conneſtable de France, lequel fut marié à Yſabeau, fille du Comte d'Anjou,

duquel mariage furent procreez Alban & Roblet Chabots, & trois filles du Comte de Perigord, & en eut Olivier, duquel & d'Anne fille du Comte de Castres, sont sortis plusieurs enfans, & entr'autres Boniface qui fut conjoint par mariage avec Agnes, fille du Comte de Poictou, dont il eut Antoine & deux filles. De cet Antoine encore & d'Alix, fille du Comte de Bigorre, est sorty Eustache Chabot, qui depuis épousa Pernelle de Lusignan, dont est issu Pierre ou Pernel Chabot & autres, lequel eut à femme Heleine de Malines, dont nasquit Guillaume Chabot, qui depuis fut marié à Yolan fille aisnée du Comte de Flandres : de ce mariage est venu un autre Guillaume, qui épousa aussi Ieanne de Craon, & en eut Thibaud & Regnauld Chabots. Duquel Regnauld & d'Ysabeau de Rochechoüard, sont issus Louis, decedé sans hoirs. Antoine Chevalier de S. Jean de Rhodes, & Grand Prieur de France, les armes duquel j'ay veu taillées en pierre contre une maison à Rhodes, lors que j'y demeurois: François Abbé de Castres & de Veigne, Iacques & Robert Chabots. De ce Iacques, Seigneur de Iarnac, Aspremont

S. Brion, & de Magdelaine de Luxembourg, ſont finalement venus Meſſire Charles & Philippes Chabots Admiral de France, de la race duquel ſe voyent reluire pour le jourd'huy beaucoup de nobles maiſons, comme celle d'Alienor Chabot, qui par ſes belles actions & loüables vertus a eſté avancé en cette noble dignité de grand Eſcuyer de France. François ſon frere Seigneur de Brion Françoiſe, Dame de Barbezieux, & Antoinette femme du Seigneur d'Aumont, Mareſchal de France : comme auſſi Anne Chabot, Dame de Pienne, & Ieanne Abbeiſſe du Paraclyt, tous ſortis de noſtre Philippes Admiral de France & de Madame Françoiſe de Loyvis, autrement de Givry. Voire, mais qu'eſt-il beſoin de s'arreſter ſi longtemps ſur cette Genealogie, puiſque je ne veux fonder l'excellence de ce Seigneur Chabot, Comte de Buzancez, ſur l'honneur deu à ces anceſtres, mais pluſtoſt ſur le merite de ſes tres-dignes vertus. Quel devoir fit-il à l'armée que le Roy François I. du nom luy donna pour aller en Piedmont apres la conqueſte de Savoye ? le Roy l'avoit étably ſon

Lieutenant general en Italie. Toutefois comme il fut adverty des levées qui se faisoient és Païs-bas par le Comte de Nassau, choisit nostre Chabot, pour l'armée qu'il faisoit passer en Piedmont à sçavoir huit cens lances d'iceluy Admiral & des Seigneurs Iacques Galiot, Seigneur d'Acier, & grand Escuyer de France : de Robert Stuard, Seigneur d'Aubigny, Mareschal de France & Capitaine de la garde Escossoise du Roi: de René de Montejan, du Marquis de Saluces, des Seigneurs d'Annebaut, de Montpesac, de Messire Iean de Touteville, sieur de Villebon Prevost de Paris, de Gabriel Seigneur d'Allegre, de Charles Tiercelin, sieur de la Roche du Maine, & du Seigneur Iean Paul de Cery. Outre les gens d'ordonnance, estoit suivy de mil Chevaux legers, commandez par les Seigneurs d'Essé, de Termes, d'Aussun & de Verets, de l'Infanterie accomplie de douze mil hommes tous Legionnaires, dont estoit Colonel le Seigneur de Montejan, & estoient conducteurs les Capitaines la Salle, S Aubin l'Hermite, Iean d'Anglure, Seigneur de Iour, le sieur de Quincy, le Chevalier d'Ambres, les

Seigneurs de Bresieux, Maugiron, des Forges. Outre les Legionaires il y eut six mil Lansquenets, deux mil Gascons, trois mil Italiens & grand nombre d'artillerie, la charge principale de laquelle estoit donnée à Messire Claude de Coucis Seigneur de Burie: tout le camp montant en tout à quelque trois mil quatre cens chevaux, tant legers que d'ordonnance, & à vingt-trois mil de pied, tant Allemands, Italiens, Gascons que François. Avec cette armée, si le Cardinal de Lorraine, Iean frere du Duc Antoine & de Claude de Guise, n'eut empesché, il eut bien avancé l'affaire de cette conqueste. Toutefois depuis qu'il eut advertissement de remuer les mains, il fortifia les villes de Piedmont, pour couper chemin aux desseins de l'Espagnol. Furent mis dans Turin sous la charge du Seigneur d'Annebaut, qui y commandoit, les Seigneurs de Burie, d'Allegre, de Termes, d'Aussun, d'Essé, les Comtes de Tonnerre & de Sancerre: les Seigneurs de Piennes & de Listenay, le fils aisné du Seigneur de Iarnac, Paul Chabot, sieur de Clervaux: les Seigneurs d'Escars, de Brissac, de la Chastegneraye, d'O, de Traves, de Paulmy,

& autres braves & vaillans guerriers. Le sieur Admiral de Brion se retira à Pinerol avec deux cens hommes d'armes, qui estoient sa compagnie, & celles du Mareschal d'Aubigny, des Seigneurs de Villebon & de la Roche du Maine. Et afin que je sorte du Piedmont, ne doit-on pas Marseille à cet hardy Admiral, au bras duquel est deu, quant aux moyens humains, ce qu'aujourd'huy cette clef de France est encore demeurée en la puissance des François. On sçait bien, & les histoires ne m'en pourront démentir, avec quelle allegresse il s'opposoit à cet hardy conquerant, qui presumoit attraper sous la griffe de son Aigle tout le monde. A Pavie il se fourra si avant en la meslée, que comme l'Apollon Gaulois & le cœur de la Noblesse Françoise, y fut pris. Qui parlera à l'advenir du traité de Madrid, sans exalter la fidelité & vigilance du Seigneur de Brion, pour le service que lors il fit au Roy François son maistre. Lequel à la verité l'avantagea de beaucoup d'honneurs, & le receut au nombre des Chevaliers de son Ordre. Mais je vous prie contre-peser le merite de ses vertus, vous verrez que quoy que la munifi-

cence du Roy fut tres-grande, elle n'approchoit toutefois à la reconnoissance, qui estoit deuë pour le service auquel s'estoit hazardé ce brave Admiral. Depuis sa mort, la France n'a que trop bien appris à ses dépens le prix & valeur de ce personnage La Bourgogne, pendant qu'elle a esté surveillée de ce sage Gouverneur, iouyssoit de toute prosperité, le Roy y estant reconnu & redouté, comme souverain Seigneur, quoy que le traité de Madrid sembla eclypser de son authorité Ne fut-il pas choisi par la Duchesse d'Alençon, pour moyenner & pratiquer ce beau traité, & avec luy François de Tournon, Archevesque d'Ambrun & de Bourges, Iean de Selva, premier President de la Cour de Parlement à Paris, l'Escuyer Galliot & autres : pour les ostages du Roy il estoit compris à la partie : de sorte qu'il falloit bailler en ostage ou les deux fils aisnez du Roy, ou Monsieur le Dauphin, & avec luy les Seigneurs de Vendosme, d'Albanie, de S. Pol, de Guise, de Lautrec, de Laval, de Bretagne, le Marquis de Saluces, le Seigneur de Rieux, le grand Seneschal de Normandie, le Baron de Montmorency, nostre Chabot,

Seigneur de Brion, & le Seigneur d'Aubigny. Si je voulois de poinct en poinct deduire le reste de ses glorieux & magnanimes exploits, il me faudroit dresser deux justes volumes. Ie prieray le Lecteur d'avoir recours à ce qui en est doctement écrit par les Historiens de nostre temps. Toutefois avant que faire retraite, je veux ici toucher 2. poincts. Dont le premier concerne la disgrace où il tomba envers son Prince, pour avoir parlé de quelques-uns plus haut & plus librement qu'on ne luy demandoit : lesquels luy en sceurent si mauvais gré, qu'ils ne cesserent qu'ils ne luy eussent dressé une embusche, pensans l'atterrer au precipice des malheurs. Si bien ils le surprirent, que sommairement luy firent faire & parfaire son procez, sur le mauvais ménagement des finances. Mais le pauvre Chancelier Poyet pensant s'entretenir des uns, voulut ruer contre ce Seigneur un coup de barre, qui retomba encore à la fin sur luy, dautant que cet Admiral par la revision du procez qu'il fit faire, se justifia des faux blâmes qui luy estoient imposez, & embarassa si bien Poyet dans la Tragedie, qu'apres la perfection de son

procez il ſe trouva privé de ſon eſtat de Chancelier : l'autre eſt de la deviſe qui eſtoit portée par ce Seigneur, à ſçavoir une baſle de vent à joüer, ſur laquelle eſtoit écrit ce mot, *Concuſſus ſurgo*. Deviſe qui declaroit aſſez l'iſſuë de ſes deſſeins eſtre telle, qu'encore que ſes ennemis priſſent beaucoup de peine à le tourmenter, ce neantmoins il ſe soûlevoit au deſſus de leur nez, & jamais ne s'atterroit pour grande que fut ſon affliction. Ie ſçay bien que ſes ennemis ont accoûtumé d'interpreter d'autre façon cette deviſe, pour luy reprocher que tout ainſi que la baſle n'eſtoit enflée que de vent, auſſi le credit du Seigneur Chabot eſtoit encore plus volage que le vent. Mais il leur eſt permis de ſatyriſer, puiſque la vertu n'eſt jamais ſans detracteurs. Et me déplaiſt qu'il y en ait de ſi étourdis, qu'ils oſent dire que ce Seigneur mourut en la mauvaiſe grace de ſon Roy, je m'en rapporte à la ſuperbe ſepulture qu'il luy a fait aux Celeſtins de la ville de Paris, en la Chapelle de la maiſon d'Orleans, d'où j'ay fait tirer ſon portrait tel qu'icy je vous le repreſente. Je deſirerois bien ſçavoir ſi la diſgrace eut eſté ſi grande qu'on la

fait, si on eut permis que son monument fut là èlevé. Or par ce que plusieurs pourroient estre entrepris à deviner que veut à dire ce sifflet, que l'on fait icy tenir à cet Admiral Chabot, je veux bien que le Lecteur sçache que l Admiral a pour armes l'ancre & le sifflet, pour montrer que tous ceux qui sont sur la mer luy sont sujets, & doivent au simple sifflet de ce General de la marine, se ranger vers luy, tout ne plus ne moins qu'en un navire le sifflet du Capitaine, retient, guide & pousse toute la vogue de la chiourme. De fait, cet Admiral, qui est Lieutenant general pour le Roy sur la marine, & en tous lieux, places, villes, ports & plages maritimes chef des armées & entreprises qui s'y dressent, sans le congé duquel aucun ne peut demarrer aucun vaisseau, fut ce à ses propres coûts & dépens, ny entrer és ports & havres de France. Et telle est sa jurisdiction, qu'il a la connoissance & punition tant des delits & forfaits qui se commettent sur mer, que des contracts faits & passez, soit pour le fait de la guerre, marchandise & pescherie, ou pour autre cause civile & criminelle qui se passe sur mer : & y met

tels Lieutenans pour en decider que bon luy ſemble. C'eſt à luy par le droit de ſon office de prendre & percevoir le dixiéme ſur toutes les priſes, gains, butins & profits qui ſe font ſur mér par quelques perſonnes que ce ſoit, & donne congé & ſauf-conduit à ceux que bon luy ſemble de harengaiſon & morte-paiſon, pour peſcher, veu que ſans ſon octroy & expreſſe permiſſion nul ne peut aller aux terres neufves pour la peſcherie des harens & molu s, ny ailleurs pour autre fin, s'il n'eſt congedié par l'Admiral. Auquel appartient de faire & dreſſer l'ordre des guets ſur les coſtes de la mer, lors que la neceſſité le requiert, & cecy par ceux qui ſont ſujets à tel guet, & tient-on qu'il peut faire treve avec l'ennemy pour quelques jours, qui eſt un grand privilege. Ie m'étonne, où quelques diſcoureurs ont peſché que la dignité d'Admiral eſt continuée à perpetuité, ſi bien que quiconque eſt Admiral, il faut qu'il le ſoit à vie, laquelle il faut qu'il perde avant qu'on puiſſe luy en oſter le titre ny l'exercice. Ie ne daignerois leur oppoſer que l'authorité qu'a maintenant Monſieur le Duc de Ioyeuſe,

lequel on ſçait bien avoir eſté honoré de cet Eſtat, quoy que Monſieur le Duc du Maine en fut pourveu. Autrefois la France en recevoit trois, l'un en Guyenne, le deuxiéme en Bretagne, Normandie & Gaule Belgique, & le troiſiéme au Levant, qu'on dit la mer Mediterranée. Meſme le Roy Henry de Navarre, à l'imitation de ſes pere & grand-pere met en ſes titres Gouverneur & Admiral de Guyenne : meſme le Seigneur de Brion, duquel nous parlons preſentement, eſtoit Admiral de Guyenne avant qu'eſtre Admiral de France.



FERDINAND CORTEZ,
ESPAGNOL.

FERDINAND CORTEZ ESPAGNOL.

CHAPITRE XXI.

IE ſerois reputé fort mal courtois, ſi décrivant les vies des Hommes Illuſtres, je laiſſois en arriere un, qui de nom ne courtiſoit pas ſeulement les vertus, mais en tant qu'en luy eſtoit les careſſoit, & par heroïques exploits s'évertuoit de s'approprier le plus qu'il luy eſtoit poſſible, l'effet du nom auquel il approchoit, & ſe rendre courtois à l'endroit de ceux deſquels la generoſité & la vertu reluiſoient, tant en magnanimité & belles actions, qu'en pieté & doctrine. Ce diſcours ſervira de preuve

à tous ces poincts, & en outre fera davantage admirer la rareté des perfections de cet Espagnol, dont j'ay recouvert le portrait d'un Marchand à Seville, lors qu'avec quelques-uns je fus mené devant l'Inquisiteur de la Foy, le jour S. Thomas, par certains qui nous vouloient faire croire que nous estions Lutheriens. Ce bon homme nous delivra de tout danger, apres avoir conferé avec moy, & reconnu qu'autrefois il m'avoit veu en Alexandie d'Egypte lors que je faisois mon voyage de la Terre Sainte, comme je vous ay dit amplement en ma Cosmographie. Ce bon personnage me mena en un sien cabinet, garny de tableaux & figures de plusieurs qui avoient voyagé, entre lesquels estoit celuy, duquel avec quelques autres il me gratifia. Il nâquit l'an 1425. estant Roy & Reine de Castille & d'Arragon, Dom Fernand & Dame Isabelle. Son pere estoit Martin Cortez de Monroi, fils de Ferdinand Cortez, celuy qui conquist le Royaume de Mexico. Sa mere fut Piçarro Altamirano. Tellement qu'il est sorty des quatre plus nobles & anciennes famil-

les du païs, à ſçavoir des Cortez, Montroy, Piçarro & Altamirano. Quant aux moyens & richeſſes ils n'en avoient par beaucoup, mais ils eſtoient accompagnez de grands honneurs qui leur eſtoient deferez par leurs voiſins, leſquels les reſpectoient, & eux de leur coſté par leurs vertus, taſchoient à ſe rendre par tout honorable. Eſtant fort jeune il fut Lieutenant d'une compagnie de Genets, pour ſon parent Alphonſe de Hermoſe, au lieu du Capitaine Alphonſe de Montroy, lequel ſe vouloit faire contre le gré de la Reine Maiſtre de ſon ordre, qui fut cauſe qu'ouvertement Dom Alphonſe de Cardenas, Maiſtre de S. Iacques luy fit la guerre. Cependant noſtre Cortez devint malade, & fut ſi bien abbatu, qu'il y avoit plus d'eſpoir de mort que de vie. Qui fut cauſe que ſon pere craignant qu'il ne prejudiciât ſa ſanté par trop s'échauffer, le voulut retirer de l'exercice militaire & le ranger dans les Colleges. Il l'envoya à l'âge de quatorze ans étudier en Salamanca, là où il fut deux ans, apprenant la Grammaire en la maiſon de Fráçois Nunnez de Valera, qui étoit marié avec la ſœur de Martin Cortez.

Soit qu'il fut tenu trop sujet ou qu'il fut trop court de deniers, soit finalement qu'il ne se sentît appellé à l'étude, il retourna à Medelin, où le pere & la mere fort faschez de telle débauche, luy laverent la teste, comme meritoit celuy qui les frustroit du dessein qu'ils avoiét fait de l'avancer en grands honneurs, s'il eût daigné donner dans la Jurisprudence. Mais ils ne consideroient pas que son naturel ne s'y adonnoit, & qu'il estoit boüillant, hâtif, divers & amateur des armes. de sorte que l'habilité & gentillesse qu'il pouvoit avoir, estoit plustost destinée à de hautes & martiales entreprises qu'à decider d'un faict selon le droit, ou par la plume. Et comme il sentoit ses pere & mere fort mal disposez à le faire instruire aux armes, il determina de s'en aller par païs, pour tentant fortune, courir son avanture. Deux commoditez se presenterent fort à propos, pour assouvir le souhait de ce jeune guerrier, à sçavoir le voyage de Naples avec Gonzale Hernandez de Cordoüa, qui estoit appellé le grand Capitaine : L'autre des Indes avec Nicolas d'Ovando ou d'Olanda, Commandeur de Larez, qui estoit en-

voyé par le Roy Ferdinand en titre & authorité de Viceroy pour en oster Bombadilla. Il estoit bien en peine, auquel des deux voyages il devoit entendre. Pour conclusion il determina de passer aux Indes, parce qu'Ovando le connoissoit & le prendroit en sa charge. Ioint aussi que les montagnes d'or qui estoient celebrées és Indes, luy faisoient fort fretiller la queuë, pour l'estat qu'il faisoit d'estre chargé d'écus à milliers. Et comme il pensoit se jetter avec la flote qui avoit esté équipée par Ovando, la recheute de sa fiévre bouleversa toutes ses entreprises, dont il fut grandement fasché, pour voir la commodité perduë de faire ce voyage, qui à peine pouvoit une autre fois se presenter si à propos. Toutefois force luy fut de prendre courage, & tascher à recouvrer sa santé puis à espier quelqu'autre occasion plus opportune. A peine fut-il sorty du lit, qu'il prit la route de l'Italie, laquelle il avoit méprisé auparavant, pour suivre Ovando, & pour ce il fit le chemin de Valence. Et comme l'heureux succés des Indes le chatoüillât à y reprendre à quelque prix que ce fut, sa premiere brisée, apres avoir par l'espa-

ce d'un an, non sans travaux & necessitez inestimables, raudé païs ne voulut passer outre, LA FLOR DEL BERRO, qu'il rebroussa chemin, en deliberation de passer aux Indes. Dont ses pere & mere ne pûrent le détourner, quoy qu'ils luy missent devant les yeux la difficulté du voyage, qui l'emporteroit peut estre, luy qui pourroit de beaucoup servir à sa patrie. Enfin voyans qu'ils perdoient leurs peines, luy donnerent leur benediction & argent pour faire le voyage. Puis à l'aage de dixneuf ans, en l'an de Grace mil cinq cens quatre il passa aux Indes : il fit son fret & matelotage en un navire d'Alonce Zuintero, habitant de Palos de Moguer, qui en menoit quatre autres, chargées de marchandise, dressant son voyage vers le Ponant, il retrouva le Royaume des Mexicains, par ce qu'ayant laissé le dernier Cap de l'Isle de Cuba, laissant à main gauche les Isles de Iucatana & Colvacana, où il avoit déja fait assez retentir le bruit de sa coutoisie, il arriva au droit du front de l'interieur de la grande riviere de Panuco. Il entendit là que ces rivieres estoient de terre ferme, laquelle en son tour de deça s'at-

tache aux rivieres Urbanes, & de là vers Septentrion, au païs de Bacchalaura. Il n'eut guere long temps hanté ces marches, qu'il découvrit par le rapport que luy en firent les deux truchemens, qu'il avoit desdites Isles de Iucatana & Colvacana, qu'en cette region des terres, les grands & riches Royaumes Mexicains s'étendoient vers le Ponant, & qu'ils estoient garnis d'excellens & rares ouvriers, Peintres, Massons, & autres Artisans fort ingenieux. Cela fit ouvrir les oreilles à Fernand, qui deslors essaya de s'en rendre maistre avec le temps, du commencement taschoit à gagner par douceurs, humanitez & courtoisies les cœurs des Mexicains : tant leur estoit-il affable & gracieux, qu'ils le pensoient n'estre Espagnol, mais les bonnes gens ne visoient pas plus loin que leur nez, & apres à leurs dépens apprirent bien de quel bois il se chauffoit : de fait, il ne tarda guere à mettre ses gens en besogne : car ayant découvert que ces peuples se quereloient par ensemble pour les limites & amplitude de leurs païs, ne se fit pas tirer l'oreille, pour secourir un sien voisin, Seigneur en cette terre

allencontre de ses ennemis. Il fit ligue avec luy fort à son avantage, parce qu'il sentoit tres bien que ce pauvre Seigneur qui estoit press de tant de parts, qu'il ne sçavoit à quel Saint se voüer, se reputeroit à tres-grand heur d'avoir seulement escorte de luy, qui avoit une compagnie d'Arquebusiers, d'Archers & de Piqniers, avec une escoüade d'hômes d'armes à cheval, qui estoit une force efformidable à ces pauvres barbares. Au jour de la bataille, Ferdinand rangea ses gens, quoy qu'ils fussent en fort petit nombre, mais qui en valloient beaucoup pour faire une rude charge. Il fit joüer ses artilleries & hennir les chevaux. Les ennemis furent tellement effrayez d'oüir ronfler de la façon ces foudroyans canons, qu'apres avoir perdu grand nombre des leurs, ils se confesserent veritablement estre vaincus, & se rendirent à leur ennemy, qui en faisoit du commencement difficulté, pour la maxime qu'ils ont d'estre immisericordieux envers ceux qui leur ont esté rebelles. Toutefois estant conseillé par Cortez de les prendre à mercy, il les y receut amiablement pour le res-

pect seul qu'il portoit à cet Espagno', duquel il reconnoissoit principalement tenir la victoire. Apres cette expedition, Ferdinand se sentant fort & de moyens & d'hommes, commença à attacher Mutezuma ou Motzume ou bien Montzum, lequel à cause du pouvoir qu'il avoit en ce pays-là, avoit à contre cœur d'y voir les Chrestiens, lesquels comme il estoit sage, mondain, accort, & qui avoit fort bon nez, il apperçeût bien de vouloir empieter sur la terre & seigneurie de Mexique; & pour ce il commença à traiter avec un sien Seigneur vassal pour les exterminer. Mais ce fut trop à la volée, dautant que *Qualpopaca* Seigneur de Nanthlan, ou selon les autres de Naucutel, depuis nommée Almerie, fit mourir neuf Chrétiens, dont Fernand sceut bien faire son profit, & à cette occasion, pour en prendre vengeance, executa ce que dés long-temps il avoit tramé, mais ne pouvoit trouver pretexte pour pouvoir courir dessus luy. Cet assassin des neuf luy fit voye si large, que l'espaisse multitude des rangs de son armée ne pût tenir bon allencontre des tonnerres de son artillerie, qui foudroyoit sur ces pauvres

gens, avec les bléssures qu'ils recevoiét des épée Espagnoles. Il y fit une terrible boucherie, & effroya si bien les Mexicains, qui croyoient que des hommes de cheval fussent des Centaures, & pensoient que les nostres fissent venir les foudres du ciel par quelque privauté qu'ils eussent avec Iupiter, qu'ils n'eurent rien de plus court que de faire joug. Et de son costé Mutezume se rendit, & donna tous les peuples de son Empire à la discretion de Cortesse, mais apres qu'il se fut rendu, pour quelque bruit qui courut d'une rebellion & secretes menées qu'il avoit avec quelques-uns du païs, il fut mis aux fers. Ce qui effaroucha tellement ces barbares, que de rage ils accoururent à l'endroit du logis où Mutezume estoit assis lié, soit qu'ils le voulussent delivrer de l'indignité qu'on luy faisoit lequel estoit parveuu, ou peu s'en falloit sur le comble de fortune, soit qu'ils fussent dépitez de ce qu'il tenoit le party de Cortez, frondoient de grandes pierres allencontre de leur Roy, & quoy que les Espagnols se missent en effort pour les chasser, jamais ne sceurent tant faire, que d'un coup de pierre qu'il receut à

la teste, il ne fut miserablement assommé, & en sa place en esleurent un autre nommé Qualtimoc, ou bien (selon les autres Cu... ...uaci...) frere du defunt, & Seigneur d'Istapalipa. Mais du costé des Espagnols, la pluspart des Seigneurs luy substitua Cortese, qui apresta matiere à cet Espagnol de poursuivre à feu & à sang le competiteur de l'Empereur : car encore qu'il eut esté éleu pour Roy, si ne voulut-il point accepter cette qualite, se contentant de celle de Vice-Roy. Or il luy fut beaucoup plus aisé de dompter ce dernier Roy que Mutezuma, parce qu'il disoit avoir défait le Capitaine Narvaez, qui estoit arrivé en la ville de la Vraye-croix, avec neuf cens compagnons, & avoit commission de Diego Velasquez, Gouverneur de l'Isle de Cuba, de tuer Cortez, ou de le chasser du païs par force, à cause qu'il ne luy avoit pas rendu compte de son voyage, & du païs qu'il avoit nouvellement découvert. Cependant que Cortez estoit empesché à défaire ce Narvaez il trouva les Mexicains tout changez, & s'estans armez, firét un deluge des Espagnols qu'il avoit laissé en garnison à Mexico sous son

Lieutenant le Capitaine Pierre d'Alvarado, chasserent Cortez de la ville, où il pensoit se rafraischir apres tant d'ennuis & travaux qu'il avoit receus. Mais ce fut de plus beau à recommencer, & fut contraint de mettre le siege avec les Espagnols qu'il ramena de la victoire qu'il eut contre Narvaez l'an 1521 devant la ville de Themistitan, qui dura trois mois, au bout desquels il y entra. Ce ne fut toutefois sans avoir esté affiné luy & ses gens par ces Messicains, qui se voyans estre hors d'espoir de resistance, sçavoient bien neantmoins que tout l'effort de l'Espagnol étoit par une envie qu'il avoit de se farcir de l'or, pierreries & richesses, qui estoient dans une telle & si opulente ville, pour ce ils assemblerent tout l'or & l'argent qu'ils avoient, & les jetterent au fonds de leur lac. Par ce moyen les Espagnols ne trouverent que le nid, dont ils furent tellement irritez, qu'il n'y a sorte de forces & cruautez qu'ils n'exerçassent sur ces pauvres miserables. Cortez luymesme estoit le plus surpris du monde, qu'apres avoir fait foüiller & fureter par tout, il n'avoit pû retrouver une maille de tout l'or & l'argent qu'il

avoit laiſſé dans la ville, quand il s'en eſtoit fuy, ny du threſor de Mutezuma. Et voyant qu'il ne pouvoit tirer d'aucun où ils avoient fait les cachetes de leurs treſors, encor qu'il ne les menaçaſt du moins que de ſupplice, dont il avoit recompenſé la cruauté de *Qual-p.paca* (lequel il fit brûler) il fit prendre le Roy *Qualttimoc*, & ſon Secretaire, & à tous deux leur fit bailler la torture ſi ſerré, qu'il n'y avoit os, nerfs, ny tendons ſur leur pauvre corps, qui ne ſouffrit une convulſion, penſant extorquer par force réellement executée, ce qu'il ne pouvoit par commandement ou par menaces. Il ne peut pour tels tourmens arracher d'eux un ſeul mot du ſecret. Meſme on raconte du Secretaire, qu'il fut ſi conſtant, que quoy qu'on le brûlaſt & qu'on le fricaſſaſt cruellement à petit feu, il ne voulut jamais rien confeſſer, & ſans dire ny faire autre choſe que de ſe plaindre amerement de la meſchanceté des Eſpagnols, mourut au bout de ſix heures entre les mains des bourreaux. Cortez voyant ce Roy ainſi obſtiné, le fit oſter de la geſne, & ne tarda gue-

res plus à le faire pendre, apres l'avoir quelque temps mené, lié & garrotté, quand & luy par plusieurs Provinces. Quand il ſe vid dépeſché de cet ennemy, il commença à chercher plus outre, parce qu'il avoit entendu de pluſieurs, que le païs Meſican eſtoit abondant en or, & enrichy de pluſieurs raretez, qui réveilleroient le plus laſche qui ſoit au monde à entreprendre encore davantage pour amplifier le renom de ſes actions & conqueſtes genereuſes, de force ſi le rapport qui eſt fait de ſes voyages eſt répondant & conforme à la verité, c'eſt le perſonnage, qui pour ſa qualité & condition ne doit rien ceder à tout le reſte des autres Conquerans. Vous avez oüy les ruſes, gentilleſſes & magnanimes exploits, deſquels il a battu ces Indiens (quoy qu'à prendre l'affaire ric à ric, ainſi que nous monſtrerons en la vie de Metezuma, il y ait des excés peu ſeans à la pieté Chreſtienne d'un heroïque guerrier) qui, à leurs dépens ont appris, comme les fols, à eſtre ſages. Maintenant je pourſuivray quelques autres recherches & voyages qu'il a fait, ſillonnant pluſieurs

coſtez de la mer, pour dorer l'heur de ſon propre voyage. Ie laiſſeray pour brieveté la découverte qu'il fit de cette grande & haute montagne, qui eſtant au coupeau blanche de neiges, au pied de la vallée dégouffroit des flammes, & élançoit des pierres ardentes à la façon du mont Æthna en Sicile : non pas que je vueille excuſer l'opiniaſtreté de ces refroncez mécroyans, qui ne peuvent croire ce qui leur eſt propoſé, ſi la verité ne leur creve les yeux, mais pour autant que je ne tiens pour le ſeur ce poinct avoir eſté aſſez amplement éclaircy ailleurs. Pour la loüange de noſtre Ferrand, il ſera beaucoup plus ſeant que je faſſe icy quelque eſtat de ſa vraye pieté envers l'Egliſe de Dieu, qui l'a pouſſé à conquerir & reduire à la foy Chreſtienne la plus grande partie des peuples, qu'il avoit domptez & ſoûmis à l'obeïſſance de l'Empereur Char es V. Ce n'eſt pas que je vueille, avec Paul Ioué badiner, qui nous le repreſente comme un Patenoſtrier, ſous pretexte de quelques devotions qu'aucuns Hiſtoriens remarquent (non trop adviſez) avoir eſté par luy faites au ſortilege des douze Apoſtres, dautant que

cela ressent plûtost son cendrier, & casannier, qu'un gaillard & hardy entrepreneur. Mais le zele qu'il avoit à la gloire de Dieu, profita de telle sorte, qu'il amena à la bergeerie de Jesus-Christ ces brebis éparses, & dés fort long-temps detenuës entre les griffes des Loups & Lyons ravissans. Il les forma si bien au ply du Christianisme, que par public decret, entre eux furent envoyez deux illustres Barons de cette nation, bien accompagnez en Ambassade pour aller devers l'Empereur en Espagne, & de là à Rome vers le Pape Clement, pour faire la reverence à l'un & à l'autre, qui leur firent le meilleur accueil, qu'il fust possible de penser. Depuis Cortez fit bastir une fort somptueuse maison à Themistitan en forme de Palais Royal, enrichie de divers marbres & pierres de taille, laquelle aucuns Espagnols disent estre plus belle que la Alambre de Grenade, pour estre imbrinquée, avec un fort excellent regard, de belles pierres de diverses couleurs. Il pouvoit bien la faire bastir ayant fait de si beaux butins,

tins, qu'outre les autres, je treuve qu'en la Province de Castille d'Or, il eut cinq émeraudes estimées à cent mil escus : l'une taillée à mode de rose avec ses fueilles, l'autre comme un huchet : la troisiéme en forme d'un poisson : la quatriéme d'une clochette, dont le battant estoit d'une grosse perle en forme de poire : & la cinquiéme d'une tasse, de laquelle piece seule un Lapidaire Genevois voulut donner quarante mil ducats, en esperance de gagner encore dessus. L'accroissement si subit de Cortes le relegua dans le giron d'envie, qui comme jamais ne quitte la compagnie de ceux qui sont un peu avant en leurs affaires, elle festoya de mesme caresse Cortes, qui auparavant elle avoit décourtisé Colomb. Et de fait, il fut appellé en Espagne, où il porta & donna à l'Empereur des presens de pierreries & de grandissime valeur : lequel en recompense, luy donna pour luy & les siens, la ville de Vallio, luy fut envoyé pour successeur avec grande authorité aux Royaumes Messicans, Dom Antoine de Mendozze,

fils du Comte de Tendille, & parce moyen Ferdinand, qui avoit enfoncé le premier dans ce païs de Mexico, & l'avoit assujetty au commandement de l'Empereur Charles le Quint, il demeura enfin privé de tous ses labeurs, ennuys & travaux. Pour cela il ne manqua point du loüable zele qu'il a toûjours eu pour le service de l'Empereur, lequel il suivit en Affrique, où il fit une tres-grande perte de ses precieux meubles au naufrage d'Alger: & sept ans apres, il mourut en sa maison, non toutefois beaucoup vieil, au grand regret de tous ceux, qui soigneux de la vertu, doivent cherir ceux qui s'efforcent de se rendre illustres & excellens par icelle. Icy j'eusse pris plaisir pour l'honneur que je porte à ces yeux genereux qui ont éclairé le monde, de faire un recueil des Eloges & Epitaphes faits à la loüange de nostre Cortes. Pour éviter la longueur, je ne veux icy coucher, que celuy qui en a esté fait en Italien.

Hercole già cerco molto paese,
Onde fu chiaro & vincitore al mondo:

Ma vie piu belle & honorate impreſe
Hernando fece a null' altro ſecondo,
Perche aſſai piu di lui vide il Corteſe,
De la terra & del mar girando a tondo,
Et gli Antipodi indomiti & ignoti
Vinſe, & al vero Dio reſe divoti.



BASILE DVC DE MOS=
COVIE .

BASILE,

DVC DE MOSCOVIE.

CHAPITRE XXII.

PARCE qu'en ma Cosmographie j'estime avoir assez plantureusement décrit ce qui appartient à la source, mœurs & gouvernement des Moscovites, je passeray par dessus le discours qu'on pourroit requerir de moy sur ce sujet : seulement s'il y a quelque chose digne de remarquer, je me contenteray d'en toucher icy autant que me le pourra permettre la suite de cette Histoire, sans m'arrester soit aux anciennetez du gouvernement de ce païs, soit au progrés & divers succés des affaires de l'Estat Moscovite : non que je vueille oublier ce qui est à observer

touchant quelques ſingularitez, que j'avois coulées en ma Coſmographie, qui pourront ſervir à l'illuſtration de cette Hiſtoire. Entr'autres j'ay appris en l'année mil cinq cens ſoixante ſeize, d'un Seigneur Anglois, qui avoit demeuré Ambaſſadeur ſept ans entiers au païs de Moſcovie, que les habitans naturels de ces contrées, ſont les hõmes plus cruels envers leurs ennemis, dont on puiſſe faire eſtat. Ce n'eſt pas qu'ils s'acharnent ſur leurs captifs, pour les devorer, mais ils les font paſſer ſous la rigueur de la Loy Machiavelique, qui porte que jamais ne mord l'ennemy mort. Quant aux femmes, filles & jeunes enfans, ils les vendent & échangent à certains marchands Turcs ou Tatares, & en font, quoy qu'ils ſoient Chreſtiens, un trafic fort commun entr'eux. Quant à l'Imprimerie, ils n'en ont eu l'uſage que depuis l'an mil cinq cens ſoixante, qu'elle leur fut découvertu par un Marchand Ruſſien, qui fit emplette des Caracteres, dont ils ont par apres mis en lumiere de fort beaux livres. Toutefois comme ils ſont ſcrupuleux, & font des difficultez où il n'y a aucune apparence, à l'exemple de

leurs Sectateurs Grecs, aucuns d'entr'-eux par subtiles ruses & personnes interposées trouverent moyen de faire brûler leurs caracteres, de peur qu'ils avoient que l'Impression n'apportast quelque changement ou broüillis en leur opinion & religion, & si pour cela n'en fut fait aucune recherche ou poursuite par le Prince ou ses Sujets. Faut bien qu'ils honorent & reverent grandement leur religion, d'avoir tout en un coup laissé perdre un si precieux & excellent joyau, seulement pour la conception dont ils s'embeguinerent, que cette clarté pourroit découvrir quelque chose, qui avec le temps terniroit & éblouïroit le lustre de cette religion Monachale Basilienne : Car des quatre Mendians & autres, qui ont cours parmy la Chrestienté Latine, il n'y en a aucune nouvelle entre les Moscovites non plus que parmy les Grecs, Armeniens, Nestoriens, Abyssins, Georgiens, Iacobides, Mingrelyens, Syriens, & autres Chrestiens Levantins. Quant à l'Oraison Dominicale en leur Idiome, elle n'est aucunement differente d'avec celle qui est approuvée par tous les Chrestiens Latins. Ayant recouvert la teneur d'icelle

en Moscovie, j'ay bien voulu icy l'inserer pour contenter ceux qui prennent plaisir à apprendre choses qu'ils n'ont pas entendu. Ie l'eusse mis selon & à la forme de leurs caracteres, si j'eusse presumé que cela eust pû servir à l'edification du commun, qui eust eu bien affaire à discerner la force, vertu, proprieté & signification de chaque caractere.

ORAISON DOMINICALE EN LANGAGE DES MOSCOVITES.

Oche nass ije esti nane besech, da suatitsa ima tuoa, da priidet tzerture tuœ, da boudet vola tuoa iacco nane besech ina Zemli. Chleb nasch nasoushuii daiede nam due: i ostavi nam dolgi nassa, iacso i mui ostolaem dolgnicom nassim, i. nevedi nas vona past, no isbavinas ot loucavago, iacco tuoe est tzerture i sila, i slava vovechi. Amin.

Apres avoir ajoûté cecy de leurs mœurs, gestes & singularitez que je n'avois remarqué en ma Cosmographie, c'est maintenant le temps de nous tourner vers nostre Basile, auquel

le

le present eloge est particulierement voüé, remply de plusieurs miseres & infortunes qui ont accompagné le commandement qu'il a eu en Moscovie. De fait, par les histoires nous trouvons qu'il estoit si malheureux en guerre, qu'à peine a-il pû se mettre en campagne qu'il n'ait esté battu. Aucuns ont voulu fantasier sur son horoscope, attachans je ne sçay quelle necessité à l'inclination heureuse ou sinistre des constellations, qu'ils font dominer à l'heure de la naissance, qui apres s'estre longtemps embroüillassé dans telles niaiseries, n'ont enfin rien gagné autre qu'un titre & qualité de folastres & pauvres insensez, lesquels voulans grimper plus haut que leur portée ne leur permettoit, se sont tout d'un coup trouvez envelopez en plusieurs lourdes & ridicules absurditez. De ma part, sans entrer trop avant au cabinet des secrets de Dieu, j'estime que sa méchante & execrable vie l'a rendu malheureux de telle façon. De fait Paul Iove écrit qu'il s'estoit prostitué au vice contre nature, lequel est plus seant de taire que d'en parler, encore qu'il soûtienne qu'entre les Moscovites telle impieté soit indifferen

te, & autant plus familiere qu'aux peuples ensouphrez de Sodome & Gomorrha. Et comment est-ce qu'ils eussent eu le courage d'exposer leurs vies pour luy, veu qu'il se montroit envers eux cruel & intolerable : De sorte qu'il ne vouloit que ses propres freres ny autres Princes tinssent des Chasteaux & pla ces de forteresse. Et falloit necessairement qu'à leurs propres cousts & dépens ils servissent leur Seigneur, fut à la Cour ou en guerre, ou en Ambassade : & le plus de grace & amitié qu'il faisoit, c'estoit de donner à ceux qui estoient les plus chargez, quelques places ou mestairies, & ce encore pour un an & demy, en payant certaines rentes au Prince : & ce terme passé ils estoient contraints de servir six ans entiers à leur propre bourse, & ne falloit pas faire du retif, autrement la perte des biens & de la vie s'en ensuivoit : comme il advint à un de ses plus favoris Secretaires, lequel il voulut envoyer Ambassade vers l'Empereur Maximilian, & comme il répondit qu'il n'avoit pas le moyen pour faire le voyage, il fut mis dans une prison, où il mourut, furent ses biens confisquez au Prince,

ſans que ſes freres en pûſſent retirer la valeur d'un tournois. Si ſes Ambaſadeurs rapportoient quelques preſens, qu'on leur avoit fait, il les en deſarçonnoit, tenant que par droit de Principauté tout ce qui eſtoit donné à ſes Ambaſſadeurs luy eſtoit acquis, puiſqu'à ſon adveu les Princes les honoroient de tels preſens. Ce qu'il apprit fort bien aux Ambaſſadeurs qu'il avoit envoyé à l'Empereur Charles-le-Quint, lequel leur fit preſens de belles chaiſnes d'or, & de quelques pieces d'or d'Eſpagne, & quant & quant Ferdinand, frere de l'Empereur leur donna quelques vaſes d'argent & des draps fort precieux, enſemble pluſieurs eſpeces d'or d'Allemagne. Cet avare glouton ne les ſentit pas pluſtoſt arrivez, qu'il ne s'empara du plus beau & du meilleur de leurs preſens, comme ſi ç'euſt eſté quelque butin qu'ils euſſent gagné ſur l'ennemy, dont il n'eut pas ſeulement voulu avoir ſa lipée, mais outre ſa legitime prendre ce qui ne pouuoit eſtre refuſé à un ſoldat par ſon Capitaine. Ie laiſſe les oppreſſions, qu'il faiſoit au reſte de ſon peuple, ſous pretexte du dereglé pouvoir de la puiſſance abſoluë,

dautant qu'il semble que ceux qui ont credit sur le reste du peuple, ayent liberté de faire surhausser les flots de leur pouvoir sur la pauvre populace. Il vaut mieux que je retourne vers nostre Basile, qui fut en ses entreprises accompagné d'un malheur presque toûjours continuel. En la bataille d'Orse sous la conduite de Constantin Ostroge & Iean Suizzone les Polonois de 80000. Moscovites, qui faisoient estat de marcher le pied sur le ventre des Polaques, en défirent sur le champ prés de 40000. sur la place, prirent tous les chefs de l'armée, les Seigneurs de marque, tout le Senat de la nation & d'autre quatre mil prisonniers. A peine se pût sauver Basile en sa ville Royale de Mosque, encore qu'il fut éloigné de soixante lieuës, il estoit en crainte que le Roy Sigismond, enflé du gain de la victoire qu'il avoit obtenu n'essaya, poursuivant sa pointe de donner derechef sur luy. Voila la monnoye, de laquelle sont payez ceux, qui tyranniquement se veulent faire obeyr, sans considerer les torts, vexations & indignitez qu'ils font à leurs sujets, vous voyez ce Duc qui avoit accoustumé de dompter ses ennemis, toutefois parce qu'il matina trop sō peuple, il ex-

tenua tellement ses forces, qu'une petite poignée de Polonois défit cette grande multitude de Moscovites, qui pouvoient engloutir tout à un coup l'armée de Sigismond. Aussi la charge qu'il receut des deux freres Girées Mahemet & Abasa luy rompit tellement les aisles, qu'il fut contraint de s'obliger par une promesse de sa main d'estre perpetuellement tributaire de Mahemet, & par le moyen d'icelle renvoya les Tartares chargez de grandes dépoüilles, ayans brûlé quasi tout le pays, & triomphans d'une infinie multitude de Moscovites, qu'ils avoient pris prisonniers & qu'ils vendirent en la Taurica aux Turcs & à Citraca à divers peuples qui habitent sur la mer Caspie. Si Basile eut esté chery, aimé & honoré des siens, il avoit assez de vaillans Capitaines, qui eussent pû donner beaucoup d'affaires à ces deux Rois Tartares, mais il les avoit tellement foulez tous, qu'ils ne pouvoient (comme l'on dit) mettre un pied avant l'autre, & encore avoient moins d'envie d'hazarder leurs corps & biens, pour affermir l'Estat de celuy qui les tyrannisoit si cruellement. Au reste c'estoit le Prince du meilleur avis

és hautes entreprises, fin & accort qu'il est possible de penser, & qui (ainsi que j'ay dit) a obtenu de tres-belles victoires sur les Tartares, & prit sur les Polonois Smolenzko par secretes intelligences de *Knez Michel Linski*, & ne conserva pas seulement ce que son frere avoit laissé, mais encore adjoûta-il plusieurs Provinces à son Empire : & reduisit en son obeïssance, outre la Principauté de Smolenzko, Plescovie. Ce fut luy, qui premier usurpa le nom & titre de Roy, dautant que tous ses devanciers s'estoient contentez d'estre nommez grands Ducs, bien que son pere voulut estre appelé grand Seigneur de Russie, qualité qui estoit encore retenuë par Basile. Mais se faisoit-il de plus appeller Empereur. Titre qui montroit son ambition, puisqu'il n'osoit, écrivant au Roy de Pologne, se qualifier pour Roy, mais se contentoit du nom de *Vuelichi Knesi*, qui est à dire grand Duc, pour ce que l'un ny l'autre ne vouloit recevoir les lettres de son compagnon, si elles contenoient nouveau titre. Or voicy les titres qu'il prenoit en ses lettres. Le grand Seigneur Basile, par la grace de Dieu Roy &

Prince de Russie, grand Duc de Volodimerie, Moscovie, Novogardie, Plescovie, Smolluchie, Tuverie, Iugarie, Permie, Viakie, Bulgarie, &c. Grand Seigneur & grand Duc de la terre de Novogardie la basse, de Czernigovie, Rezanie, Volothie, Riscovie, Beloie, Rostonie, Iaroslavie, Bielozorie, Vdorie, Obdorie, Condivie. Or ces deux titres de Roy & d'Empereur dont il s'attiffoit par trop ambitieusement, sont compris sous ce mot de *Czar*, qui en langue Russienne signifie Roy, & par les Esclavons, Polonois, Hongres & Bohëmiens est pris pour Empereur ou Cesar. En quoy il semble avoir quelque vray-semblance, pour le peu de difference qu'il peut y avoir entre ces deux mots Czar & Cesar. Quant est du nom de Roy blanc qu'on luy baille, il est fondé sur ce que tout ainsi que le Roy de Perse est appellé *Kisil passa* ou *Casebalz*, pour ce que son ornement Royal qu'il porte en teste est rouge, aussi le Moscovite est nommé blanc, dont vous voyez que je luy ay fait couvrir la teste par son portrait, que j'ay tiré d'un vieil Livre, imprimé en langage Moscovite, & en leurs

caracteres, là où il eſt repreſenté de la façon que vous le voyez équippé Il eut en premieres nopces pour femme Salomea, fille d'un ſien ſujet : avec laquelle il habita par l'eſpace de vingt ans & plus, ſans avoir lignée aucune, dont il fut tellement faſché, qu'il la repudia, à cauſe, diſent aucuns de ſa ſterilité, mais l'effet a bien montré qu'ils pretendoit apres d'autres, où eſtant raſſaſié de ſa compagnie, ou bien en ayant découvert une plus belle, qui le meut à prendre pretexte de cette incapacité à concevoir, il la fit renfermer dans un Monaſtere, où elle accoucha d'un fils, qui par ce qu'il pouvoit ſucceder à l'heritage de la Principauté, rompit de beaucoup les deſſeins, non pas du mariage entre luy & Helene, dautant qu'il fut conſommé & accomply, meſme mourut elle durant iceluy : mais entre une autre à laquelle Baſile aſpiroit, falloit bien qu'il fut fort échauffé, veu qu'entre les Moſcovites la multitude & diverſité de tant de nopces eſt fort odieuſe. Peut-eſtre que le manteau Ducal dont il eſtoit affublé, couvroit tout ce qu'on y eut pû trouver à redire. Au reſte je trouve une difficulté ſur ce que

je viens de reciter touchant l'enfant de Salomea, d'autant qu'aucuns voyans que Demetrius fils du defunt Iean & neveu de Basile avoit esté instalé au Duché, ont écrit que cette pauvre Duchesse l'avoit eu d'illegitime conjonction: autrement n'est pas croyable que Basile luy eut cedé la chaire Ducale, s'il eut senty un heritier plus proche & habile à succeder. Mais aussi qui considerera que Salomea eut eu ce fils de Basile, pourquoy n'a il pû aussi bien succeder à son oncle, que Basile a fait à Iean, qui avoit ce fils vivant. Là dessus je sçay bien qu'on m'alleguera que Basile, pour se rendre maistre & Seigneur de l'Estat, prit captif Demetrie apres la mort de son pere, & que l'on sçait bien qu'à la solicitation & du consentement de Basile Demetrius fut sacré Duc de Moscovie: de maniere qu'il n'y a aucun rapport de l'un avec l'autre. Basile empieta le Duché, & Demetrius le receut par l'election qu'en fit son oncle.



IACQVES V. DV NOM,
ROY D'ESCOSSE.

IACQVES V.
DV NOM,
ROY D'ESCOSSE.

CHAPITRE XXIII.

LEs Hiſtoriens ont pris plaiſir à coucher par eſcrit le ſuccez des affaires d'Eſcoſſe, nous repreſentent un bilan fort exquis de l'heur & proſperité de l'Eſtat Eſcoſſois avec le miſerable ſuccez de ceux qui ont eu la charge & dignité de commander à un ſi beau, ample & magnifique païs, ils nous en dreſſent pluſieurs bandes, entre leſquelles eſt fort memorable celle ſous laquelle ont eſté enroollez Iacques, qui ont tellem.nt eſté diſgraciez de la fortune,

qu'il semble qu'elle ait conjuré allencontre d'eux. De fait, le premier fils de Robert troisiéme du nom allant en France, fut pris par les Anglois & detenu captif par le Roy Henry : apres estant de retour en son païs, il n'y arresta pas long-temps, qu'il ne passa de l'inclemence & inhumanité des conjurez, qui le massacrerent l'an treiziéme de son regne, & de grace mil quatre cens trente-six. Pareillement Iacques deuxiéme du nom, sentit les furies des seditions, qu'il ne sçeut si bien étouffer, qu'il ne fut miserablement assassiné l'an vingt-quatriéme de son regne, & de Iesus-Christ mil quatre cens soixante. De mesme fallut que Iacques troisiéme du nom éprouva la la malignité des conspirations des Escossois, qui estoient tellement animez allencontre de ce Prince, que quoy qu'il s'humiliast à ses sujets, & leur envoya des Ambassadeurs pour regagner leur amitié, il ne sceut amollir leur cœur, mais fallut venir à cette piteuse bataille de Bannokbien, où il fut défait l'11 jour du mois de Juin, l'an de grace 1488. le 29. an de sõ regne. Moins encore pût échaper le destin des autres

encore peut échaper le destin des autres celuy qui porta le quatriéme le nom de Jacques, dautant qu'apres avoir esté fort long-temps miné d'infinies traverses, fallut que la bataille de Floudouë ou de Brankistone ravit aux Escossois leur Prince le 9. jour de Septembre, en l'année de salut 1513. de son âge 39. & de son regne 25. Si le malheur eut pû s'assouvir d'avoir de telle & si calamiteuse façon terrassé ces quatre Jacques, encore eussent eu les Escossois quelque moyen de respy, mais il estoit si horriblement acharné sur cette nation, qu'encore plus rudement que sur les autres, il a donné sur celuy auquel est écheu le nom de Jacques V. du nom, ainsi que le present discours le manifestera assez ouvertement, & que l'a fort bien reconnu celuy qui pour cette occasion luy composa cet Eloge.

Si Rex, si iuvenis miserandum funus obivi.
Qui doleo? Minime, quippe IACOBVS eram.
Hæc pater, hæc atavi subierunt fata IACOBI,
Tam dira infelix omina nomen habet

Vt minus infelix hoc tantum exulo, IACOBVS
Hæres nullus erat tunc mihi dum caderem.

De fait, il ne prend pas mal le rapport qu'il fait fort élegamment, tant du nom des Jacques, que de la desastrée adventure, qui semble avoir talonné de si prés les Rois d'Escosse, que par rebellions & conspirations de leurs propres sujets, ils ont quitté les miseres de ce monde. Si nous regardons de prés la fin de nostre Jacques, nous trouverons qu'un regret de n'avoir pas des sujets obeissans, l'a mis dans le cercueil Ou bien si nous nous arrestons à ce que d'autres Autheurs dignes de foy en témoignent, il aura esté festoyé du boucon, qu'il ne peut rejetter que d'un mesme coup il ne regorgeast tous ses esprits vitaux. Mais afin qu'on ne nous oppose que nous mettons la charruë devant les beufs, & que nous representons la mort avant la vie, voyons quelle fut sa source, quels sont ses progrés, & quelle est sa fin, suivant les memoires, qui m'ont esté fournis par l'Ambassadeur d'Escosse Iacques à Betoun, Archevesque de Glasgoës, Prelat tres digne, ama-

[l]eur des vertus, bonnes lettres, & ceux [q]ui en font profeſſion. Il eſtoit fils de [I]acques IV. & de Marguerite, fille de [H]enry VII. Roy d'Angleterre, & nâquit [l]e 15. jour d'Avril en l'année 1512 & fut declaré Roy d'Eſcoſſe, jeune enfant tel qu'il eſtoit, âgé ſeulement d'un an, cinq mois & dix iours. Et à la Regence du Royaume fut appellée ſa mere, qui en avoit déja eſté honorée par ſon mary alors qu'il alla en cette guerre, dont depuis il ne peut retourner: de ſorte que la Regence luy fut plûtoſt continuée, qu'accordée, quoy que quelques-uns en faſſent un grand cas, pour avoir eſté le premier commandement qu'une femme ait eu en Eſcoſſe. Qui ne fut pas de longue durée, dautant qu'elle épouſa le ſixiéme jour d'Aouſt Archambaut du Glas, Comte d'Anguſe, auquel elle remit la charge de l'adminiſtration du Royaume. Ie ne m'arreſteray point icy ſur la recherche que pluſieurs ont fait, à ſçavoir, ſi elle devoit entendre à tel mariage, ſans l'advis & conſentement, ou de ſon frere le Roy d'Angleterre, ou des Eſtats du Royaume, meſmes cõtre le vouloir de Jacques Belon, Archeveſque de Glaſgoës, Chancelier du Royaume,

qui, pour avoir plus parlé qu'on ne luy demandoit, fut destitué du grand seel. Dés lors on commença à remuer les cartes de toutes parts parmy l'Escosse, & furent ceux du Clergé, qui les premiers se réveillerent apres la mort d'Alexandre Stuart, fils naturel du Roy Jacques IV. du nom, auquel en l'année 1510. avoit esté donné l'Archevesché de S. André, qui fut tué avec son pere en la bataille de Floudont, & il y eut plusieurs competiteurs, qui s'entrebattoient l'un l'autre, pour en avoir pied ou aisle, dont vinrent plusieurs inimitiez, seditions & partialitez. Et comme ce païs s'échauffoit en dissensions, le nouveau mariage de la Reine l'ensoulfra de telle façon, qu'il fut impossible de l'éteindre & étouffer, sans le sang de plusieurs, dautant que le Royaume fut divisé en deux bandes des Duglassiens & Humiens, les uns à cause du Comte d'Anguse, vouloient que la Regence demeurast à la Reine. Toutefois l'autre partie l'emporta, fondée sur la volonté du Roy deffunt, qui avoit resigné & donné en dépost à sa femme le gouvernement du Royaume, tandis qu'elle demeureroit en veuvage, sans se rema-

rier, & fut éleu Vice-Roy Jean Stuard Duc d'Albanie, pour l'alliance & proximité du sang, qui le conjoignoit avec les Rois d Escosse, ausquels il touchoit, estant descendu d'Alexandre, frere de Jacques III. du nom. Pour ce furent envoyez Ambassades en France, où il estoit, qui le ramenerent en Escosse le 20. jour du mois de May en l'année 1515. A peine fut-il élevé dans la Vice-Royauté, qu'il commença à nettoyer le païs des garnemens, qui le fourrageoient, troubloient & dissipoient, reprima l'audace de ceux qui vouloient empieter sur l'Estat. Toutefois il ne peut si bien faire, qu'il n'encourut l'inimitié de la Reine & de plusieurs qui estoiét des plus grâds du Royaume. L'occasion fut qu'il entendit qu'aucuns vouloient se saisir du Roy, & le tirer du fort de Strivelingue. pour l'emmener secrettement en Angleterre, & pour ce il s'empara le plus diligemment qu'il peut tant de la place que de la personne Royale: puis pour le mettre en plus seure garde, le donna en charge à quatre Seigneurs, desquels il se fioit sur tous les autres. De là plusieurs s'imprimerent des sinistres opinions de la tyrannique usurpation qu'à ce qu'ils

presumoient vouloit faire ce Gouverneur. Cela fut cause que le Comte d'Anguse avec sa femme & famille se retira en Angleterre, comme aussi fit Alexandre Hume, contre lequel fut decreté le douziéme du mois de Iuillet en l'an mil cinq cens seize, un bannissement, avec proscription de ses biens, dont il fut tellement indigné, qu'avec main armée il entra en Escosse, où il fit un terrible tintamarre. Les affaires de ce païs ainsi broüillées, le Duc d'Albanie envoye vers le Roy d'Angleterre, pour se justifier de la mauvaise conception de la Reine mere, par tous les moyens qu'il pût, il essaya de gagner les cœurs des Humiens, qui retournerent en Cour, mais ce ne fut sans bien payer leur escot, car Alexandre & sō frere Guillaume furent decapitez le onziéme Octobre. En l'année mil cinq cens dix-sept ce Gouverneur reprit la route de France, dont & la Reine & les Duglassiens ne furent pas trop marris pour l'authorité & credit que leur apporta une telle retraitte, ce qui fut cause que la Reine retourna en Escosse le dix-septiéme de Iuin, où de prime abordée elle eût fort pauvre accueil envers le Roy

son fils. Toutefois enfin elle le plia si bien sous son obeïssance, apres avoir conquis la bonne grace de ceux qui estoient ordonnez à sa garde, qu'avec son mary elle reprit derechef le gouvernail du Royaume, non point toutefois avec telle licence & authorité qu'auparavant, dautant que le Duc d'Albanie avant que partir, avoit tellement bridé les affaires, qu'il luy estoit impossible de joüer à la baguette des Escossois, comme elle avoit de coustume. Mais ce qui plus arresta le succés de ses desseins, ce fut le divorce qui survint entre elle & son mary, tant à cause de la jalousie qu'elle avoit de ce qu'il s'estoit amouraché d'une Damoiselle en la Province de Donglasd, comme aussi pour ce qu'elle avoit appris qu'il avoit promis la foy de mariage à la fille du Comte Bothuel. De maniere que son plus expedient fut d'aller en France, d'où apres quelque temps il retourna en Angleterre sous le sauf conduit du Roy, qui prenoit plaisir d'avoir à sa devotion un si puissant ennemy, qu'il opposa au Duc d'Albanie: d'autre costé les Escossois ne se

réjouïssoient point de telle venuë, & sur tous les autres le Comte d'Araigne, qui maniant, avec la Reine, le Royaume, eut bien desiré qu'aucun ne se fust approché, qui eust osé le desarçonner, comme il fut depuis. De fait, il y eut double ligue, l'une des Angusois, & l'autre des Araignois, qui de jour en jour s'en-aigrissoit de telle façon, que pour l'amortir, il fallut venir aux armes, où des deux costez il y en eut de battus & ruez par terre. Le Duglassien bransla si bien les mains, qu'il se rendit Maistre, & supplanta son competiteur, d'où il prit envie de faire étendre son pouvoir plus qu'il ne falloit: Et aussi comme il s'estoit precipité par force à une telle dignité, il ne la garda gueres, dautant que le Gouverneur Stuard ayant entendu le piteux & embroüillé estat des affaires d'Escosse, quitta la France, & fit voile en son Gouvernement, où d'emblée il bouleversa tout l'estat, qui avoit esté dressé par le Comte Duglas, puis fit publier l'assemblée des Estats à Edimbourg, où furent adjournez Archambaut & Georges Duglas, & condamnez par contumace pour leurs malversatiõs à estre bannis en France pour un an. Le

Roy d'Angleterre ſentant la venuë de ce Gouverneur, & voyant le beau ménage qu'il faiſoit, delibera par force de l'en dénicher, puis que par bonnes il ne pouvoit. A main armée il donna dans l'Eſcoſſe, d'où il fut repouſſé, & dés lors commencerent à s'entre-choquer ces deux puiſſans Royaumes plus rudement qu'il n'euſt eſté beſoin, où ſe porta fort vaillamment le Gouverneur, qui toutefois ne pût ſi bien faire qu'il ne fut regardé par ſur l'épaule par les Grands du Royaume. Qui fut cauſe qu'apres avoir obtenu cõgé, il ſe retira derechef en Frãce: Dont le Roy d'Angleterre fut tres contant, il fit gliſſer en Eſcoſſe le Comte d'Anguſe, qui, avant le terme de ſon exil parachevé, s'eſtoit déja ſauvé en Angleterre. Au commencement il temporiſoit, & le plus doucement qu'il pouvoit ſupportoit la rigueur de la Reine, laquelle enfin il ſurprit avec le Roy, & les fit paſſer à diſcretion, ſe reconcilia & fut aſſocié à la Regence du Royaume avec les Archeveſques de S. André, & Glaſgoës, & quelques autres. Mais ce n'eſtoit pas où il vouloit s'arreſter, car il ne taſchoit que d'avoir ſeul commandement au

Royaume: partant ſe ſaiſit de la perſonne du Roy, & s'empara du Gouvernement, duquel il ne fait compte de ſe départir, quoy que l'Archeveſque de S. André, le Comte d'Aran, Iacques frere baſtard du Roy, Comte de Moravie & le reſte des Conſeillers du Royaume luy remonſtraſſent qu'il ſe faiſoit un tres-grand tort de retenir en captivité la perſonne du Roy. Et pour faire trouver meilleur à un chacun ce qu'il en faiſoit, il fit bien faire le bec au Roy par ſon frere Georges, qu'il prioit la Reine ſa mere de ne ſe mettre en peine de luy, veu qu'il luy eſtoit impoſſible d'eſtre mieux traitté ny receu plus à ſon contentement qu'avec le Comte d'Anguſe. Ce n'eſtoit toutefois que de bouche, & non par contrainte; car le Roy ſecrettement faiſoit entendre aux Eſtats qu'il eſtoit en une fort étroite captivité, il n'oſoit pourtant pas (comme l'on dit) ſouffler, crainte d'encourir l'inimitié de celuy qui le detenoit ſous ſa puiſſance comme ſon eſclave. De fait, s'il euſt oſé découvrir l'envie qu'il avoit de recouvrer ſa liberté, c'eſt hors de doute que les efforts de ſes ennemis n'euſſent rien pû à l'encontre de

luy, parce que ses sujets estans en bataille rangée pour le remettre en franchise, eussent aisément abbattu les forces Duglassiennes, si le Roy eut daigné se presenter & pancher du costé de ceux qui hazardoient leurs vies pour le dégager de la servitude, où il estoit detenu. Mais ce pauvre Prince saigna du nez, & aima mieux, temporisant, souffrir l'injure d'une dure captivité que de s'affranchir par les voyes legitimes qui luy estoient presentées. Apres toutefois que fort long-temps il eust patienté & refusé les conditions, moyens & secours qui pouvoient luy acquerir & conserver sa tres-juste Royauté, enfin il s'ennuya de souffrir le commandement d'un sien sujet, qui, sous pretexte de chercher son mieux, taschoit à se revestir de la Royauté, il pensa de plus prés à ses affaires, & delibera de secoüer le joug de la servitude, où il estoit assez étroitement detenu, & parce que l'ayde de ceux qui estoient à son service, lesquels il assembla à Strivelingue, fit sortir d'Edimbourg tant le Comte d'Anguse que tous ses partisans, ausquels il défendit sur peine de la

hare, d'approcher plus prés de quatre lieuës de sa Cour. Cette disgrace ne fut pas plûtost ouverte, que de toutes parts le Roy recevoit plaintes des exactions, tyrannies & mal-façons du Duglassien, qui fut cause de le faire releguer en Moravie. Dont il fut fort indigné, & refusa d'obeïr à la condamnation. Partant fut par Arrest du Parlement tenu à Edimbourg le 5. Septembre, condamné de leze-Majesté, avec son frere Georges, & plusieurs autres qui estoient entachez de cette conspiration : Lesquels se refugierent en Angleterre, & furent fort bien accueillis par le Roy Anglois, qui prenoit grand plaisir de voir bandez à l'encontre de l'Estat d'Escosse, ceux qui pouvoient beaucoup pour l'entretien du Royaume, & lesquels il avoit par le passé soustenu, comme vrais supposts de ses desseins, & qui servoient à broüiller l'Estat d'Escosse, ainsi que vous avez oüy cy-devant. Dés que ce Roy Iacques fut paisible au Royaume, il commença à le purger de tous les méchans garnemens qui le troubloient, & établir des loix les plus rigoureuses qu'il pût cõtre ceux qui ne pouvoient par l'amour de vertu, estre contenus en leur devoir, mais s'abandon-

bandonnoient aux pillages, larcins & brigandages. Que s'il n'eust suivy cette severité, il est bien à craindre que son païs eust esté en peu de temps devalisé, dautant que durant les dissensions, qui survinrent en Escosse du temps de sa minorité, se fourrerent plusieurs mélanges de vices, corruptions & debordemens, de maniere que pour les retrancher, il estoit besoin de suivre telle voye. D'autre costé il taschoit de tout son pouvoir à retrancher les guerres, troubles & mutineries, qui avoient tellement ébranlé l'Estat, que si sa majorité ne l'eût remit sur pied, c'estoit chose asseurée, qu'il eust fait un piteux & desolé salut. Le bon-heur en vouloit tellement aux affaires de ce jeune ROY, que de toutes les parts de la Chrestienté il estoit admiré, mesme le ROY de France l'honora de son Ordre de Saint Michel, l'Empereur de la Toison d'Or & Henry ROY d'Angleterre de sa Iarretiere. De telle dignité ne se montroit méconnoissant, car à tous les jours que l'on avoit de coustume en France, Allemagne ou Angleterre de celebrer chacun Ordre, aussi il se preparoit, disposoit & comportoit de

telle façon que ſi luy-meſme eût aſſiſté au jour prefix en la Cour de ces trois Princes : mais ce qui mieux découvrira l'excellence de noſtre Iacques ſera la requeſte qu'il euſt pour la conjonction de mariage. Il avoit de ſi bõnes parties, que le Roy d'Angleterre, ayant éventé que ſon neveu Iacques tendoit à s'allier en France, & que déja il y avoit parole portée que l'on promettoit à Madame Magdelaine de France, cent mil eſcus de doüaire, & trente mil livres de rente par an, il dépeſcha ſoudainement l'Eveſque de Saint David, avec ſon frere Guillaume Havart Duc de Norfolk, afin que ſous pretexte de luy preſenter quelques livres touchant la Religion Reformée, ils n'interrompiſſent pas ſeulement le mariage de France, mais auſſi miſſent ſur le rang, celuy de la fille d'Angleterre. De fait, ces Ambaſſadeurs offrirent de la part de Henry huitiéme du nom, de fort avantageuſes conditions à ce nouveau amoureux : & entr'autres luy firent entendre, que s'il vouloit s'allier avec l'Anglois, que le Roy leur avoit donné charge de luy faire ſçavoir qu'apres ſa mort il luy reſignoit le Royau-

me d'Angleterre, & pour plus grande asseurance, dés maintenant le créoit & ordonnoit Duc d'York, & Vicaire du Royaume d'Angleterre. Ces offres estoient si belles, qu'il estoit impossible qu'elles ne chatoüillassent & fissent bondir le cœur de ce jeune Prince. Toutefois le peu d'asseurance qu'il asseoit sur les paroles de l'Anglois, & aussi que la maison des Hamiltons ne prenoit à gré une telle alliance, pour la prevention qui estoit toute manifeste de l'espoir qu'ils concevoient de succeder à la Royauté. Le Roy Iacques quitta le party d'Angleterre, & (comme la maison d'Escosse a esté fort devotionnée à la Couronne de France) il delibera d'y prendre party, & pour ce dépescha en France Monsieur David Betoun, & Monsieur Erskin, pour moyenner le mariage d'entre luy & Marie, fille de Charles Duc de Vendosme, de l'amour de laquelle il fut tellement frappé, qu'il entreprit de traverser mesme jusques au Vendosmois, pour de ses yeux luy-mesmes venir découvrir ce qu'il avoit déja fort bien appris par le rapport d'autruy. Mais telle pour-

suite demeura interrompuë, pour la guerre qu'avoit le roy de France à l'encontre de l'Empereur, où il s'achemina avec tout son train, pour souffrir mesme fortune que le François. Nostre roy estant adverty qu'il avoit passé le Mont Tacare, luy envoya au devant le Dauphin, qui luy fit toutes les plus grandes courtoisies, carresses & amitiez qui luy estoient possibles. Comme aussi fit le bon roy François premier du nom, qui par tant d'honneurs, humanitez & munificences, captiva la bonne grace de l'Escossois, que, & ravy des divines perfections, desquelles estoit accomplie Madame Magdelaine de France, & engagé pour un si honorable & bon accueil, fut (par maniere de dire) necessité de la demander pour femme. Dont au commencement le Roy fit beaucoup de difficulté, non pas qu' l le voulut du tout éconduire; mais parce qu'il luy faschoit de marier Magdelaine, qui, quoy qu'elle fut sa fille aisnée, ne luy sembloit pourtant estre appellée à un tel mariage, crainte qu'il avoit d'éloigner de sa personne celle qu'il cherissoit uniquement, &

de laquelle il ne pouvoit que desesperer continuellement, l'ayant perduë de veuë, à cause des maladies qui la debilitoient fort, partant pour le mieux gratifier avoir envie de luy donner sa fille puisnée Madame Marguerite. Mais ce Roy Escossois avoit choisi des singularitez en sa Magdelaine, qu'il avoit tellement gravées en son cœur, qu'il estoit impossible de les en déraciner, & pour ce au choix que luy donna le Roy de France, il s'arresta sur sa Magdelaine, qui luy fut accordée, les nopces celebrées à Nostre-Dame de Paris le premier jour de Janvier en l'année mil cinq cens trente-sept, dont l'Escosse menoit grande feste, pour l'heur qu'elle promettoit. Mais la vertueuse Princesse n'y mangea pas (comme l'on dit) un muid de sel, dautant qu'elle arriva en Escosse le dix-neufiéme jour du mois de May en la mesme année, & deceda d'une grande fiévre le dixième du mois de Iuillet au mesme an. Ie passeray sous silence le dueil, qui fut mené sur le trépas de cette Princesse, pour retourner à nostre Escossos, qui fit assembler les Estats du

païs tant pour confirmer la revocation qu'il avoit fait à Roüen, de tout ce qui avoit esté fait, geré & passé durant sa minorité à son dommage & préjudice de la Couronne: comme aussi pour augmenter & accroistre le domaine du Royaume, duquel il estoit tellement soigneux, que pour la crainte qu'il avoit de le diminuer par les deniers qu'il eut pû bailler à ses enfans illegitimes, il les avança en benefices, & leur donna les Abbayes & Prieurez de Melros, Kels, Coldinham, Sainte-Croix, & de Saint André: & en retint les fruicts durant sa vie, qui ne montoient gueres moins que le propre patrimoine Royal: il en entretint ses quatre enfans, qui apres sa mort en furent pourveus. Et parce qu'il ne pouvoit se passer de femmes, il renvoya en France David Betuon, Cardinal & Evesque de Mirepoix, & son frere bastard, Iean Comte de Moravie, pour demander à femme Marie fille de Claude de Lorraine, Duc de Guyse, & veuve du Duc de Longueville, qui luy fut accordée, & les nopces celebrées à Paris en tres-grande magnificence fut amenée en Escosse: de laquelle il eust deux fils & une fille,

à sçavoir Iacques & Arthus, qui moururent presque en un mesme temps: de fait, il y eût à peine six heures entre la mort d'eux deux. Iacques deceda à Saint André, & Arthus à Strivelingue huit jours apres qu'il fut né. Tellement qu'il ne resta plus que sa fille Marie, qui nasquist le septiéme de Decembre en l'année de grace mil cinq cens quarante-deux, & fut appellée à la Royauté le quatorziéme jour des mesme mois & an: fut mariée au Roy de France François second du nom, le dix-neufiéme jour du mois d'Avril l'an mil cinq cens cinquante-huit, & a esté apres le trépas du Roy, sujette aux injures de fortune, & aujourd'huy est detenuë prisonniere. Or pour retourner à nostre Iacques, il avoit aux quatre coins & au milieu de son Royaume le feu de seditions embrasé, si bien que quelque peine qu'il prit de chastier les boute-feux, fut contraint avec force & main ouverte courir sur les perturbateurs de son Estat, lesquels du commencement firent mine de se revancher, mais se voyans mal appointez s'ils ne cedoient à leur Prince & Sei-

gneur, apres avoir esté estrillez dos & ventre, vinrent là reconnoissance, & requerir & demander pardon de l'offense qu'ils avoient fait. A peine fut-il hors de ce grabuge, que l'Anglois commença à luy tailler de la besogne par l'usurpation du tiltre de Roy de toute l'Hybernie qu'il prit, dont l'authorité & étenduë des païs de son obeïssance sembloit estre accourcie. Pour l'heure toutesfois ny l'un ny l'autre n'osa se bouger. L'Escossois, pour crainte qu'il avoit de réveiller le chat qui dormoit, & que l'Anglois ne dépossedast les hoirs, & bien-tenans de l'Escossois Makconel, des biens qu'ils tenoient de luy en Hibernie. L'Anglois parce qu'il voyoit le Pape ligué avec le Roy de France & l'Empereur. Il craignoit d'avoir quelque incartade d'eux : que s'il eut harcellé l'Escossois, c'eût esté accroistre le nombre de ses ennemis. A cette occasion il envoya Ambassadeurs en Escosse, pour prier le Roy de le venir trouver à York, où il avoit à luy communiquer, affaires de grande importance pour luy & tout le Royaume. Mais (comme dit le Seigneur d'Argenton) les

entreveuës des Princes estans de tres-dangereuse consequence, le Conseil d Escosse ne trouva pas bon que le Roy y allast : on envoya en Angleterre, maistre Jacques Lermond, pour excuser l'Escosse de ce qu'il ne pouvoit pour lors aller en Angleterre. Dont le Roy Henry fut grandement fasché, & délibera dés lors de mettre tout à feu & à sang pour le mépris qui avoit esté fait de luy, & dressa forte & puissante armée pour la ravager. Et afin que les Escossois ne s'apperceussent de la strette qu'il vouloit leur donner, il envoya personnages, pour juger, borner & limiter les païs qu'on tenoit avoir esté occupez du passé par les Anglois. Tout en un coup les Escossois se voyent entourez d'un grand flot de navires, & si brusquement chargez, qu'à peine eurent-ils le loisir de se deffendre. Toutefois apres s'estre un peu repris se rejetterent sur leurs ennemis si à propos, qu'ils ne s'en allerent pas (comme l'on dit) sans beste vendre. Mesme le Roy Iacques prit tellement cette incursion à cœur, qu'il faisoit estat d'envahir l'Angleterre s'il eust esté secondé par les siens. De fait, les ayant trouvé ainsi lasches, prit l'af-

faire tellement à dépit, qu'il tomba en une tres-grande fiévre, qui l'emporta le quatorziéme jour du mois de Decembre en l'an de salut mil cinq cens quarante-deux, de son regne trente-deux, & de son âge trente-trois. De Falklande, il fut emporté à Edimbourg au Temple de Sainte-Croix, où il fut enterré avec grande magnificence auprés de sa chere épouse Magdelaine: non sans grand dueil de ses bons sujets, qui regrettoient d'avoir perdu un Prince si doux & si benin, qui estoit effroyable aux méchans & depravez, sur le collet desquels il sembloit qu'il fut toûjours pendu. Et à dire la verité il estoit toûjours en estat pour les pouvoir attraper, ainsi que fort à propos ont remarqué les histoires Ecossoises. De ce poinct il est grandement loüé de ce qu'il estoit fort sobre à son boire & son manger, endurcy aux travaux, de telle sorte qu'il ne craignoit ny froid ny chaud: pour faire ce qu'il avoit entrepris. Et c'est ce qui luy serra le cœur, dautant qu'il boüillonnoit pour avoir raison de l'Anglois, qui l'avoit agassé, & ne pouvoit trouver en son Royaume gens qui voulussent luy tenir escorte. Pour la cor-

pulence il estoit doüé d'une face qui sentoit son bien, & portoit une Majesté digne de commander. De deux poincts il est taxé qu'il estoit exacteur & par trop adonné aux femmes. Quant au premier on ne peut le déguiser pour les levées & impositions des tailles & recreuës, dont il a fort souvent surchargé son peuple. Mais la necessité où il estoit reduit par le mauvais gouvernement de ses tuteurs & gouverneurs, le contraignoit d'user de ces exactions, pour avoir moyen de survenir aux affaires du Royaume. En apres il trouva les maisons Royales tellement devalisées, que c'estoit tout ce qu'il pouvoit faire que de fournir pour boucher les trous, & reparer les bréches que ses devanciers avoient laissé faire. De maniere que s'il estoit le premier qui eût levé deniers sur son peuple alors que la necessité de son Royaume l'y contraignoit, il seroit vrayement à condamner: mais puis qu'il y en a eu d'autres, on doit imputer toute la faute qui y peut estre aux inconveniés precedens, qui ont attiré sur le peuple une telle cottisatiõ. Quelques Empereurs ont levé la huitiéme partie du revenu, & du fonds de leurs sujets : d'autres ont introduit les Loix Papies & Iulies du Celi-

celibat, viduité & virginité: autres ont tiré profit des exercices illicites, aussi prohibez & defendus, mesme il y en a (je ne nomme personne) qui des maquerellages ont bien sceu faire des tributs. Si sans necessité & urgente contrainte ceux-là ont bien pû lever de leurs Sujets quelques deniers, pourquoy criera on si fort de quelques subsides qui ont esté jettez sur l'Escosse, à l'extreme indigence du pays? Quant aux lubricitez où s'est laissé couler ce jeune Prince, je n'en accuseray point tant la naturelle inclination, qui estoit bien la premiere en ordre, quant aux secondes causes, mais la flaterie de ceux qui pour le retenir plus long-temps captif prenoient plaisir de l'embeguiner de telles folastreries, afin qu'il ne pût desiller ses yeux pour voir le tort qu'on luy faisoit par derriere. Avant que quitter ce discours, j'advertiray le Lecteur que la diversité qu'on trouve entre les Historiens d'Escosse, touchant le nombre des Rois d'Escosse, git en ce qu'aucuns mettent au nombre des Rois Randolphe, & le font le quatre-vingt dix-huitiéme, au lieu que les autres ne luy baillent place qu'en qualité

de Gouverneur : où n'ont pas bien pris garde ceux qui se sont voulus opiniâtrer sur le nombre des Rois d'Escosse, dautant que soudain ils eussent trouvé où gisoit le nœud de la difficulté si-tost qu'ils eussent distinctement consideré ce que je viens de remarquer, & que l'interregne auquel a commandé Randolphe, doit estre compté au lieu des Rois. Sur ceux qui peuvent à propos resoudre une telle difficulté, me semble que le docte Buchanan a si bien éclaircy ce poinct, que le Lecteur y trouvera assez dequoy s'en contenter. Ioint qu'il faut reconnoistre, veu les troubles qui ont agité les Rois d'Escosse, que leur Estat y a souvent esté interrompu, de maniere que si durant la non jouyssance du Royaume, il falloit effacer les Rois, il faudroit en rabatre de beaucoup. Et afin que je ne sorte du sujet où je viens d'entrer, vous avez veu, comme ce Iaques V. a esté si long temps sous la main, puissance & authorité de l'Angusien, qui voudroit nommer Roy ce detenteur, je vous prie quelle illation il faudroit faire. Et à dire la verité, si on prend garde à la diversité, qui est entre Randolphe & le Roy Iacques,

du premier coup on découvrira pour-
quoy l'intermission n'est remarquée
aussi bien en un endroit qu'en l'autre.



GVILLAVME DV BEL=
LAY, SIEVR DE LĀGEY.

GVILLAVME DV BELLAY, SIEVR DE LANGEY.

CHAPITRE XXIV.

CE ne fut ſans occaſion & raiſon evidente, que nos anciens, qui (ſous le maſque des fables) nous ont feint une Minerve, fille de Jupiter, Déeſſe des ſciences, armée d'un plaſtron, le morrion en teſte, la lance en main & ſa targue auprés: Voulans denoter que les ſciences ſont ou doivent eſtre accompagnées des armes pour leur defenſe, ou bien que fort convenablement ſe peuvent compatir enſemble les armes & doctrines, non pasque je veüille inferer qu'elles ſe doivét ordinairement ac-

compagner & joindre ensemble, mais que si telles graces se trouvent en un mesme personnage, veritablement il se rend admirable, entendu és affaires, stilé és ruses, propre à toutes entreprises, & qui plus est il est fait Heraut de ses propres loüanges. Quand je viens à remarquer de prés ces perfections en ce brave Chevalier Angeuin & Historien François, je suis contraint d'admirer & loüer ses vertus, & au contraire de blâmer ceux qui à son exemple ne son duis & réveillez à mesme titre de loüange, estimans possible estre chose mal seante & indigne de l'Estat de Noblesse de s'appliquer aux lettres. Or ce Messire Guillaume du Bellay dés sa premiere jeunesse commençant à suivre les armes (comme est la coûtume & ordinaire vacation de la Noblesse Françoise) & par un desir de connoistre attiré en Cour, fut bien receu du Roy François, qui non seulement le retint à son service prés de sa personne, mais aussi l'employa bien souvent dedans & dehors son Royaume en plusieurs & principaux de ses affaires d Estat. De sorte que non seulement il peut parler au vray de l'execution & issuë des guerres, ausquelles

les il s'eſt preſque toûjours trouvé tant par mer que par terre, mais auſſi a eu moyen d'entendre & ſçavoir les cauſes, fins & deliberations d'icelles. Auſſi enfin en devint-il autant ruſé Capitaine & experimenté Chevalier qu'il s'en trouvaſt de ſon aage. Le ſeul nom de Langey eſtoit en reputation par toutes les villes de France, Italie, Allemagne, Angleterre & Eſpagne : meſme les Rois étrangers l'eſtimoient beaucoup, & s'aidoient de ſa faveur. Que s'il convenoit prouver combien il eſtoit le bien venu envers leurs Majeſtez, il faudroit quant & quant reciter comme il fut envoyé Ambaſſadeur pardevers Henry Roy d'Angleterre, aſſez animé contre le Roy François, pour n'avoir eſté appellé aux traitez de ſa delivrance. Et comme il le ramodera par ſon eloquence, joint que le Roy eſperoit par ſon moyen & faveur qu'il avoit aux Vniverſitez, qu'il pourroit obtenir la diſpenſe de ſon mariage : & à cette occaſion accorda audit de Langey plus que le Roy de France ne demandoit. Longtemps depuis le Roy Anglois pria le Roy de France luy envoyer homme, duquel il ſe fiaſt, pour luy declarer prive-

ment chose qu'il ne vouloit pour l'heure escrire, ne communiquer à autre qu'à luy ou à celuy, sur la fidelité duquel il se reposeroit pour luy en porter la parole. Le Roy lors depescha vers luy ledit du Bellay, qui fut le secret entremetteur de leurs privez conseil. Les Potentats d'Allemagne & villes Imperiales ont si benignement receu les offres, & entendu les harangues de ce bien-disant Orateur martial, que combien que les affaires du Roy fussent bien broüillées, & l'entrée non libre à ses Ambassades, neantmoins au hazard de sa vie, il fit que la verité des choses, qui avoient esté faussement mises à sus au Roy, fut épanduë par la Germanie, & les calomnies entierement découvertes. Plusieurs autrefois fut-il deputé par le Roy aux diettes des Princes Allemans, pour traiter & conclure des alliances & ligues. Et à ce propos je ne veux oublier le devoir qu'il fit en la defense des Princes de Vitemberg, chassez de leur Duché par l'Empereur & son frere occupateurs d'iceluy : car parlant publiquement pour leur justification, il sceut par ses remontrances & persuasions amolir les cœurs des Iuges

& Capitaines de la ligue de Suave. Quant est de ses autres legations, Rome & Italie resonnent encore de ses discours & sages propositions distinctement proferées en plein Senat. Voila quant au premier poinct de sa suffisance és lettres & maniment des affaires politiques. Pour le regard de son experience au fait de la guerre, chacun jugera qu'elle n'a esté moindre que l'autre. Car afin de ne particulariser plusieurs rencontres & actes memorables d'iceluy és guerres de Picardie, Provence & autres endroits, je parleray seulement de son gouvernement au Piedmont, auquel il ne fut legerement constitué par le Roy, comme l'on peut penser, dautant que c'estoit le pays où tendoit tout le faix de la guerre Imperiale, & où sans cesse se pratiquoient plusieurs faicts avantureux & stratagémes. Il ne faut passer sous silence un acte digne d'un chef soigneux & provident. C'est qu'au commencement de son gouvernement le peuple desesperé pour la famine, telle qu'un sac de bled, qui n'avoit accoûtumé d'estre vendu à Turin qu'un écu, se vendoit 10. & 12. écus, & s'il y avoit du bled au marché, il

falloit y mettre garde, afin que le peuple ne s'entretua pour en avoir, & par ce moyen les terres demeurerent inutiles & incultivées. Le ſieur de Langey conſiderant que c'eſtoit la perte du païs & que ſi l'ennemy ſe mettoit en campagne, on ſeroit contraint luy delivrer les places par faute de vivres, trouva moyẽ par dons & autrement d obtenir congé d'André Dorie d'en amener par mer à Savone, & delà par terre en Piedmont. Or il y avoit des bleds en Bourgogne en abondance, deſquels il fit charger ſur la riviere de Saone un nombre ſuffiſant, & delà ſur le Roſne, & puis l'embarquer ſur la mer. En quoy il fit telle diligence, qu'en peu de temps les bleds furent à Savone, puis fit trancher une montagne nommée Doüillanne, & par charroy en departit toutes les terres de l'obeyſſance du Roy à trois écus le ſac, qui auparavant coûtoit douze. Cette pourvoyance cettes eſt dautant plus digne de memoire, pour l'avoir ledit ſieur faite à ſes propres frais, mais il ne ſe ſoucioit de la dépenſe, moyennant qu'il fit ſervice à ſon Prince. De quelle prudence uſa-il à rechercher les autheurs de l infraction de la paix, pour

le meurtre commis és perſonnes des Ambaſſadeurs du Roy de France : avec quelle inſtance en demanda-il reparation, juſques à preſenter ſa perſonne au combat ſingulier avec le Marquis du Guaſt pour juſtification de la verité ? Combiẽ de fois a-il rendu vaines & inutiles les entrepriſes des Imperiaux, ne s'aidant quaſi que du cerveau & de la langue. eſtant devenu perclus pour les longs travaux precedens qu'il avoit endurez : Combien prudemment ſçavoit il diſtinguer les futures occaſions & anticiper le devant en campagne Finalement de Langey ſe voyant preſque impotent pour les travaux infinis & non plus habile pour vaquer à charge ſi onereuſe, avec le congé du Roy partit de Turin en une litiere, pour venir vers ſa Majeſté, & luy declarer avant que mourir beaucoup de choſes d'importance pour ſon ſervice, ce qu'il ne vouloit faire à autre, craignant de faire tort à ceux qui s'eſtoient fiez en luy. Mais il luy fut impoſſible d'y parvenir : car le 9. jour de Ianvier 1542. il trépaſſa à *S.* Saphorin ſur le mont de Tartare, au grand regret de pluſieurs gens de bien, de ſçavoir & d'experience. Son corps

mort fut emporté en France, & enterré dedans l'Eglise Cathedrale de S. Julien du Mans, là où j'ay veu sa sepulture richement elabourée, & son portrait eslevé en marbre blanc, lequel je vous le represente icy, non toutefois avec sa longue barbe, mais telle qu'il la portoit estant en Piedmont Lieutenant pour le Roy, & comme il est dépeint en plusieurs medales, desquelles j'en ay quelques-unes vers moy. Reste maintenant à voir de sa diligence, & sçavoir à bien écrire les choses memorables advenuës de son aage. Car quant aux particularitez de ce Royaume, & ce qui concerne les guerres, que le feu Roy de tres-loüable memoire François I. de ce nom, a esté contraint de soûtenir & entreprendre, ne s'est trouvé aucun qui se soit employé à décrire tant amplement & par le menu que ledit sieur du Bellay, lequel composa sept Ogdoades latines, par luy-mesme traduites par le commandement du Roy, où l'on peut voir comme en un clair miroir, non seulement le portrait des occurrences de ce siecle, mais une dexterité merveilleuse. De luy ont esté composez deux vers.

Cy gist Langey qui de plume & d'épée,
A surmonté Ciceron & Pompée.

Et outre ce qu'en luy on peut remarquer autant de sçavoir que d'éloquence, aussi estoit-il né en un siecle bien fort lettré, & d'une race naturellement addonée aux lettres. Car ses freres le Cardinal Iean du Bellay Evesque de Paris, fut un homme autant bien versé en toutes sciences qu'aucun de son temps. Et pour ne cacher ce tresor, il fut employé en plusieurs charges & affaires, que seul il n'avoit en ce Royaume. Ie n'oublieray qu'il fut autheur & persuada au Roy d'instituer les Lecteurs publics, qui lisent en toutes langues à Paris, stipendiens du Roy, dont est venu l'ornement de ce Royaume François. Le sieur Martin du Bellay, suivant de prés la trace de ses freres, s'est rendu excellent en l'un & en l'autre, sçavoir aux armes & aux lettres, ainsi que son stile, ses discours & ses termes le montrent bien versé aux affaires dont il est écrit. C'est luy qui a mis la main à la plume, pour reparer la bréche, qui avoit esté faite sur les Ogdoades de son frere, où l'on pouvoit voir cõme un clair miroir,

non seulement le portrait des occurences de ce siecle, mais une dexterité d'écrire merveilleuse & à luy particuliere. Toutefois son labeur nous estoit demeuré inutil & infructueux par la malice de ceux qui ont dérobé ses œuvres, voulans ensevelir l'honneur de leur Prince & de leur nation, ou faisans leur compte, peut-estre qu'à succession de temps ils en pourront faire leur profit, en changeant l'ordre & déguisant un peu le langage C'est luy qui a enfanté cette Histoire divine, laquelle par grande modestie n'a voulu baptiser d'autre nom que de memoires, encore que sans flater la verité, on doive reconnoistre qu'elle merite le nom d'Histoire, avec aussi juste occasion qu'aucune qui ait esté publiée. Aussi qnand tout est dit il sied bien à chacun de traiter de l'affaire, auquel il est versé: c'est pourquoy les histoires de Thucydide ont esté entre les Grecs en plus grand prix & estime que celles de Theopompe & d'Ephore, parce que ceux-cy estoient Philosophes ou Orateurs, mais luy avoit eu plusieurs charges en la Republique d'Athenes en paix & en guerre, dont le jugement qu'on apperçoit par ses discours, porte

suffisant.

suffisant témoignage. On dit à ce propos, que la naifveté des Commentaires que Iules Cesar a faits, a esté trouvée tel e par Ciceron, qu'il estima impossible d'y ajoûter ny diminuer, consideré qu'il avoit écrit des affaires de guerre, non point en Phormion, mais en homme qui l'entendoit. Il y a eu en nostre Nation peu de Capitaines qui ayent daigné mettre la main à la plume pour escrire ce qu'ils avoient fait ou veu faire, mais quand il s'en est trouvé, leurs escrits ont esté preferez à toutes autres Chroniques du mesme temps: Témoins en sont les Livres du Seigneur de Ioinville, l'un des Barons qui accompagna le Roy S. Louis aux guerres d'outremer, celles d'Olivier de la Marche & de Philippes de Commines. Au nombre d'icelles, pourquoy ne pourrons-nous coucher les memoires du sieur de Langey, lequel a esté honoré de plusieurs charges & hōneurs en ce Royaume, & partant a pû discourir non point en Clerc d'armes de ce qui s'est passé, mais comme celuy qui a esté témoin & records de la pluspart des exploits guerriers qu'il propose. Il est prisé d'avoir esté veritable Historien : c r, com-

me il ne cele les actes loüables d'aucuns, ſoit des noſtres, ſoit des étrangers, auſſi ne s'épargne-il à remarquer leurs fautes, parlant neantmoins reveremment des Seigneurs & Princes : & décrivant leurs deſſeins & executions ne le fait ſelon le bruit qui couroit à l'heure, bien ſouvent faux & variable; mais comme il les avoit appris, ou pour s'y eſtre trouvé, ou par les plus certains advertiſſemens qu'en recevoit le Roy, duquel il eſtoit aimé, favoriſé & chery uniquement, mais afin que je ne fruſtre de leur honneur ceux qui meritent eſtre priſez, qui doit eſtre remercié de ce treſor, qui eſt maintenant communiqué à toute la France : ce doit eſtre le ſieur Baron de la Lande, qui quoy qu'il fut ſeul heritier des ſieurs de Langey, a voulu neantmoins que la France participa à l'un des plus precieux joyaux qui luy fut écheu en cette h irie, à cette fin que ſa Majeſté, comme elle eſt curieuſe de toutes choſes loüables, meſmement de la lecture des hauts faits d'armes, ſt atagémes & actes des Princes vertueux, eût le plaiſir de connoiſtre comme ſon ayeul le grand Roy François s'eſt maintenu en ſon Eſtat, s'eſt adroitemét

tiré des dangers, où il eſtoit, s'eſt magnanimement porté en adverſité, & modeſtement en felicité. Pareillement afin que ce fût un aiguillon pour émouvoir à vertu les Françoss, dautant que les exemples domeſtiques ont trop plus de force pour encourager la jeuneſſe à bien faire, que ceux qui ſont recüeillis des étrangers. Que diray-je de ce non moins diſert & eloquent que ſubtil & hardy Poëte, Ioachim du Bellay, auquel les François ne ſont que trop étroitement obligez, quant il n'auroit exploité autre choſe que d'avoir entrepris l'illuſtration & defenſe de la Langue Françoiſe? Ses Poëmes auſſi ne la rendent-ils pas admirable? Qu'on priſe tant qu'on voudra la Laure de Toſcane, je ſuis bien aſſeuré que l'Olive Angevine ne luy pourra beaucoup devoir. La Muſagnœomachie, la Corne d'Abondance, l'Anterotique & autres œuvres qui ſont parties du cabinet de ce du Bellay, ont en face un tel luſtre, que ſans trop grande méconnoiſſance, ne ſçauroit-on faire qu'on ne priſe celuy qui leur a donné eſtre, & les a chaſſé juſques à leur accompliſſement.

ANTOINE DE BOVRGOGNE, DIT LE GRAND.

CHAPITRE XXV.

IL ſembloit que nous deuſſions nous contenter d'avoir déja broché les diſcours des vies de Philippes, dit le Bon Duc de Bourgogne & de Charles ſon fils : mais comment euſſions-nous pû paſſer outre ſans le réveiller du tombeau, puiſqu'il attouchoit & à l'un & à l'autre tant pour le lien de nature, qui les allioit par enſemble, que pour la valeureuſe magnanimité, dont il eſtoit tellement aſſorty, qu'il s'eſt trouvé ſaiſi, veſtu & poſſeſſeur du titre de grand, & afin qu'en peu de paroles je diſe ce que j'eſtime appartenir à cette hiſtoire, le bon Duc Philippes, outre Charles, An-

toine & Iosse ses enfans legitimes, procreez du mariage d'Isabelle, fille du Roy de Portugal, eut encore trois bâtards & une fille naturelle, mariée au Seigneur de Ravastin, frere du Duc de Cleves. L'un des bastards se nommoit David qui fut Evesque de Therouenne, apres Evesque du Treth. L'autre fut Baudoüin, auquel nous ferons part des loüanges qu'icy nous donnons à son frere, dautant que tous deux firent ligue, pour faire paroistre leur genereuse proüesse. On sçait quel devoir l'un & l'autre firent au voyage qu'ils firent contre l'Infidele, qui sur tous les Croisez redoutoit ces deux foudres Bourguignotes. Les Histoires sur ce dressées me releveront de la peine, qu'en ce me faudroit employer, qui nous témoignent qu'ils retournerent avec fort bonne compagnie en Bourgogne: Mais à Marseille la peste gresla si rudement sur leurs troupes, qu'à peine la dixiéme partie de leurs gens retourna sauve. Comme nostre Antoine estoit homme de cœur, il avoit bien affaire à endurer supercherie, & pour ce plusieurs fois a encouru la male-grace de plusieurs: d'autrefois a si bien branlé les

mains, qu'il a porté par terre ses plus mauvais adversaires. Telle inimitié conceut contre luy le Roy Louis XI. que par dédain luy osta la seigneurie de Crevecœur, dont il l'avoit reconnu: Mais aussi le Bourguignon avoit le bras baissé à tout propos sur les François, si nous croyons à Meyer, luy avoient dressé embuscade sur mer pour le trousser en masle, se disans estre Espagnols. Toutefois il les chargea de telle vistesse qu'il prit sur eux deux navires, du butin desquelles il reconnut ses soldats. En la Lorraine & aux autres expeditions où Charles de Charrolois son frere l'employoit, se portoit fort hardiment. En la derniere défaite que receut Charles à Nancy, il se fourra si avant en la meslée, qu'il fut pris & envoyé en France, où le Roy le retint, comme il estoit bien adverty qu'il pourroit remuer à l'advenir quelque chose: mesme qu'il sçavoit de bon lieu que ç'avoit esté contre son advis, que le Connestable de saint Paul fut livré: & que si le Duc Charles eut voulu le croire il ne fut tombé en lapiteuse décövenuë, qui à la fin l'accabla. Mais outre sa prudence & magnanimité qui le rendoient

eſt formidable à tout le monde, il y avoit une puce qui piquoit bien d'une autre ſorte l'oreille du Roy, qui ſçavoit qu'en May l'an 1475. le Pape Xiſte avoit legitimé noſtre Antoine, à ce que comme vray & legitime fils & hoir du bon Duc Philippes, il pût ſucceder à ſon frere Charles, s'il plaiſoit à Dieu de retirer à ſa part ſa fille Marie. A ceux de Gand il fit ſentir la roideur de ſon bras, comme auſſi à un Seigneur Anglois, lequel en un duel ſignalé il vainquit.



IEAN D'ORLEANS, I.er
COMTE DE DVNOIS.

IEAN D'ORLEANS, PREMIER COMTE DE DUNOIS.

CHAPITRE XXVI.

L'On pourroit trouver étrange de ce que je fais marcher hors ſon rang le Comte de Dunois, attendu que p ur tenir la ſuite reglée des âges, eut fallu que bien prés de ſon frere Iean Comte d'Angouleſme, il eut eu place. Ce n'eſt pas que je ne ſois bien marry d'avoir laiſſé fauſſer de telle façon l'ordre, mais le Lecteur croira que telle interruption eſt ſurvenuë, pour n'avoir à temps eu les memoires avec le portrait de ce genereux & magnanimeSeigneur. Ce ſera toutefois aſſez-toſt, ſi aſſez à

propos je puis representer quelque sommaire des faits, dits & gestes qui ont guindé sa memoire jusques à la cime de gloire, pour durer à eternité. Son portrait m'a esté envoyé par cette non moins sage que prudente & vertueuse Dame, Madame la Duchesse de Longueville & Touteville, laquelle doit servir de miroir & patron à toutes Dames soigneuses de s'illuster par leur sainte & honneste conduite. Des advertissemens, memoires & instructions ay-je secouru par Monsieur Mangot, personnage de rare & digne sçavoir, assez remarqué pour l'obligation, que le public a en son endroit, laquelle comme mon sujet n'y vise pas, je me déporteray d'éplucher, pour entrer au discours de la vie, que j'ay desseignée. Iean d'Orleans, premier Comte de Dunois, fut fils naturel de Louis, Duc d'Orleans, fils puisné du Roy Charles le Quint, dit le Sage, & frere du Roy Charles VI. du nom. Il fut destiné par son pere estre d'Eglise, & à cette intention luy bailla-il Precepteurs, & le fit instruire aux lettres, pour quand il seroit en âge le faire pourvoir de Benefices: mais estant advenu, que ces Seigneurs

& freres, enfans legitimes du Duc Louïs à sçavoir Charles aisné Duc d'Orleans, & pere du Roy Louys XII. Iean Comte d'Angoulesme auroient esté pris prisonniers de guerre & menez en Angleterre, & Philippes Comte de Vertus, decedé sans hoirs l'an mil quatre cens vingt, fut contraint changer de profession, estant demeuré seul en cette maison desolée, & suivre les armes, pour avoir moyen de procurer la delivrance de ses deux sieurs & freres. A cette intention suivit le Roy Charles VII. de ce nom, au temps que les Anglois occupoient quasi tout le Royaume de France, & fut recueilly par Iean Louvet President de Provence, qui lors avoit grand credit, & qui estoit des premiers Conseillers du Roy, ayant de grands moyens & de grands biens. Lequel, voyant ce jeune Prince, comme delaissé, de fort bon esprit, promettant beaucoup de sa vertu, trouva moyen de le gagner, & luy faire épouser sa fille unique. En faveur duquel mariage ce President le fit son heritier, & luy donna tous ses biens, & avec ce peu de moyens ce Comte s'avança tellement, & si bien se porta au faict de la guerre, qu'en peu

de temps il acquît un grand nom, & fit bien paroistre qu'il n'avoit pas perdu le temps en sa jeunesse, lequel il avoit employé à l'étude, & combien les bonnes lettres & la lecture des histoires aident & profitent aux gens vertueux, qui s'adonnent aux armes. Comme il est vray & témoigné par toutes les histoires Grecques & Latines, que ceux qui ont esté les plus sçavans & plus doctes, ont esté les plus grands & meilleurs Capitaines & chefs de guerre, témoin Alexandre le Grand, Iules Cesar, Charles le Grand & autres. Au modele desquels ce Comte de Dunois se moula si adroitement, qu'on ne doit faire difficulté de le paragonner à aucuns d'eux, quelques grands, courageux & hardis qu'ils ayent pû estre. Il usa de merveilleux stratagémes contre les Anglois & Bourguignons, ennemis de son Roy, & aida grandement à les chasser de France, comme les Chroniques & Histoires qui ont esté digerées de ce temps-là, en portent témoignage, tel qu'en tous les exploits & faicts d'armes qui furent faits du temps du Roy Charles septiéme du nom, ce Comte appellé Bastard d'Orleans, se porta toûjours vaillãment,

mesme sous la conduite de Ieanne la Pucelle à la deffense de la ville d'Orleans, assiegée par les Anglois & au recouvrement d'une infinité de villes, places & Chasteaux : Il travailla si bien qu'il trouva moyen de retirer ses deux sieurs & freres de la main des Anglois, & faire payer leurs rançons, apres que lesdits Sieurs eurent esté long-temps prisonniers, à sçavoir, Charles Duc d'Orleans vingt-cinq ans, & Jean Comte d'Angoulesme vingt-huit ans. En reconnoissance desquels services si-tost que Charles retournant de prison fut arrivé à Calais l'an mil quatre cens trente-neuf, il donna à ce Jean, son frere bastard, le Comté de Dunois, composé de plusieurs belles Chastellenies & Seigneuries. Laquelle donaison il confirma deux ans apres. Par les lettres de don & confirmation le Duc Charles reconnoist & confesse les singuliers & signalez services à luy faits par son frere durant l'inclemence de sa captivité & prison. Pareillement le Roy Charles septiéme donna à ce Comte de Dunois plusieurs autres belles grandes Terres, tant en Dauphiné, Languedoc, Normandie, Poictou, &

mesme luy donna le Comté de Perigord, à luy adjugé par confiscation, le fit & constitua son Lieutenant general l'an mil quatre cens quarante-neuf, quand ledit sieur assembla toutes ses forces, pour recouvrer le Duché de Normandie. Et deux ans apres le fit derechef son Lieutenant general pour le recouvrement du Duché de Guyenne: Lesquelles deux Provinces furent reduites en la puissance du Roy Charles septiéme. Et advenant que Artus de Bretagne de France, parvint à la Duché de Bretagne par le decez de ses freres, ledit Sieur Duc Artus remit és mains de sa Majesté les Terres & Seigneuries de Parthenay, Vouvans, Mervans, Principauté de Chastellaillon, & autres terres acquises de Iean l'Archevesque Sieur de Partenay, à luy auparavant données, afin que d'icelles le Roy en fit don à ce Comte de Dunois: ce qu'il fit, & est ledit don de l'an mil quatre cens cinquante-huit. Et ce pour l'amitié que ce Connestable & le Comte Iean avoient contracté ensemble durant les guerres, & cependant que tous deux soustenoient le party du Roy. Car ce Comte de Dunois s'estoit si sagement & pru-

demment conduit, qu'il avoit conquis, gagné & pratiqué l'amitié des plus valeureux Capitaines, qui fussent de ce temps-là, & sur tout du Connestable : Auquel il assista toûjours aux plus beaux exploits de guerre, mesme en celuy, que tous deux entreprirent pour le recouvrement de la ville de Paris ; de fait, ainsi que tesmoignent les Chroniques, ils estoient en embuscade prés les Chartreux aux Faux-bourgs d'icelle ville de Paris, quand ils y firent entrer leurs gens le Vendredy troisiéme jour du mois d'Avril mil quatre cens trente-sept, & reprirent cette ville sur les Anglois, à l'ayde & intelligence d'aucuns bons Citoyens d'icelle. Comme aussi il gagna l'amitié, & se sceut bien servir de la Hire & Potum, deux vaillans Capitaines de son temps, les images desquels ce Comte a fait mettre sur l'entrée du portail de son Chasteau de Tancarville, qu'il fit bastir, luy estant au milieu, & ces deux Capitaines à ses costez, & équipez de mesme façon que quand ils alloient à la guerre. Ce Comte n'eût aucuns enfans de sa premiere femme, fille (comme j'ay déja dit) du President de Provence. En

secondes nopces il épousa Madame Marie de Harcourt, fille de Messire Guillaume de Harcourt, & de Madame Ieanne, Vicomtesse de Melleun & Comtesse de Tancarville : Duquel mariage vinrent deux enfans, François premier de ce nom, qui fut Comte de Dunois & de Longueville, apres son pere, & une fille nommée Catherine, qui fut mariée au Comte de Roussi. Ledit Comte François fut grandement aimé du Roy Louys onziéme, lequel luy fit épouser Madame Agnes de Savoye, fille du Duc de Savoye & sœur de Madame Charlotte de Savoye, femme & épouse en secondes nopces du Roy Louys onziéme. Du mariage desquels furent issus trois fils, François, Louys & Iean. François deuxiéme du nom suivit le Roy Louys douziéme, mesmement auparavant qu'il fut parvenu à la Couronne, & lors qu'il n'estoit que Duc d'Orleans, & courut grande fortune avec luy, à cause de laquelle le Roy Charles huitiéme de ce nom, fit raser la forteresse de Parthenay, & autres places appartenans à ce Comte. Mais depuis que le Roy Louys fut installé en la Royauté, il luy

fit

fit de grands biens, & en sa faveur érigea le Comté de Longueville en Duché. Ce François deuxiéme du nom épousa Madame Françoise d'Alençon, de laquelle il n'eust qu'une seule fille nommée Renée, de laquelle le Roy Louïs douziéme du nom, se porta bail & garde-noble : mais elle mourut impubere peu de mois apres son pere, delaissant ses deux Oncles Louys & Iean, & cette Dame d'Alençon sa mere, qui épousa en secondes nopces Charles de Bourbon premier de ce nom, & quatriéme Comte de Vendosme, duquel le païs de Vendosmois fut erigé en Duché & Pairie de France, & luy fait Lieutenant general au gouvernement de Picardie sous le roy François premier du nom. Ce Prince fut doüé de telles & si dignes vertus, & avec telle abondance, qu'il s'acquit le tiltre & qualité de Bon : Aussi Dieu le regarda d'un oeil tant favorable, que de sa souche on a veu surjonner une planture use pepiniere de Princes & Princesses, pour l'excellence, profit & illustration de ce Royaume : Entr'autres en est issu François de Bourbon Comte de Saint Paul pere de ladite

Dame Ducheſſe de Longueville, & Touteville. Or pour revenir aux Oncles de Renée, Iean fut Archeveſque de Thoulouze, Eveſque d'Orleans & Cardinal. Louys d'Orleans ſon frere aiſné, encore vivant, épouſa Dame Ieanne de Hocquebercq, fille de Meſſire Philippes de Hocquebercq, Marquis de Rothelin, Comte de Neuf-Chaſtel & Mareſchal de Bourgogne, & de Dame Marie de Savoye, fille du Duc de Savoye. Laquelle apporta de grands biens en cette maiſon. De ce mariage ils eurent quatre enfans, Claude, Louys, François & Charlotte, Claude, qui fut Duc de Longueville apres ſon pere, qui fut tué au ſiege de Pavie l'an mil cinq cens vingt-quatre. Louys, qui épouſa Madame Marie de Lorraine, fille de feu Claude de Lorraine, Duc de Guiſe: Duquel mariage il euſt un ſeul fils nommé François Duc de Longueville. Ledit Louis veſcut peu, & aprés ſon decez, ladite Dame ſa veuve épouſa le Roy d'Eſcoſſe. François fut Marquis de Rhotelin, & eſpouſa Dame Iacqueline de Rohan, fille du Sieur de Gié. Charlotte fut mariée avec Phi-

lippes de Savoye, Comte de Geneve & de Genevois, duquel mariage sont issus Iacques de Savoye, Duc de Nemours & de Madame Ieanne de Savoye, laquelle Monsieur le Comte de Vaudemont, pere de la Reyne, femme d'Henry III. épousa en secondes nopces. Dudit François Marquis & de ladite de Rohan sont issus Leonor & Françoise d'Orleans. Ledit Leonor Duc de Longueville parvint au Comté de Dunois par la succession du Duc François son cousin germain decedé sans hoirs. Françoise fut mariée avec Louis de Bourbon, Prince de Condé. Leonor Duc de Longueville, fut conjoint par mariage avec Marie de Bourbon, fille de François de Bourbon Duc de Touteville, Comte de S. Paul & d'Adrienne de Touteville. C'estoit la Princesse sur laquelle le Tout-puissant a fait éclater ses divines largesses. Et parce que la consideration d'icelles me seroit une trop penible & ennuyeuse longueur, j'ayme mieux les couler pour le present sous-silence, pour autant que trop minsement j'aurois prisé l'estime d'une telle & si émerveillable Dame. Que si la

brieveté de ce diſcours me pouvoit permettre de dreſſer une liſte de ſon heureuſe & heroïque lignée, ce me ſeroit un tres-grand & nompareil contentement. Mais je ſuis contraint de me retrancher, tellement qu'à peine m'eſt-il loiſible de tracer quelques lignes, pour celebrer, entre pluſieurs enfans, qui ſont iſſus de Monſeigneur le Duc de Longueville, deux fils, Henry & François d'Orleans, & quatre filles, qu'il laiſſa en bas-aage, & ſous la garde-noble d'une ſi vertueuſe Princeſſe leur mere, qu'elle prit telle peine à les faire inſtruire aux bonnes diſciplines, & plier à la vertu, que la France ne peut moins qu'eſperer par le moyen de ſes nouveaux ſurgeons recouvrer ſa ſplendeur premiere, qui l'a de tout temps ſurhauſſé ſur les autres nations : retenans toûjours la ſeve de ce Comte de Dunois : ſur les exploits duquel quelques-uns ont pris plaiſir à de ſi hautes & hardies executions, dont les Hiſtoriens nous font foy. Auſquelles s'il ne manquoit qu'à s'arreſter, je tiendrois en main le fruict de la preuve, en laquelle je ſuis contraint d'entrer, pour faire entendre à ces mé-

croyans, qu'encore on ne raconte tous les exploits de ce Seigneur, lequel estant accompagné des lettres & des armes, il ne pouvoit qu'il n'executast grandes choses. Or qu'il ait esté aux Muses, cet article est déja verifié cy-dessus, puis que la premiere vocation, où il tendoit, l'obligeoit à l'estude. D'ailleurs, comme il avoit le cœur genereux, il se plaisoit entierement aux exercices martiaux : De maniere que l'on pouvoit dire qu'il frappoit bien, & sçavoit qui, quand & comment il falloit frapper. Adresse fort recommandée à un Seigneur, qui doit commander à autruy, afin que par inexperience ou par mauvais advis il ne jouë de l'authorité qu'il a en main, de la façon que fait le furieux d'un couteau, duquel il n'est pas seulement en danger d'offenser autruy, mais aussi de faire tort à soy-mesme. Et neantmoins nous voyons, au grand malheur de ce temps, que ceux qui se mélent des armes, pour la plufpart dépriseront les sciences, encore que l'experience nous apprenne, que sans ce gouvernail l'art militaire est aussi en grand danger, qu'est le vaisseau flot-

tant ſur la mer, dénué tant d'un ſage & experimenté pilote, que de ſa bouſſole. Que ſi ces raiſons ne ſemblent pertinentes à ces eſprits bigearres , il faudra qu'ils ſe repaiſſent de leurs vaines & foles conceptions, & cependant la verité ne laiſſera pas d'illuſtrer les heroïques & valeureux faits d'armes de noſtre Comte de Dunois.



CHARLES D'AMBOISE, SIEUR DE CHAUMont.

CHARLES D'AMBOISE,

SIEVR DE CHAVMONT.

CHAPITRE VII.

JE n'employeray icy long discours ſur la Genealogie, remettant cela au Tome ſeptiéme, deſtiné au Cardinal d'Amboiſe, Oncle du Seigneur, duquel je repreſente icy le portrait tel que je l'ay receu de Madame de Barbeſieux. Me ſuffira d'avertir le Lecteur, que le Sieur de Chaumont eſtoit fils de Charles d'Amboiſe, premier de ce nom, & de Dame Catherine de Chauvigny, & qu'il épouſa Dame Ieanne de Graville, fille de l'Admiral Gra-

ville, de laquelle il n'eust qu'un seul enfant, qui eust nom George, lequel mourut à la bataille de Pavie lors que le malheur secoüa si rudement l'estat de ce Royaume. Ainsi vous voyez, que cette race d'Amboise a dés fort long-temps consacré sa vie non seulement en proüesses mais aussi à l'heur & prosperité de ce Royaume. Quant au Seigneur de Chaumont, il fut estably par le Roy Louys douziéme du nom pour Lieutenant au Duché de Milan, où il donna certaine preuve d'une grandeur de courage, qui le poussoit à hautes entreprises, & dignes du nõ qu'il portoit. Que si son Oncle le Cardinal possedoit l'oreille du Roy, le neveu avoit si bonne part en ses graces & faveurs, qu'aucuns se sont licentiez de dire, que le Cardinal servoit de Conseil, & que le Seigneur de Chaumont mettoit à execution leurs desseins. Quoy qu'il en soit, nos Histoires (& comme telle est la verité) tesmoignent que ce guerrier ne pouvoit se donner heure de repos, pour faire reüssir à ce poinct, qu'il sçavoit estre determiné, & dont sa Majesté luy avoit fait commandement. Ce qu'il fit bien paroistre alors qu'il vid

que

que les Aretins Vitelloze & autres avoient brassé un pernicieux dessein à l'encontre des Florentins, en faveur de Pierre de Medicis, & que le Pape, avec le Duc de Valentinois, estoit de la partie, & incontinent envoya lettres au Roy, l'incitant de pourvoir soigneusement à son propre danger Luy-mesme ayant receu commandement, envoya pour secours quatre cens lances & un Heraut, pour commander non seulement au Vitelloze, à Jean Paule, à Pandolfe & aux Vrsins, mais semblablement au Duc de Valentinois, qu'ils desistassent d'offencer les Florentins. On sçait quel devoir il fit à l'encontre des Cantons, qui troublerent fort l'Estat de France en Lombardie, & occuperent Bellinzone en l'an 1503. apres longues traverses, gagnerent le Bourg de Lucarne, mais non le Chasteau, devant lequel ils furent si longuement, qu'ennuyez d'un trop long sejour voulurent s'éparpiller & se mettre à fourrager, mais ils n'y gagnerent pas beaucoup, dautant que le sieur de Chaumont, sçachant de combien est prejudiciable l'ébranlement & remuëment d'une muraille, telle que sont les escadrons des

Suisses, pourveut bien aux Chasteaux, qui estoient ès montagnes, & tenant ses gens en la plaine, esperoit que les Suisses dénuez de chevaux & artillerie, n'oseroient descendre en la campagne & lieux découvers: enfin, pressez de disette, de dangers & de vivres, s'ennuieroient de tenir le siege. Ainsi qu'il avoit premedité en advint, & les Suisses furent contraints de lever le pied, ayans souffert grande necessité de vivres: car Monsieur de Chaumont avoit fait armer plusieurs vaisseaux, & fit mettre à fonds quantité de Barques qui menoiét des vivres aux Suisses, & empeschoit qu'ils n'en pûssent avoir par le lac. Aux Venitiens aussi ne fit-il pas sentir la force de son bras, lors qu'en 1510. avec quinze cens lances & autres dix mil hommes de pied, trois mil Guastadours & une grande quantité d'artillerie, il prit le Polesine de Rovigue, la tour Marquisane, qui est assise sur le rivage d'Adice devers Padouë, Montaignagne, Este & autres places. Je ne ramentevray point la conqueste de Vincence, dautant qu'en cet œuvre je me souviens avoir déja entamé un propos touchant la debonnaireté de ce vainqueur, qui ne

ſe contenta pas de prendre à mercy les Vincentins, mais s'efforça de tout ſon pouvoir d'appaiſer le Prince d'Hanhalt Lieutenant de Maximilien, lequel ſans doute, ſi le ſieur de Chaumont ne ſe fut jetté à la traverſe, les eut du premier coup taillez en pieces, tant il eſtoit enflamé contr'eux. Vincence priſe, de peur que le fruit d'une telle victoire ne leur échapa des mains, ſe mit à la garder, voyant que les forces de Maximilien ne ſe remuoient contre les Veniens à ſon gré. Toutefois il delibera de s'aller camper devant Legnagne, ville qui leur eſtoit de tres-grande importance, laquelle il prit, quoy que les Veniens euſſent tranché le fleuve d'Adice en deux, en ſorte que la riviere venant à couler par ces tranchées là & à ſe répandre & faire pluſieurs branches és plus bas lieux, avoit tellement couvert le pays d'alentour, que pour avoir eſté noyé des eaux par pluſieurs mois, il eſtoit devenu un marais. Le Chaſteau ne fit pas plus grande reſiſtance que la ville : car les deffenſes ayant eſté le jour enſuivant abbatuës par l'artillerie, & comme on eut commencé à ſapper un coſté d'un Tourion, en intention de luy

donner apres le feu, ceux de dedans se rendirent, à condition que les Gentils-hommes Venitiens demeurans en la puissance du sieur de Chaumont, les soldats s'en iroient un baston blanc à la main. Voyez quel estat on faisoit de l'humanité & clemence de ce victorieux Seigneur, lequel n'abusa point par indiscretion de la puissance qu'il eut sur ceux qui se resignerent à sa mercy & protection. Dans Legnagne, pource que les Allemans n'avoient assez de gens pour y mettre, le sieur de Chaumont laissa en garnison cent lances & mil hommes de pied, il munit si bien la place, qu'elle luy demeura asseurée, & deslors ne cessa à donner si vives atteintes aux Venitiens, que n'eut esté le commandement qu'il receut de nouveau, pour retourner à Milan avec son armée, les Venitiens eussent eu beaucoup à souffrir. Il n'y eut pas jusqu'au guerrier Pape Jules II. qui n'ait senty l'effroy des proüesses du sieur de Chaumont, qui le reduisit si fort à l'étroit, qu'il fut contraint de faire parler de paix. En quoy veritablement il fut affiné, & eut beaucoup mieux fait de poursuivre sa premiere pointe, que

permettre à ce regnard de luy dresser des tortuës de biais & si fascheuses, qu'il se trouva enfin orphelin de l'heur de sa victoire & de la prise de Bologne, qu il emporteroit sans doute, s'il eut daigné pousser sa fortune. De luy improperer la perte de la Mirandole, seroit par un trop leger & indiscret jugement vouloir luy imposer quelque lascheté, ou quelque haine contre Jean Jacques Trivulse, ou finalement quelque folie amoureuse, qui le transporta jusques à Milan pour l amour d'une gentille femme Milanoise. Mais ce qu'en faisoit ce bon Seigneur, estoit pour haster les deniers & autres choses necessaires. Et apres il montra bien que ce n'estoit aucune coüardise qui luy osta des mains la Mirandole, dés qu'il eut receu commandement du Roy, & de deffendre Ferrare, & ne laisser couler aucune occasion pour nuire à l'Eglise, pressa de si prés le Pape, qu'il fut contraint se ranger à Lugo, & finalement à Ravenne. Il avoit bien deliberé de prendre Modene : ce qu'il eut fait s'il n'eut receu advertissement qu'elle n'appartenoit plus au Pape, mais estoit retournée sous la puissance de l'Empereur. Peu de jours

apres qu'il eut convenu avec Uitfruch de n'offenser Modene ny son pays, recevant d'autre costé promesse de luy, qu'és remuëmens d'entre le Pape & le Roy tres-Chrestien, il ne favoriseroit ny l'une ny l'autre des parties, luy survint une maladie qui l'emporta à Correge l'an mil cinq cens onze, au grand regret des François, & nommément du Roy, qui l'avoit avancé aux plus grands honneurs de la France. De fait fut-il Chevalier de l'Ordre, Capitaine de cent lances, grand Maistre, Mareschal de France, en l'an mil cinq cens quatre, & Admiral en l'an mil cinq cens huit.

Fin du cinquiéme Volume.

bought in England
in 1890
for — 8 vols. £3.10